



# NOUVELLES

## *Le Gout du Mystère*

*Bibliothèque de Chapdes-Beaufort  
Concours de Nouvelles 2014*

Dans le cadre de la semaine du goût 2014 ,  
les Bibliothèques de la Communauté de  
Communes Pontgibaud Sioule et Volcans se  
sont rassemblées autour des  
« Gourmandises à la sauce culturelle »

La Bibliothèque de Chapdes-Beaufort a  
organisé un concours de nouvelles sur le  
thème « Le Goût du Mystère »

Retrouvez les nouvelles dans ce recueil,  
Bonne Lecture ...

**1<sup>ER</sup> PRIX DU JURY DANS LA CATEGORIE**  
**« ADULTE HORS COMMUNAUTE DE COMMUNES**  
**PONTGIBAUD SIOULE ET VOLCANS «**

**LE POUVOIR DES OMBRES**

Ma montre digitale indiquait quinze heures, lorsque la foudre frappa la structure paratonnerre. Elle était gigantesque à côté de l'église romane qui dominait autrefois le petit village de Montfermy. Les deux bâtiments se dressaient dans le ciel noir d'encre, chargé de nuages étaient si épais, qu'ils plongeaient le village dans les ténèbres. Comme chaque jour depuis ma naissance, il faisait nuit. Et, comme chaque jour depuis ma naissance, j'avais faim. Mais je ne prêtais attention à aucun de ces deux phénomènes, ni au lien qui les unissait.

Je dépassai la structure métallique, assemblage de barres métalliques, assez complexe pour pouvoir recevoir la foudre une centaine de fois par jour, et rejoignis les bois. Une fois les dernières habitations passées, l'absence d'éclairage publique empêchait d'y voir à dix mètres, ce qui m'obligeait à me munir d'une lampe électrique et d'un briquet. Alors que je sortais de Montfermy, un autre éclair s'abattit sur la structure derrière moi, révélant la terre craquelée, parsemée d'arbres morts, qui s'étendait à perte de vue.

Dès que j'en avais l'occasion, j'allais me promener en forêt. Ce faisant, je tentais de trouver des insectes, des racines, quelque chose de vivant, qui puisse me nourrir. Mais comme la plupart des espèces animales et végétales s'étaient éteintes avant ma naissance, il ne restait pas grand-chose à manger. Je savais bien que je devais économiser mon énergie, en restant à la maison pour me reposer, mais je ne voulais pas. Je n'allais pas, comme ma mère, passer ma vie à ne rien faire, en espérant que ça puisse me faire vivre plus longtemps.

L'absence de soleil, due à des nuages de pollution, avait eu raison des végétaux, sans lesquels les animaux n'avaient pas survécus. La science avait trouvé un moyen alternatif de créer de la nourriture, mais son prix était élevé, et augmentait sans cesse. Mon père avait travaillé dur pour que nous puissions continuer à acheter de cette étrange bouillie. Mais son travail d'ouvrier l'avait épuisé et, comme bien d'autres, la famine l'avait emporté. Son décès avait brisé ma mère, qui avait arrêté de chercher un emploi, et passait désormais ses journées à dormir. A seize ans, je venais d'arrêter mes études pour trouver un travail. Comme mon père, j'étais ouvrière. Mais je ne gagnais pas assez pour ma mère et moi.

Ma mère m'interdisait, en vain, d'aller dans les bois. Elle pensait que j'y dépensais trop d'énergie, et que je risquais de tomber malade en mangeant tout ce que je trouvais. Elle ne supportait pas l'idée d'avaler des racines et des asticots, car elle avait vécu la belle époque, celle où on mangeait de la viande et des fruits. J'avais vu des photos de mes parents, datant de cette époque. Ils étaient presque méconnaissables, tant ils avaient de chair et tant leurs joues étaient rondes.

En pleine forêt, ma lampe-torche s'éteignit, m'arrachant à mes pensées. Dans le noir complet, je dus m'arrêter pour ne pas heurter un tronc d'arbre. J'appuyai à plusieurs reprises sur le bouton de la lampe, mais ne parvins pas à rallumer. Pestant contre le fichu appareil électrique, je sortis le briquet de ma poche et enclenchai le mécanisme. Une flamme jaillit, avant de s'éteindre aussitôt, comme aspirée vers le néant. Alors qu'elle s'évanouissait, un espoir naquit en moi. J'appuyai sur le bouton de rétro éclairage de ma montre, mais rien ne se passa. Mon cœur s'emballa. Un Ombre était là.

Je ne distinguais rien dans l'obscurité. Il pouvait être juste à côté de moi. J'avais peur. Je me rappelai des mises en garde de mes parents à propos des Ombres. C'étaient des créatures intelligentes et malveillantes, porteuses de malheurs. Mais même si c'était risqué, je voulais entrer en contact avec eux. La curiosité était trop forte. Je tendis l'oreille, mais mon cœur battait si fort que cela gênait mon ouïe. L'Ombre risquait de passer son chemin s'il ne me remarquait pas. Je ne pouvais pas laisser cela arriver, alors je murmurai :

- Ombre, je ne suis pas armée, je ne te veux aucun mal.

Il y eu un moment de silence, pendant lequel mes mots se perdirent dans les bois. J'aurais peut-être dû tourner ma phrase autrement. Pourquoi ne pouvais-je pas réfléchir avant de parler ? J'avais dû l'effrayer. Puis j'entendis un souffle, naissant dans un grondement et s'évanouissant en un sifflement, tel le bruit du vent :

- Penses-tu que j'ai peur de toi, humaine ? Je te vois, moi.

Sa voix étrange ne me permit pas d'estimer la distance qui nous séparait, et d'où il venait. Je déglutis, tremblant comme une feuille, puis fis de mon mieux pour empêcher ma voix de chevroter :

- Je suis l'une des seules de ce village qui s'aventure dans les bois. Rien ne m'effraie.

- C'est pour cela que je suis venu te voir, répliqua l'Ombre après un silence. Ton espèce m'intrigue. Je pense que tu pourrais m'aider à en savoir plus sur les Humains, mais aussi sur les Ombres. Notre peuple ne dispose que de peu d'informations.

Je réfléchis un instant à ses propos. En quelque sorte, il voulait discuter. Je sautai donc sur l'occasion, excitée à l'idée de pouvoir échanger avec un Ombre :

- Et qu'aimerais-tu savoir ?

- Pourquoi est-ce que vous nous chassez ?

Cette fois, il avait répondu sans prendre de temps de réflexion. Il devait se poser cette question depuis longtemps. Je m'étonnai qu'il n'en connaisse pas la réponse, même si c'était difficile à expliquer. Je m'assis avant de me lancer :

- On m'a dit de ne jamais approcher un Ombre. Vous terrifiez les gens, notamment à cause des lumières qui s'éteignent sur votre passage. L'Homme est perdu lorsqu'il est privé du sens de la vue. Il est donc normal qu'on se méfie de vous.

- Nous éteignons les lumières contre notre gré, protesta-t-il. Nous ne comprenons pas ce phénomène.

- Je te crois. Mais ce n'était qu'une partie de la raison. Si vous êtes craints, c'est parce qu'on dit que les gens meurent dans votre entourage.

Je marquai une pause, cherchant mes mots pour ne pas être trop brutale. Je l'entendis s'approcher et s'asseoir à côté de moi. Je repris :

- On raconte que vous causez la mort des gens qui vous entourent. Souvent vos mères, père, frères et sœurs qui eux sont souvent humains. Il paraît que les premières familles ayant donné naissance à des Ombres ont tenté de les élever. Mais les familles seraient toutes mortes rapidement. Les gens ne savent pas pourquoi vous naissez si différents, mais ils ne veulent pas que le malheur frappe leur famille. Alors ils furent de plus en plus nombreux à abandonner leur enfant Ombre puis, lorsque les Ombres commencèrent à traîner aux abords des villages, à tenter de les tuer. Depuis que le premier des vôtres est né, il y a une vingtaine d'années, les Ombres ont toujours été chassés par l'Homme. Heureusement, livrés à vous-même et persécutés, vous avez réussi à survivre.

- Cette haine est infondée, gronda-t-il. Je ne vois pas pourquoi les proches des Ombres mourraient plus vite que les autres.

- Moi non plus. Je suis trop jeune pour avoir été témoin des soi-disant malheurs causés par votre peuple. Mais ça ne m'étonne pas que l'Homme ait eu peur de l'inconnu et de ce qu'il ne comprenait pas. En même temps, vous ne faites rien pour arranger les choses. Pourquoi passez-vous si souvent près des villages, éteignant les lampes sur votre passage ? On ne peut pas vous voir, mais on sait que vous êtes là. C'est inquiétant.

- J'ignore pourquoi nous faisons ça, mais ce n'est pas pour vous terroriser, répondit-il d'un ton pensif. Nous en avons besoin. Personnellement, c'est une sorte de sensation de faiblesse qui me guide vers la lumière.

- Votre espèce est si mystérieuse... C'est passionnant.

- Peut-être, mais cela nous vaut d'être persécuté, répliqua-t-il assez sèchement. Merci pour ton explication, je comprends désormais pourquoi les Humains nous fuient et nous attaquent. Mais si tu es venue me voir, c'est qu'il y a de l'espoir. Mon peuple est pourchassé par le tien à cause d'une peur infondée. J'aimerais mettre fin à la persécution des Ombres.

- Oui, cela ne paraît pas impossible... répondis-je en imaginant la vie en communauté avec les Ombres.

Nous continuâmes à parler, découvrant chacun l'espèce de l'autre et les aspects les plus sombres de sa propre espèce. Sans ma montre, je n'avais aucune notion du temps mais, sentant la faim me torturer anormalement, je me doutais qu'il commençait à être tard.

- Il faut que je rentre, m'excusai-je, sinon ma mère va s'inquiéter. Est-ce qu'on peut se revoir demain ?

- Oui, tu pourras me retrouver ici. Je ne suis jamais loin, glissa-t-il en se levant.

- Attends, je ne connais pas ton nom. Moi c'est Élise.

- Vladimir. Heureux d'avoir fait ta connaissance, humaine.

- J'espère que nous trouverons une solution, lui glissais-je alors qu'il partait.

Je l'écoutai s'éloigner en attendant que ma lampe se rallume. Cela prit quelques secondes, la portée de l'Ombre pour éteindre ma lampe devait être d'une centaine de mètres. Enfin capable d'y voir devant moi, je me relevai pour me diriger vers le village, me laissant guider par les lointaines lumières. Mes jambes flageolaient plus que d'habitude, je devais être en hypoglycémie sévère. Je jetais un coup d'œil à ma montre, dont le rétro éclairage fonctionnait de nouveau, et me rendis compte avec horreur que j'avais plus d'une heure de retard. Maman voulait que je rentre à dix-neuf heures, heure à laquelle elle servait le repas.

J'accélérai le pas jusqu'à la maison, au cas où ma mère m'attendait. Mais ça faisait bien longtemps qu'elle ne m'attendait plus pour me passer un savon. La maison était silencieuse, ma mère avait dû se coucher. Je me ruai vers le frigo pour me servir en nourriture, une bouillie brunâtre.

Ma mère m'avait raconté qu'autrefois on ne mangeait pas la même chose tous les jours. Il y avait des aliments colorés et variés en goût. La plupart des enfants de mon âge ne comprenaient pas la notion de goût, mais je voyais ce que c'était, grâce aux choses que je mangeais dans les bois. J'avalai tout ce qu'il restait dans la boîte métallique, c'est-à-dire pas grand-chose. Je soupçonnai ma mère d'avoir pris bien plus que la moitié de ce qu'il restait. Ma faiblesse venait peut-être de la fatigue, je filai donc me coucher.

Au fond, ça n'était pas grave si je me sentais faible. J'allais trouver une solution pour arrêter la guerre entre les Humains et les Ombres. Mon bien-être était négligeable face à une telle cause. J'allais bientôt revoir Vladimir, j'avais encore tant de questions à lui poser sur son espèce.

Le repos me fit du bien et, au réveil, j'avais oublié ma faiblesse passagère. Ma mère n'était pas encore levée, elle dormait plus de douze heures par jour. J'en profitai pour sortir en douce et me diriger vers la forêt. Je ne savais plus exactement où Vladimir et moi nous étions rencontrés. Je n'avais pas fait très attention, c'était quelque part au milieu des bois.

Je tournai un peu en rond, entre les arbres morts. Même si j'avais passé des heures dans ce bois, je ne parvenais toujours pas à me repérer. Tout se ressemblait. Je ne pouvais pourtant pas être très loin. J'appelai Vladimir. D'abord timidement, puis plus fort. Il ne viendrait peut-être pas. Peut-être que je ne l'intéressais plus, maintenant qu'il avait ses réponses. Ou peut-être que des hommes avaient mis la main sur lui. C'était un monde dangereux pour un Ombre. Enfin, ma lampe-torche s'éteignit. Aveugle, je m'assis et tendis l'oreille. Je l'entendis arriver, il n'était pas si silencieux, finalement.

- Bonjour Élise, ambassadrice des Hommes, lança Vladimir.

C'était la première fois qu'il prenait un ton humoristique. Ça n'était pas très drôle, mais je souris quand même, puis lui rendis doucement son salut. Il s'approcha jusqu'à ce que l'entende s'asseoir à côté de moi.

- Il faut arriver à montrer à ton peuple que nous ne sommes pas dangereux l'un pour l'autre, commença-t-il, montrant qu'il avait beaucoup réfléchi en mon absence. Vous n'avez pas à avoir peur de nous, tu peux l'expliquer aux tiens.

- Mais personne ne voudra m'écouter. Et il y a plus de trente millions de personnes en France, je ne peux pas convaincre autant de gens.

- Nous pouvons nous montrer en public, forcer les gens à constater que nous pouvons coexister.

- Mais personne ne peut te voir, répliquai-je sans pouvoir retenir un petit rire. Tu es presque invisible pour nous.

- Parce que vos yeux ne sont pas habitués à l'obscurité, répliqua-t-il avec mauvaise foi.

- Dommage, j'aimerais te voir, savoir à quoi tu ressembles.

- Tu as d'autres sens pour savoir... Donne-moi ta main.

Sur ce, je tendis la ma main dans sa direction. Après un instant d'attente, je sentis des doigts longs et osseux encercler mon poignet. Ils me guidèrent et me posèrent sur un muscle chaud, probablement son bras.

- Tu es nu, n'est-ce pas ? demandai-je en touchant la peau de son épaule.

- Oui, nous ne comprenons pas l'utilité des vêtements, ça nous gêne.

Après les muscles de son épaule, je sentis sa clavicule. Ses os étaient saillants, mais des muscles fins changeaient sa physionomie. Il n'était pas aussi maigre que moi.

- Que manges-tu pour avoir autant de masse musculaire ? fis-je, intriguée par les lignes de son corps.

- Les Ombres ne mangent pas. Nous n'en ressentons pas le besoin. Mais nous buvons souvent. Pourquoi mangez-vous ?

- Pour avoir de l'énergie, et régénérer nos cellules.

Si les Ombres ne mangeaient pas, comment pouvaient-elles vivre ? J'allais sûrement devoir passer de nombreuses heures avec Vladimir pour le découvrir. J'aimais le mystère. Les Ombres étaient une espèce passionnante. Sans se nourrir, elles vivaient. Sans y penser, elles éteignaient les sources lumineuses, comme si elles les absorbaient. Là, il me vint une idée :

- Peut-être que vous absorbez l'énergie lumineuse ! Ca expliquerait tout. Les sources de lumière seraient une source d'énergie.

- Oui... Et c'est ce qui nous pousserait à passer près des villages pour survivre, compléta-t-il avec exaltation.

- C'est incroyable, vous êtes en quelque sorte adaptés à la famine.

Alors que je prenais la mesure de cette nouvelle, je me sentis à nouveau faible et eus un vertige. Même si j'étais assise, je perdis l'équilibre. Je sentis les mains de Vladimir me rattraper avec douceur, et m'allonger. J'avais dû attraper une maladie, comme ma mère l'avait prédit, à force de manger des choses dans les bois.

- Ça va, je vais rentrer pour manger un peu, marmonnai-je en tentant de le repousser.

- Attends, tu as l'air vraiment faible, laisse-moi t'aider.
- Non, vas-t-en ! rugis-je. Je vais me débrouiller toute seule.

Sans broncher, il me lâcha avant de s'éloigner. Quelques secondes plus tard, la lumière revint. Je me levai difficilement et me mis en marche. Le retour à la maison fut un véritable calvaire, il me sembla interminable. Je dus m'arrêter plusieurs fois parce que mes jambes se dérobaient sous moi. Arrivée à la maison, je me dépêchai d'aller dans la cuisine et ouvrit une nouvelle boîte de bouillie. Ce n'était pas l'heure de manger, mais j'étais trop faible pour tenir une heure de plus. Malgré mes membres tremblants, j'engloutis le grand bol que je me servis. Tant pis pour les économies de nourriture, je me sentais trop mal. Je retournai me coucher, à bout de force.

Je ne parvins pas à trouver le sommeil. J'étais trop chamboulée par toutes les découvertes que je venais de faire. Le potentiel des Ombres était immense, et pouvait sûrement être utilisé pour aider l'Homme à survivre. Car fallait être réaliste, les Ombres étaient beaucoup plus adaptée à ce monde que nous. Mes pensées divaguèrent pendant un moment. Quelques minutes ou plusieurs heures... Il fallait que je voie Vladimir. Je me levai et, cette fois, retrouvai facilement l'endroit où je l'avais rencontré. Il devait m'attendre car, à peine arrivée, je fus plongée dans le noir.

- Je vais mieux, annonçai-je avec fierté.
- Content que tu sois de nouveau en forme.
- Moi aussi, j'espère que ça va durer.
- Si tu évites de me toucher ça devrait aller, plaisanta-t-il.

Nous nous installâmes puis parlâmes de notre plan pour prouver aux gens que les ombres n'avaient rien de dangereux. Mais ce faisant, je perdais petit à petit ma conviction. J'étais de moins en moins sûre de mes arguments, à mesure que je me vidais de mes forces. Au bout d'une heure, peut-être moins, je sentais à nouveau cette sensation de faiblesse.

- Qu'y a-t-il, s'inquiéta-t-il en sentant que quelque chose n'allait pas.
- Je ne sais pas... mentis-je alors qu'une profonde tristesse m'envahissait.

Car au fond je le savais, mais je ne voulais pas l'admettre. S'il l'apprenait, il allait m'abandonner. Et je ne voulais pas qu'il parte. Mais je me devais de lui dire la vérité :

- Mon énergie... Je pense que tu l'absorbes.

Sa respiration s'arrêta, puis repris avec ardeur. Je l'entendis s'agiter. Il devait se rendre compte que c'était possible, et même probable. D'un bond, il se leva et je tentai de le retenir.

- Vladimir ! S'il te plaît attend, le priai-je.

Je tentai de m'agripper à lui, mais il m'échappa et je finis à plat ventre. Je ne l'entendis pas partir en courant, tant je criais pour qu'il revienne. Je lui dis que nous allions trouver une solution, mais il était déjà loin, car ma lampe se ralluma. Je réalisai alors que, même s'il me vidait de mon énergie, j'aimais sa présence. Je restai là un moment, ne sachant que faire, refusant de retourner à ma vie morne et inutile. J'en avais assez de la survie. Je voulais vivre quelque chose de fort, même si ça devait me tuer.

La lampe finit par s'éteindre, probablement à cours de batterie. Comme j'allais devoir sortir des bois à la lueur de mon briquet, je le pris et enclenchai le mécanisme. La flamme jaillit, vacilla, puis fut aspirée par l'obscurité. Je me redressai vivement, et criai son nom de toutes mes forces. Je l'entendis arriver, sentant la nervosité dans ses pas.

- Élise, commença-il, tendu. Je dois pouvoir inverser le processus, le contrôler. Si j'absorbe ton énergie, je dois pouvoir te la rendre.

- Ça ne coûte rien d'essayer, admis-je déjà contente qu'il soit de nouveau là. Comment comptes-tu t'y prendre ?

- Donne-moi ta main.

Il s'approcha et prit ma main dans les siennes. Sa respiration devint plus profonde, et ses doigts tremblèrent de crispation, mais je ne sentis rien. J'étais toujours aussi faible.

- Je n'ai pas assez d'énergie, ragea-t-il. Je n'arrive pas à me séparer du peu que j'ai. Peut-être que si j'ai un surplus, je pourrai l'évacuer.

- Il faut qu'on trouve une source d'énergie importante pour...

Me coupant, il me souleva du sol et me prit dans ses bras. Malgré mes protestations, il se mit à courir à travers les arbres en direction du village. Sa force m'impressionna. Je me sentais en sécurité même s'il fonçait à toute vitesse dans le noir. Alors que nous approchions de Montfermy, je me rendis compte de ce qu'il voulait faire

- Les Humains sont dangereux, protestai-je. Tu ne dois pas y aller !

Mais il ne m'écouta pas et continua son chemin. Un à un, les lampadaires s'éteignirent, et les cris rageurs des habitants s'élevèrent, de plus en plus nombreux. Je ne protestais plus, craignant de nous faire repérer. Mais plus Vladimir avançait dans le village,

et plus j'avais peur. Il y avait tant de sources lumineuses qui se réfléchissaient que nous n'étions pas tout à fait dans le noir. On pouvait nous voir. J'aurais dû être terrifiée à l'idée qu'on soit attaqué, mais tout mon esprit était accaparé par la contemplation du visage de Vladimir. Je savais enfin à quoi il ressemblait. La forme de son visage me semblait étrangement triangulaire, sa peau paraissait aussi grise comme la pierre et le noir de ses yeux avait l'intensité du néant. Même s'il était né de parents humains, il était clairement d'une autre espèce. Il me posa au sol, m'arrachant à mon observation.

- Je pense qu'on est au centre du village, me chuchota-t-il. Je n'ai jamais reçu autant d'énergie. Prête ?

J'acquiesçai et le laissai me serrer contre lui. La chaleur de son corps me fit réaliser à quel point j'avais froid. Je me sentis bien. J'aurais aimé rester comme ça pendant des heures. Malgré tous les cris d'hommes en colère autour de nous, je ne craignais rien.

Mais rien ne se passa. Il relâcha son étreinte mais dut continuer à me tenir car mes jambes ne me supportaient plus. Derrière moi, la foudre frappa la structure paratonnerre. Je le remarquai à peine, mais cela accapara l'attention de Vladimir.

- Ne bouge pas, m'ordonna-t-il en me déposant au sol.

- Attends ! Où vas-tu ?

Sans me répondre, il fonça vers l'édifice composé de barres métalliques et commença à l'escalader. Je ne comprenais pas pourquoi il faisait ça. Pensait-il pouvoir absorber l'énergie de la foudre ? C'était insensé, car il n'avait probablement jamais été confronté à des quantités d'énergies aussi démesurées. Je hurlai aussi fort que je pus pour qu'il redescende, mais il ne s'arrêta pas. Les lumières se rallumaient autour de moi, à mesure qu'il s'éloignait. Au bout d'un moment, il fut si haut que je ne le vis plus. L'attente commença. Cela dura un instant, peut-être une éternité. Je n'avais aucune notion du temps. J'avais si peur pour lui.

Un éclair déchira le ciel en deux, illuminant la tour. Puis ce fut à nouveau le silence. J'attendis qu'il se montre mais il ne vint pas. Il n'y avait plus de traces de lui. Les lumières ne s'éteignirent pas. J'étais si concentrée sur le sommet de la tour que je ne le vis pas. Il était juste devant moi, en pleine lumière, tout à fait visible. La beauté de son corps puissant me toucha.

D'un geste, il me prit dans ses bras et m'enleva du sol. Son visage s'approcha du mien. Dans la lumière, il me regardait intensément. Je touchai sa joue, chaude comme la

braise. Je fermai les yeux, et ses lèvres touchèrent les miennes. L'exaltation du baiser et le désir laissèrent vite place à une formidable sensation de bien-être. Mon corps se réchauffait à une vitesse fabuleuse. Chaque seconde, je me sentais plus forte, et resserrai d'autant mon étreinte sur l'Ombre.

Les Ombres pouvaient collecter l'énergie des éclairs pour les transmettre aux humains. Nous avons une solution à la famine, qui amènerait sans aucun doute les Hommes et les Ombres à faire la paix.

Michaël Elbisser

Metz (57)

## UN OBSCUR MOBILE

Enfant unique, lorsque je demandais à mon père de jouer avec moi, il se contentait de dire : "Un enfant intelligent ne s'ennuie jamais, Christelle. Il parvient toujours à s'occuper."

Et ma mère de faire l'éloge de la solitude : "La solitude est ce qui permet de se découvrir ! Quand on se promène seul, on est disponible pour toutes les rencontres. On est plus attentif à l'environnement. On a tous les sens en éveil !"

Ces paroles tant et tant de fois entendues résonnent en moi chaque fois que je me trouve en milieu inconnu. Elles interpellent ma raison, mais mon cœur n'y adhère que très rarement. J'aime partager ce que je vis avec mon entourage. Une promenade sans un proche à mes côtés n'est pour moi qu'une promenade ratée !

Aujourd'hui, j'ai trente-deux ans, je suis mariée. J'ai accompagné Bernard, mon mari, pour un petit voyage en Auvergne où il devait se rendre pour son boulot. Il a tenu à ce que je l'accompagne en "avant-goût des vacances", comme il l'a dit. Mais lui, il n'est guère là pour le tourisme...

Tôt le matin, Bernard me quitte. Après notre petit déjeuner, je reste attablée à *La vieille ferme*, le petit hôtel des Ancizes Comps où nous sommes descendus. Le cadre est rustique, assez banal. À la table face à la nôtre, une femme aux allures de hippie : la bonne soixantaine, de longs cheveux poivre et sel, une robe à fleurs accompagnée d'un boléro mauve, trop collant. Elle ne me quitte pas du regard, m'observe avec un petit sourire et ne se prive pas d'entrer ainsi dans ma bulle.

Je mets un temps infini pour finir le fond de café froid qui reste dans ma tasse. Je n'ai aucun projet particulier. L'attente sera sûrement longue avant le déjeuner !

Bernard semblait pourtant persuadé que je prendrais du bon temps, mais ses "vacances inoubliables dans le Puy-de-Dôme" dont il me parle souvent, datent de plus de trente ans ! Autre époque, autres circonstances, autres goûts, autres exigences. Il m'apparaît de moins en moins certain que ce qui a comblé un petit garçon, plaira à une femme comme moi !

J'entends vaguement la voix de la patronne. La serveuse qui débarrassait s'éloigne vers la cuisine en traînant les pieds.

La femme interrompt le flux de mes pensées : "Excusez-moi de vous déranger. Ne le prenez surtout pas mal. Je m'appelle Maryline et je suis du coin. Vous me donnez l'impression de ne pas trop savoir que faire... Il fait beau, je suis libre jusqu'à midi et je connais bien la région. Vous voulez m'accompagner au Chemin Fais'Art ? C'est très spécial, vous verrez : des sculptures monumentales en pleine nature... Entièrement réalisées en roches volcaniques. C'est vraiment typique de la région. Ça vous intéresse ?" La voix est chaude et le ton léger.

La femme sourit. Dans mon état d'esprit, j'accepterais n'importe quelle proposition un tant soit peu sympathique. J'acquiesce.

"Allez mettre des chaussures de marche plutôt que ces ballerines, je vous attends devant la porte d'entrée."

Quelques minutes plus tard, je suis installée dans une Twingo rose, direction Chapdes-Beaufort. Des breloques pendent au rétroviseur et un grand désordre règne dans toute la voiture. Après m'avoir demandé mon nom et mon âge, Maryline me parle d'elle. Elle est retraitée et descend souvent à la *Vieille Ferme*. Elle vit dans le Limousin, mais elle est née ici. Elle me parle de son enfance plutôt heureuse, de ses deux mariages ratés et de son fils de vingt ans, légèrement retardé mental. Puis, elle m'interroge sur ma vie. C'est timidement que j'évoque ma belle rencontre avec Bernard. Connaissant son difficile parcours sentimental, je suis un peu gênée de parler de la réussite de notre couple.

Sur place, Maryline se comporte comme une gosse. Elle foule l'herbe à petits pas, va se cacher derrière une sculpture, réapparaît presque aussitôt en gesticulant, prend des photos

de moi sur les chemins. Elle connaît les lieux et les apprécie. Elle dit : "N'oublie pas... Tout ça, c'est en pierre volcanique. C'est unique au monde, un site comme celui-ci." On pourrait croire qu'elle parle de sa famille tant l'émotion affleure. "J'ai fait l'amour ici avec mon deuxième mari..."

"Dépêche-toi, Christelle !" Maryline me tutoie, Maryline questionne, donne son avis sur mon couple. "Méfie-toi, ton mari et toi, vous semblez trop fusionnels. Je l'ai remarqué immédiatement... On dirait un vieux couple. Installé, tu saisis ? C'est mal parti pour vous deux. Le jour où l'un de vous rencontrera un autre amour, vous tomberez de très haut !" À certains moments, je l'écoute à peine. Je fais attention où je pose les pieds en montant les marches, en arpentant les sentiers, puis en m'approchant d'une sorte de spirale de pierre. C'est un tel flot de paroles... Je pense qu'il ne s'agit là que du bavardage d'une femme qui a mal accepté ses échecs sentimentaux...

Au terme de notre balade, je me rends compte que j'ai perdu le porte-clefs reçu à la station-service au village d'à côté. Un porte-clefs sans valeur, mais que je trouvais si joli : un drôle de bonhomme, en salopette orange et au casque vert pomme. Un simple gadget en plastique. J'ai beau fouiller toutes mes poches et mon petit sac à dos, rien !

"Maryline, j'ai perdu mon porte-clefs..."

- Où ça ?

- Ici, bien sûr !

- C'était quel genre de porte-clefs ?"

J'explique.

"Je crois que je vois ce que tu veux dire. J'ai vu une pub à Saint-Georges-de-Mons. On en recevait un pour un plein d'essence... C'est un truc sans valeur, une bricole, quoi ! Tu ne vas quand même pas te tracasser pour une bricole ! Tu as vu les herbes, la grandeur des sculptures ? On ne le retrouvera jamais. Tant pis... Il y a de plus grands malheurs que celui-là.

Tu es encore jeune, ma jolie. Tu n'as pas de gosse, pas de soucis. Plus tard, tu comprendras que les gadgets n'ont pas beaucoup d'importance. Allons-y maintenant. Il est temps de rentrer..."

Finis les bavardages ! Le voyage du retour se passe en silence. Sitôt arrivées devant l'hôtel, Maryline me dépose et lance : "à plus, ma jolie..."

Comme prévu, je retrouve Bernard pour le déjeuner. La réunion a été laborieuse et les négociations serrées ! Quant à moi, j'ai perdu mon porte-clefs et je n'ai qu'une idée en tête : le retrouver. Chacun parle de ce qui le préoccupe sans vraiment être à l'écoute de l'autre.

"Laisse-moi la voiture cet après-midi... J'irai te conduire à l'usine, puis je compte faire un tour dans les environs. Ce soir, quand tu as terminé, tu m'appelles et je vais te rechercher."

"Ok. N'oublie pas de laisser ton téléphone portable allumé."

Deux heures après, je suis de retour sur le Chemin Fais'Art. J'inspecte minutieusement le parking. Aucune trace de l'objet. J'avance au petit bonheur la chance.

"Hello, hello !"

Venu de je ne sais où, un homme en salopette orange et casque vert pomme s'agite devant moi. Une démarche clownesque. Une pirouette le fait disparaître derrière un rocher.

"Hello, hello !"

Le revoilà gigotant comme un singe. Un instant, là, à quelques pas, l'instant d'après, disparu ! Je suis furieuse ! Qu'il cesse de se moquer de moi, de se cacher dans les herbes, d'apparaître bizarrement dans l'ouverture d'une sculpture, à la lisière d'un sentier ou au milieu de nulle part !

"Hello, hello !"

- Partez, espèce d'imbécile...

- Hello, hello !"

Comment chercher dans ces conditions ? C'est perdu d'avance. C'est foutu...

Je rejoins le parking. La petite auto rose de Maryline est garée à quelques mètres de la mienne, prête à reprendre la route. Le moteur ronronne doucement. Je presse le pas. À l'intérieur, j'aperçois Maryline, et son passager avec un casque vert pomme sur la tête ! Je reste figée et la Twingo rose démarre en trombe...

Sur la route entre Chapdes-Beaufort et les Ancizes, je repense aux idées de ma mère à propos de la solitude. Si je n'avais éprouvé cette fragilité particulière liée à l'absence de Bernard et à mon séjour dans un endroit inconnu, jamais je n'aurais accepté l'invitation de Maryline. Je n'aurais donc pas perdu mon porte-clefs ni découvert les œuvres de Gilles Perez. Je regrette de n'avoir pas choisi de faire de la chaise longue, de paresser à mon aise et de rêvasser.

Le soir, pendant que Bernard prend sa douche, je bavarde avec la patronne. Je lui parle de Maryline. En fait, il n'y a pas de Maryline. Ce matin, il n'y avait que Jacqueline, une habitante du coin qui vient de temps à autre prendre son petit déjeuner ou boire un café à l'hôtel. Une femme assez étrange qui se déplace dans sa Twingo rose bonbon, qui a fait du théâtre dans une troupe locale, qui affirme être une lointaine cousine de Gilles Perez et qui adore rencontrer les quelques touristes de passage dans le coin. Impossible de démêler le vrai du faux dans ce qu'elle raconte, paraît-il. "Elle n'est pas bien méchante. Juste excentrique. Je crois qu'elle vient ici parce qu'elle cherche l'âme sœur. Il n'y a pas d'âge pour ça, n'est-ce pas ?"

Comment ai-je pu faire confiance à une mythomane ? Suis-je donc si facile à manipuler ? Pourquoi la patronne ne m'a-t-elle pas mise en garde ? Autant de questions sans réponse.

Le lendemain, je vais à Montfermy. Je marche un peu le long de la rivière, je photographie la cascade sous tous les angles et je visite l'église. Je m'attarde dans le chœur devant les peintures de saints. L'orange et l'ocre ont quelque chose d'apaisant et les yeux sombres des personnages me fascinent. Je cherche le point de vue idéal pour photographier.

Surprise, au pied de la Sainte Trinité de droite, je repère un personnage que je ne connais que trop bien ! Un homme en orange et vert ! Un homme qui me fera devenir folle ! En m'approchant, je m'aperçois que ce n'est qu'une vignette autocollante posée là sans respect pour les peintures murales ! Je l'enlève, je la chiffonne et la fourre dans ma poche.

Le temps est venu d'aller rechercher Bernard chez *Aubert et Duval*. Rien, je ne dis rien de ma visite de l'église. Je n'évoque que le pittoresque de la cascade et de l'ensemble du paysage.

L'après-midi, sur le chemin du retour vers l'hôtel, j'aperçois la Twingo rose qui roule tranquillement devant moi. Je la suis jusqu'à Chapdes-Beaufort où elle se range devant une maison. Je poursuis ma route, puis je fais demi-tour, me gare à proximité et marche jusqu'à la barrière pour mieux observer. Au fond du jardin, près d'un arbre, une très vieille dame et un jeune homme en salopette orange qui gesticule. Du linge sèche sur un fil, des plantes fleuries décorent les deux parterres. Maryline est sûrement à l'intérieur... Enfin, je sais où elle vit, j'ai son adresse. Sur la boîte aux lettres, je lis : Jacqueline Durant. Je photographie l'endroit... Savoir où elle vit, connaître son vrai nom, avoir confirmation qu'elle se prénomme réellement Jacqueline, me rassure un peu.

Le cœur plus léger, je vais me promener en attendant le moment d'aller rechercher Bernard.

Lorsque mon mari récupère la clef de la chambre à la réception de la Vieille Ferme, je l'attends au pied de l'escalier. J'entends alors la patronne de l'hôtel qui lui dit : "On a apporté un paquet pour votre épouse. Le voici. Il paraît qu'il y a un petit mot d'explication à l'intérieur."

Sitôt dans la chambre, Bernard questionne : "Qu'est-ce que c'est ce paquet ?" Cela ne peut venir que cette folle ! Je raconte qu'une bonne femme un peu originale m'a simplement aidée à découvrir la région.

En ouvrant fébrilement le colis, je découvre mon porte-clefs et un message : "Excuse-moi pour la mise en scène et le jeu de cache-cache, ma jolie. J'ai vu ton porte-clefs dans l'herbe, je l'ai ramassé. Très vite, j'ai compris que tu fantasmais sur les beaux gars musclés. Fabien et moi, on t'a bien mené en bateau ! Tu ne peux pas savoir combien mon fils s'est amusé au Chemin Fais'Art ! Il y a longtemps que je ne l'avais vu ainsi ! Tu sais, ici, les occasions de rire sont bien rares ! Réfléchis à ce que je t'ai dit, ma jolie. Prends un peu de bon temps sans ton mari. Sois moins prévisible et fais moins confiance à n'importe qui, ma jolie. Bon vent. Bises. Maryline"

Bernard, qui a lu par-dessus mon épaule, se tait.

La veille de notre départ, nous partons ensemble pour une petite balade. Devant les blocs de pierre sculptés de Gilles Perez, Bernard me prend la main et la serre très fort.

Je dois avouer que depuis ce séjour en Auvergne, il m'arrive de découvrir quelque charme aux hommes en salopette de teinte vive même si j'attends un bébé pour le printemps prochain...

Micheline Boland

Mont-Sur-Marchienne (Belgique)

## UN DINER PRESQUE PARFAIT

Robert Marchal s'emmerdait sec dans son pavillon de Bromont-Lamothe.

Son comportement asocial doublé d'un physique de rugbyman dont le visage se serait pris une décharge de chevrotine n'engageait pas les gens à tenter de nouer le contact. Il savait essuyer le mépris général et les quolibets dans son dos, il s'en fichait. Les vicissitudes de l'existence lui avaient forgé un mental d'acier.

Oui, Robert s'emmerdait. Sans son épouse, Florence, pour se défouler, la vie avait d'un coup perdu un peu de sa saveur...

L'embrouille avait démarré après dîner, cinq jours plus tôt. Pour une brouille. Cette conne de Florence s'était plainte auprès de la voisine, la mère Berthelot. Il lui avait pourtant bien dit de ne pas l'approcher, celle-là ! Avec ses airs supérieurs de celle qui est sortie de la cuisse de Jupiter ! Tout ça parce que son mari était pharmacien, elle se sentait au-dessus du panier. Mais le plus grave, Jeannine Berthelot était une féministe pur jus, une de celles qui veulent rabaisser le mâle jusqu'à le forcer à faire la vaisselle. Mais dans quel monde vivions-nous ? ! Et son épouse abrutie qui allait prendre le thé avec elle pensant que lui, Robert, ne se douterait de rien... mais y aller ce jour-là, avec son cocard virant au bleu-gris ! Si c'était pas de la provocation ! Elle voulait quoi, la Florence ? Que ça se sache ? L'autre lui avait fourré des idées dans la tête, des idées d'émancipation... Un mot bien savant dans la bouche de Florence. Oh, il le lui avait fait ravalé, ce mot pompeux ! Avec une grande baffe ! Les gonzesses, toutes les mêmes...

Bon, il y avait été un peu fort, Robert le concédait. Aux claques avaient succédés les coups de poings. Dans le ventre, ça laissait moins de traces visibles. Mais Florence avait tenté de résisté. Pire, elle l'avait menacé ! Alors de fil en aiguille, ça avait dérapé. Robert avait fini par lui cogner la tête sur le coin de la table basse. C'est que c'est costaud du marbre. Même du faux. Et il avait fini par lui serrer le kiki. Elle avait gigoté, gargouillé, et puis plus rien.

Il n'avait pas paniqué. Mais qu'est-ce qu'elle était lourde, la Florence ! La traîner jusqu'au garage et la faire basculer dans le congélo ne s'était pas révélé aussi facile qu'il le pensait.

Par contre, faire courir le bruit que cette connasse s'était tirée chez sa sœur, ça, no problémo !

Elle était fille unique, un détail, les voisins n'étaient pas censés le savoir et tout le monde s'en fichait. De toute façon, ils pouvaient bien tous penser ce qu'ils voulaient, Robert n'avait rien à secouer. Mais maintenant, il avait un souci de poids sur les bras. Du moins, dans la glace, entre les Cornettos et la moussaka.

Planqué derrière la fenêtre de sa cuisine et masqué par le fin voilage, Robert Marchal sirotait son café matinal en reluquant sans être vu. Il adorait épier les allées-et-venues de sa rue. En fait de rue, il s'agissait plutôt d'un cul-de-sac, puisque celle-ci se terminait par une petite place ronde autour de laquelle s'étoilaient les pavillons. Il pouvait ainsi voir les activités de ses voisins ou les déplacements suspects (il entendait par là les passages des non riverains, souvent des gens paumés venus ici faire demi-tour).

Et justement, ce matin-là, Robert ressassait en pensées toutes les malveillances dont il était l'objet dans ce quartier. Depuis deux ans qu'il habitait là, les voisins ne cessaient de lui chercher des noises.

Par exemple, le dimanche, son seul jour de repos. Et paf, les voisins tondaient justement leurs pelouses. Quand ils ne faisaient pas griller du poisson puant sur leurs barbecues. Marrant, ils s'arrangeaient toujours pour que le vent soit dans le bon sens pour l'enfumer.

Et puis les chiens ! Bon sang, un clébard, c'est comme une bonne femme, ça s'éduque ! Mais non, eux laissaient leurs saletés de bâtards gueuler du matin au soir, rien que pour l'emmerder, lui ! Et que dire du jour où, soi-disant, le père Berthelot avait "oublié" de serrer son frein à main ? Le gros 4x4 de ce salopard avait ruiné le poteau de son portillon, s'encastant dedans !

Cerise sur le gâteau, il y avait eu cette estafilade, tout le long de sa carrosserie... ça lui avait coûté bonbon au garage. Dernièrement, un petit futé était passé à la vitesse supérieure. Heureusement qu'il était malin, le Robert, la flaque sous la bagnole lui avait sauté aux yeux. Sans quoi, il aurait pu avoir un accident, avec tout ce liquide de frein en moins...

Oui, Robert Marchal savait que le monde entier cherchait à lui pourrir l'existence, mais l'univers environnant ne parvenait pas à percer la carapace de mutisme à l'épreuve des balles dont il s'était entouré. La tête sur le billot, il n'en aurait pas démordu : tout le monde se liguaient contre lui. Jamais il n'aurait avoué être lui-même une nuisance pour les autres.

Quant à penser que certains évènements puissent être le fruit du hasard ou de la malchance... Ben voyons !

Après tout, l'absence de Florence n'était pas si mal, à bien y réfléchir. Robert cultivait même maintenant avec une joie malsaine un avantage lié au célibat : la solitude, le retranchement sur soi-même. Certains y aurait vu là les traces d'une pathologie plus lourde, la paranoïa.

Il déglutit alors que son regard se posait sur la mère Michelet. Elle sortait sa poubelle dans son sac noir opaque soigneusement ficelé avant de la déposer délicatement pour éviter le moindre bruit. Précaution inutile, Robert Marchal savait pertinemment ce que le plastique triple épaisseur contenait. Marcelle Michelet picolait, et picolait même sévère. Il se demandait juste quelle était la nature exacte des déchets du jour : whisky, vodka ou Cointreau ?

Il avala une nouvelle gorgée chaude et amère avant de pivoter vers la droite. Il faillit s'étrangler à la vue du chat gris des Berthelot. Une fois de plus, cette saleté grattait ses parterres et envoyait la terre sur son allée aux dalles parfaitement balayées. S'il ne tenait qu'à lui, ce sac à puces lui ferait des parfaites mitaines pour l'hiver... Oh, il pourrait toujours leur passer un coup de fil pour les engueuler, mais il ne ferait qu'user sa salive pour rien.

Un large sourire étira les traits peu amènes de Robert Marchal. Il avait une idée. Ouais, une putain de bonne idée !

Il finit son café et sortit par la porte qui donnait dans le garage. Là, il enfila ses chaussures en s'appuyant sur le gros congélateur bas qui longeait le mur. Une sacrée idée, nom de Dieu ! Avant de sortir, il tapota affectueusement le couvercle du freezeur.

Marcelle Michelet claqua la porte derrière elle et se frotta les mains. Il faisait un diable de froid, ce matin !

— Alors, t'as vu le connard ? lança Jean, son bedonnant mari, depuis le fauteuil du salon où il se vautrait avec délectation.

— Nan, pas vu ! Il doit encore se planquer derrière ses rideaux à mater tout ce qui se passe. Il n'a rien d'autre à foutre de toute façon ! Bouh, ce qu'il fait froid dehors ! Vais me prendre un petit remontant. Tu en veux un, Chéri ?

— Ouais.

Elle prépara deux verres de bourbon et revint au salon. Robert Marchal s'était planté sur un point : sa voisine n'était pas la seule du foyer à avoir la dalle en pente...

Emmitouflée dans sa robe de chambre rose en pilou-pilou, elle carra son gros derrière dans le second fauteuil et rejoignit son époux dans la contemplation béate des fictions pour décérébrés du programme matinal.

Grosminet, le chat des Berthelot, passa la chatière pour entrer dans la cuisine. Jeannine Berthelot se mit à ululer à la vue des traces de pattes terreuses sur son carrelage fraîchement toilé. Elle attrapa le matou en râlant.

— Mais c'est pas vrai ! Où as-tu été traîner, sale bête ! Dans quel état tu rentres !

Les coussinets essuyés avec un Sopalin humide, le chat échappa enfin aux griffes de la ménagère et s'enfuit en feulant vers le salon.

Déjà que ce matin, son mari avait découvert le pare-brise de la voiture tartiné de jaune d'œuf au moment de partir pour la pharmacie... Ça commençait à faire beaucoup !

La journée se déroula sans autre heurt et le lotissement de Bromont-Lamothe s'enfonça dans la torpeur du soir.

Le lendemain, Jeannine Berthelot rentra les bras chargés du courrier et de toutes les brochures publicitaires qui polluaient les boîtes aux lettres. Malgré l'autocollant « stop-pub » qu'elle avait affiché, ces petits cons de distributeurs continuaient de l'envahir avec ces papiers glacés colorés.

Entre les factures et le catalogue promotionnel de La Redoute, elle découvrit une simple enveloppe blanche sans marque distinctive. Deux minutes et vingt-cinq secondes exactement plus tard, Jeannine Berthelot, téléphone en main, composait le numéro des Michelet.

— Fait chier ! C'est qui encore ?

— Je sais pas mon loulou ! Laisse-moi décrocher ! Allo ? Oui, bonjour Jeannine... Comment ça va ?... Non !... Ah oui ?... Pensez-donc !... C'est sûr, infernal c'est le mot !... Vraiment !... Ça pour une surprise... Oui, nous aussi on en a reçu une... Non, je pense que ça doit pouvoir se faire.... Et Paul va bien ? Oui, ça fait quelques jours qu'on ne l'a pas vu, c'est ce qu'on se disait avec Jean... Ah ben ça, si c'est pour le boulot... Samedi, c'est ça ?... Ben oui, demain, déjà... Très bien, au revoir alors !

Elle raccrocha, la mine hésitante.

— Alors ? Qu'est-ce qu'elle voulait la Jeannine ?

Marcelle Michelet revint près de son mari.

— Si tu savais !

Elle se laissa lourdement tomber dans le fauteuil et attrapa son Picon bière.

— Ben justement, j'aimerais bien ! Alors, tu la craches, ta pastille ?

Elle avala d'un trait le reste de sa boisson et retint un rot qui lui gonfla les joues. Elle expira et fixa son regard inexpressif sur son mari.

— Tu sais, le connard qui fait rien d'autre que de surveiller tout le monde...

— Ouais ?

— Hé bien il a aussi invité les Berthelot à dîner samedi.

— C'est pas vrai ! Ça vient de sa femme, c'est sûr. Ça fait un bail qu'on l'a pas vue, celle-là.

— Non, elle est chez sa sœur je crois. Je pense juste qu'il veut arrondir les angles avec nous tous. Et tu connais pas la meilleure...

— Vas-y.

Marcelle se leva et alla chercher la bouteille de bourbon dans la cuisine. Causer lui donnait soif et ça entretenait un peu le suspens. À son retour, comme elle s'y attendait, Jean piaffait au fond de son fauteuil éculé.

— Alors, bon Dieu ?

Sa femme s'installa et remplit deux verres du précieux liquide ambré. Elle répondit avant qu'il ne s'excite trop, pesant bien ses mots afin de renforcer l'effet.

— Jeannine se charge du dessert, et crois-moi, elle va pas apporter des yaourts.

Jean resta là à regarder sa femme avec des yeux de poissons morts.

— Et alors ?

Marcelle prit un air énigmatique doublé d'un sourire mauvais.

— Elle lui réserve une petite surprise ! Mais je ne t'en dis pas plus. Disons juste que c'est bien commode d'avoir un mari pharmacien...

— Oh ben ça alors !

Jean Michelet passa la paume de sa main contre son front (signe chez lui d'une intense réflexion. Enfin, intense au niveau de son cerveau ramolli).

— Sers m'en un autre ma pépète ! Je sais pas ce que c'est comme saloperie qu'il va bouffer, mais je sens qu'on va se marrer ! Tu m'expliqueras, dis, hein ?

Ils s'esclaffèrent en sifflant leur alcool.

Robert Marchal jubilait.

Les Berthelot, tout comme les Michelet, avaient accepté son invitation. Ces cons-là ne reculaient devant rien, et surtout pas une bouffe ou un coup à boire gratuit. Il savait pertinemment que la courtoisie n'avait rien à voir là-dedans. De la curiosité, sans doute. De l'hypocrisie, ça pour sûr !

Maintenant, un problème de taille se profilait à l'horizon. La cuisine, cette planète étrange et inconnue, territoire autrefois réservé à son épouse, lui faisait la nique. Il fallait pourtant qu'il s'en charge, puisque cette salope ne le ferait plus... Quand avait-elle cuisiné pour la dernière fois ? Ah ben oui, cinq jours auparavant. Le dernier repas, le dîner fatal...

Le four préchauffait. La viande, décongelée, reposait maintenant dans un long plat ovale en terre cuite. Il avait entendu dire qu'on pouvait confondre avec du veau, que c'était à s'y méprendre... Robert eut même une pensée émue (enfin, pas trop quand même) pour la mère Berthelot : elle emmerdait le monde avec ses jacasseries d'hystérique à la sauce MLF, alors il allait lui en faire bouffer, lui, de la femelle !

Robert sourit. Il sourit à l'idée de ce dîner. Un sourire mauvais, plein de noirceur.

Une chaude odeur de riz au lait et de vanille flottait dans la cuisine de Madame Berthelot. Les mains emmitouflées dans ses maniques, elle tourna le bouton du four afin de l'éteindre et ouvrit la porte. La bouffée d'air moite lui enveloppa le visage et embua ses lunettes, elle dut se rejeter en arrière pour éviter ce sauna indésirable. L'instant d'après, Jeannine sortait le plat du four. Elle avait répondu à Robert Marchal d'une voix ferme qui n'appelait pas à tergiverser : ils viendraient au dîner mais à la condition qu'elle se charge du dessert ! Car ça ne se faisait pas de venir les mains vides, et puis il s'agissait d'une recette de famille qui ne le laisserait pas de marbre ! Ensuite, elle s'était empressée de bien faire comprendre aux Michelet que mieux valait prétexter ne plus avoir faim après le fromage.

Grosminet se faufila entre ses jambes et elle le repoussa sèchement. Ce n'était pas le moment de tomber et de laisser échapper le dessert. Son dessert... Après un dernier coup d'œil satisfait sur son œuvre (les petites pastilles d'acétate de cyprotérone, pas plus grosses que des grains de riz, se fondaient parfaitement bien dans le gâteau), elle quitta la cuisine, se

frottant les mains sur son tablier blanc à carreaux. Ah, ce que c'était pratique d'avoir un mari pharmacien...

Comme Robert s'y attendait, la soirée se déroula parfaitement bien : chacun se cachait sous son masque au sourire hypocrite. Son rôti de *veau* fit l'unanimité des convives. Ce gros lard de Michelet en reprit même deux fois ! Lui-même s'excusa de ne pas y toucher, prétextant ne plus digérer la viande le soir. Cela passa comme une lettre à la poste ! Les fumets odorants et les belles couleurs dorées avaient de toute façon fait fondre les dernières hésitations de ses voisins. Robert se délectaient à chaque bouchée de ses convives. Il les regardait mastiquer avec une joie intense mais intérieure. Peu à peu, le corps du délit disparaissait. Et peu à peu ses voisins bien-pensants et moralisateurs se gavaient de chair humaine...

Arrivés au dessert, ils prétextèrent tous n'avoir plus faim. Ah, ça pour sûr : elle était bien consistante, la Florence ! Mais lui n'en ayant pas pris, il put faire honneur au délicieux gâteau de riz de la mère Berthelot. La belle croûte caramélisée parsemée d'amandes effilées lui faisait de l'œil d'une manière fort sympathique. Il en reprit plusieurs fois et jura à la cuisinière de faire disparaître le reste (si peu) dès le lendemain.

Il raccompagna ensuite ses convives à sa porte et les salua d'un petit geste de la main, un sourire indéfinissable sur le visage. Avant d'aller se coucher, Robert se dit qu'il faudrait, à l'avenir, retenter cette expérience ô combien enrichissante ! Et puis, sa femme possédait encore de bons morceaux bien juteux... Il éclata de rire en entrant dans sa chambre. Quelques minutes plus tard, Robert ronflait du sommeil du juste.

Les deux couples de voisins se saluèrent et se séparèrent dans l'air piquant du soir, chacun pouffant sous cape de la bonne blague. Mais Jean Michelet n'en pouvait plus, il voulait avoir le fin mot de l'histoire

– Bon alors ? T'avais promis de me dire... C'était quoi ? Il a bouffé le dessert presque en entier... Elle a mis quoi dedans, la Berthelot?

– T'inquiète. C'est un truc chimique dont j'ai oublié le nom. Ça va tellement lui attaquer les roubignoles au Marchal qu'il va en avoir des crampes, et pour un résultat zéro, la prochaine fois qu'il va s'astiquer devant un porno. M'étonnerait pas que des seins lui poussent ! Il va pouvoir se la coller derrière l'oreille et se déguiser en pompe à essence *ad vitam aeternam* !

– Halala ! Le con ! C’que j’aimerais voir sa trogne ! Lui qui critiquait les gonzesses, en devenir une... Oh putain !

Au rez-de-chaussée, dans le réfrigérateur de la cuisine, le petit reste attendait son heure. Mais dans l’estomac de Robert, la plus grosse partie du dessert se digérait, lentement. Insidieusement. Inexorablement. Pour mieux se répandre dans l’organisme du macho et réduire à jamais à néant cette libido mâtinée de violence qui lui servait de cerveau.

Anne Bardelli-Ben Mustapha

Le Mans (72)

## LES FONDS BÂTISSENT MAUX

Le mystère est bleu nuit avec des agneaux noirs, célestes, qui gonflent, gonflent : il sent le foin, le goudron chaud, il vibre en moi à chaque pas, il est rempli de voix connues qui mélangent des mots inconnus. Le mystère est entièrement mis en scène par mon père.

*« Quand les bidasses avaient la quille et qu'ils repartaient de la Courtine par le train de nuit, ça picolait fort, ça s'endormait peu. Les plus ivres jetaient tout par les fenêtres : les bouteilles, les cendriers qu'ils dévissaient avec leurs laguioles, et même les couvrantes. Ça s'accrochait dans les membrures du viaduc. Tu sais, les Fades, ça fait comme une cage au-dessus de la Sioule. Mon grand-père, avec la draisine, le matin, les ramassait et les donnait à sa garde-barrière préférée, ma grand-mère. Elle lavait puis raccommoait les moins déchirées. Bien chaudes, une étoffe à carreaux forcés, une bonne laine verte et rouge. Tu vois, là, dans le sac à dos, j'en ai mis trois. »*

Mon père a chuchoté ça à quelqu'un que je vois à peine, mais je crois que l'explication était pour moi : il faudra qu'il recommence. Bidasse, quille, draisine, garde-barrière, ce n'est pas dans mon paysage sonore quotidien, même quand mes grands-parents me conduisent en tracteur, de leur ferme à l'école, à travers mon vert pays où les humains, plus rares que les vaches, ont tous des visages qui sourient et des mains qui saluent, parce que tous les gens d'ici se connaissent.

C'est ma mère, une Gibaldipontine – *« Garibaldi, on dîne ! »*, plaisante souvent mon père- qui porte le sac à dos, devant moi, avec les couvertures, et qui se retourne souvent, et qui caresse ma joue pour s'assurer que je n'ai pas froid. Autour de nous, ça chuchote. Copains, copines, quand ils ne sont pas assoupis sur les épaules de leurs parents, rouspètent à voix basse : c'est dur de marcher, avec la lune intermittente, d'un réverbère à l'autre, sans glisser sur la boue ou les feuilles arrachées des arbres.

Mon père, sous mes cuisses, fleure bon la créosote, la saucisse sèche, la sueur et l'eau de toilette, c'est un curieux mélange, je peux dire que ça sent « viril ». Grand-père, qui avance un peu plus lentement, derrière nous, m'a illustré le mot, un mercredi après-midi,

pendant que les truites évitaient son hameçon et le mien. Oui, tous les combats gagnés ou perdus des hommes de ma famille les ont rendus « virils ».

Son fils, mon père, a travaillé toute la semaine, sous la caténaire, loin de chez nous, au triage de Gerzat. Puis, appelé en urgence, ici, parce que d'astreinte, il a bossé toute la soirée du samedi, et presque toute la journée du dimanche : bossé, parce qu'il a fait le dos rond, quand son corps était à la pioche, à la fourche, à la tirefonneuse, pour mettre en place des traverses neuves, sous les patins des rails. Il y a, sous ses ongles, un peu de ce gras noir qui imprègne le bois à cœur, et, pour tenir la nuit, sur ses lèvres, du gras de cochonnaille, et cette nuit, dans son cou, un peu de cette giclée dont il s'asperge après la douche, quand il sait qu'il va transpirer dans le temps libre.

Il me porte, il est fort, je suis grand.

Les fantômes des anonymes qui ont bâti la première ligne à rail central, privée, entre la place Lamartine, à Clermont-Ferrand, et le sommet, au début du vingtième siècle, ricanent encore : un tonnerre de rires rocailleux, c'est mon père qui raconte ça aux amis, en marchant sous les nuages qui bourgeonnent dans le bleu très sombre, au dessus de nos têtes de gamins perchés.

Mon père reprend son souffle, repart dans sa marche et son explication : « *Pendant que les journalistes zigzaguent entre les branches brisées pour atteindre la station envahie de boue, le responsable de la nouvelle infrastructure appelle à l'aide. Au téléphone, mon chef, l'adjoint au dirigeant d'unité, le cadre SNCF d'astreinte sollicité, s'agace et rumine en écoutant : « c'est pas des cheminots, ils y connaissent rien à rien, juste là pour faire du fric... » Mais il se contient et se tait. Il tente même d'obtenir des précisions sur l'étendue des dégâts : combien de mètres de plateforme neuve arrachée ? Combien de bras et d'engins nécessaires ? Une certaine jubilation vicieuse, peut-être, à l'encontre de ces novices prétentieux et médiatisés, de ces amateurs, qui prétendent faire du transport collectif avec trois francs six sous... Il confirme quand même qu'il a reçu directives de la préfecture et du conseil régional, via sa hiérarchie, pour mettre à disposition, pour le bien malheureux Panoramique des Dômes, des... » Je le sens, avec mes mains dans son cou, il sourit : « si l'incident météorologique avait commencé une heure plus tôt, tous ces donneurs d'ordre, tous ces personnages de la fonction publique, invités à l'inauguration, au mieux, ils*

*pataugeaient dans la gadoue, au pire, ils ... » Il se tait à nouveau, il n'est pas essoufflé, mais il pense à quelque chose de sombre, je sens la crispation de sa nuque. Il poursuit : « ...Mon chef, un peu embarrassé pour conclure l'échange d'informations, reformule, au téléphone : « vous savez, Monsieur, votre orage, il a traversé la chaîne des Puys, il s'est épuisé sur les communes de... ». Il ne précise pas que la ligne de chemin de fer, entre Pontgibaud et Saint Pierre le Chastel, est interrompue, elle aussi, et qu'il est bigrement à la noce, lui aussi : un ru, qui léchait le pied du talus ferroviaire puis disparaissait dans un avaloir et traversait, dans une buse, la voie unique, au dessous du passage à niveau 325, un ru est devenu torrent. Il a submergé la sapinière, un vrai lac, il a tant gonflé qu'il a emporté le ballast, raviné entre les traverses et jeté, sur le platelage en béton, des mètres cubes d'alluvions, de quoi interdire toutes les circulations, routières et ferroviaires.*

*Mon patron retrouve sur place les maires des deux municipalités, celle d'où vient l'eau, et celle qui la subit. Il organise, avec des propriétaires sinistrés et des uniformes locaux – pompiers, gendarmes- le déblaiement de la rue, celle qui traverse, submergée, la ligne engloutie, la rue qui grimpe, depuis le carrefour, jusqu'au nouveau bâtiment scolaire. Un anneau de béton, avec un tampon en fonte, est placé, maintenant, au-dessus du regard de visite, là où s'abouchent les buses sous dimensionnées. Même la clôture de la clinique vétérinaire, riveraine, tu sais, l'ancienne boîte de nuit, elle est en place. Pourtant, les massifs des supports de ce grillage étaient déchaussés par le flot impétueux. On a bien bossé, le boss, il nous a remerciés, et même le directeur régional, un nouveau, un qui a promis qu'il managerait toute l'Auvergne des mainteneurs du rail, avec et pour les hommes, un...Un gars juste là pour les medias, un qui n'a plus aucun pouvoir, nous dépendons de Lyon, maintenant. »*

La voix de mon père s'étouffe, je sens de l'espoir et de la résignation dans son soupir. Un mélange qui s'éteint dans les graves. Il a travaillé de longues heures, et d'autres aussi ont bossé, comme lui. Il n'est ni fier, ni fatigué, c'est son travail, c'est tout, il est payé pour ça, il faut que les trains passent, même s'ils ne s'arrêtent plus partout, depuis longtemps, même s'ils ne s'arrêtent plus là où vivent ceux qui aiment le chemin de fer et l'entretiennent.

Mais, pour autoriser un premier train commercial, il faudra, explique-t-il, dans la semaine à venir, amener des ballastières, un engin qui bourre le caillou neuf sous les

traverses, pour enlever creux et bosses et peut-être une débroussailleuse sur pneus et roues de lorry, pour rogner tous les feuillus déracinés qui penchent dangereusement : ce n'est pas très grave, le trafic le plus important est constitué par les trains complets qui descendent du Mont Dore, pleins d'eau minérale en bouteilles de plastique, et, avec toute celle du ciel, je suppose que personne n'est pressé d'en acheter et d'en boire au goulot. « *Ce n'est pas très grave, il y a si peu de clients, dans les si rares TER* », c'est mon père qui le marmonne en décrivant les gros bus de substitution... convertis en petits taxis, qui remplacent les autorails payés par le conseil régional. Là, il plaisante sur la capacité d'adaptation des chefs quand ils viennent de la capitale et mesurent enfin quels choix efficaces impose un trafic diffus en zone rurale, surtout s'il est perturbé.

« *Pontgibaud, ça veut dire pont avec boss, non ?* » Tout le monde rit à la fausse question de mon père, je ne comprends pas pourquoi.

De toute façon, il n'y a plus jamais de train, la nuit. Et personne, ni sur la rue, ni dans les autres rues. « *Pas même de fantômes venus du Château-Dauphin, de la mine d'argent, des terrils gavés de plomb ou de toutes les bâtisses de pierre en indivision, avec leurs yeux fermés par des volets aux peintures écaillées. La nuit, Pont gît beau ? Pont gît beau ?* » Juste pour moi, il murmure la conjugaison du verbe gésir et m'explique le jeu de mots, c'est rare, de sa part, ça me plaît bien. J'ai presque envie de pencher ma tête et de poser ma joue sur ses cheveux et de m'endormir en écoutant tout ce qu'il pense.

Donc, dans cette nuit du dimanche 27 mai au lundi 28 mai 2012, mon père, qui a participé aux premières réparations sur le site, ne prend aucun risque quand il parle plus fort, contourne les barrières et pose des lampes rouges sur le sol détrempé. Aucun risque, quand il accroche des torches fumantes et des lumignons au grillage du passage à niveau. Aucun risque quand tous ses invités, ses complices, se pressent et débouclent leurs sacs, pour ripailles à venir, autour de lui, autour de nous. Nous, au dessus du trou noir liquide qui rugit toujours.

« *Oyez, oyez, riverains de la Sioule, l'histoire débutante d'un petit homme d'ici.*

*Fils de chômeuse, petit-fils de chaumière, mon tout petit Gérard, Blaise, Pascal, tu vins ici, par le goudron, sur les épaules de ton père ceinturé de jaune fluorescent. C'est interdit,*

*cet objet, cet équipement individuel de protection, sur les rails, depuis ton troisième anniversaire, le premier octobre 2007, mais, entre Volvic et Lapeyrouse, l'artère ferroviaire est clampée, comme ton cordon ombilical, plus rien ne circule : depuis chez nous, communauté de communes de Cœur de Combrailles, nous aurions presque pu venir à pied, sur le chemin de fer inexploité puis sur celui qui nous relie à Bordeaux et passe par ce passage à niveau automatique. Automatique et neutralisé, cette nuit. Les seuls risques sont la rouille, la friche, le déracinement, le bitume et la ville.*

*Alors, tu le comprends, la vie du rail et ta vie sont liées, menacées, exigeant qu'une mafia de marraines et de parrains les défende : le but de notre procession, petit, c'est d'assurer le chemin de ta vie. Je suis en quarantaine, c'est tard, peut-être : je t'ai tard, têtard, mais je t'aime. »*

Il a cessé de tonner. Avant la nuit, l'orage a fait éclore des œufs de glace qui ont bombardé les volcans, mais moi, vêtu, comme tout le monde, en fluorescent, je ne suis pas un batracien, je ne comprends pas très bien ce que je viens faire ici et de quelle fête bizarre il s'agira, avec tous les autres sacs à dos remplis de victuailles.

*« Gérard, Blaise, Pascal, tu portes maintenant, comme nous tous, le nouveau gilet orange qui signifie qu'un taupier du ballast, banal comme un caillou calibré, se fond dans le paysage des mainteneurs de toutes les voies de transports européens : petit, tu portes le déguisement du cantonnier moderne et, même bien emmaillotté dedans, tu crierais comme une orange givrée, si le printemps finissant, patron sévère du ciel auvergnat, te giflait de ses giboulées. Grésil en enfance, attaque en défense, neige en sénescence, vive notre France ! »*

Des bras complices ont retiré le couvercle en fonte : au fond, ça gronde encore, il y a tant d'eau à évacuer, même si, maintenant, elle ne ravage plus les rails.

*« Il fallait, bien sûr, trouver, toute fraîche, une municipalité de mai, presque extra-terrestre, mitonnée par cette vieille gauche jacobine, une, authentiquement issue de la Montagne, un véritable anachronisme qui ose encore se battre pour un service public, il fallait, bien sûr, que ton père, maire, accepte un baptême civil clandestin, délocalisé, à quelques kilomètres de son ancien lieu de travail et de son mandat électoral, bref, à des lieues de là où il a perdu, depuis l'embauche, vingt kilos d'enfance en sueur d'homme. »*

Je ne comprends pas exactement ce qu'il raconte, mon père : de quel régime parle-t-il ? Politique ou diététique, ce sont des mots d'adulte que ma mère m'a expliqués, comme tous ceux qui tombent sans signification dans mes oreilles, mais ces mots n'ont que des réalités floues, comme ce que j'imagine des occupations de mon père, loin de notre maison.

*« Mon petit, je te baptise virtuellement avec toute cette eau brune. Ce breuvage dissous coule sous nos semelles, et dix sous, ce n'est pas assez pour payer la remise en état de ce chemin de rouille. Je t'ai accroché contre moi. Nous sommes tous noués d'émotion, avec une corde, au godet de l'engin qui a creusé et retracé le fossé latéral. Nous avons déployé nos drapeaux rouges, ceux qui servaient, quand je marchais sur le ballast et que je trouvais un obstacle et que j'arrêtais les trains et sauvais des vies, nous avons ligoté nos torches à flamme rouge aux mailles métalliques qui, dans les quadrants, délimitent le domaine public ferroviaire, à la croisée de la rue et de la voie, pour un son et lumière de joie vernale qui déguise la nuit d'un sang neuf, fugitif.*

*Oui, petit, aujourd'hui, les Combrailles vivent, car les cons braillent... Ils n'intéressent pas la presse écrite dont l'objectivité se résume à l'objectif de ses paparazzis. Les Combrailles n'impriment rien sur la rétine bovine des journalistes de la télévision. Un petit, qui hume la fumée sanglante, et tousse au milieu de cent personnes de tout âge, debout sur des voies de communications abîmées, ça n'intéresse personne. Il faudrait que nos cordages claquent dans la tempête et que nous devenions corps morts dans ce boyau sal qui file au village de tes aïeux maternels, sous le trottoir, jusqu'au tout-à-l'égout.*

*Il faudrait que les sacs d'engrais, livrés par camions, et qu'on stocke dans la gare désaffectée de ce village, se mélangent, détonants, et qu'un éclair y mette le feu, ça leur ferait une belle catastrophe. À ces photographes sans éthique, à ces voyeurs aux cent étiquettes, il fallait de la mort, du négatif, pour impressionner leurs négatifs. Il leur en faut toujours, pour le numérique, pour le dématérialiser, le diffuser, comme du poison, dans les écrans de ceux qui ne travaillent pas avec leurs mains. Peut-être qu'avec des nœuds coulants autour du cou, nous intéresserions les hommes en cravates, les financiers finassiers, les décideurs d'erreurs ?*

*Oui, les fonds bâtissent maux quand ils manquent, j'abuse... mais c'est ce que nous hurlons en sautant dans la buse. »*

Et nous sautons pour de bon, au milieu de l'anneau en béton, et j'en ai plein les yeux, le nez, la bouche, je tousse, je crache, c'est froid, et j'ai peur, mais il est là, nous remontons, il sent l'herbe mouillée, maintenant.

Ma mère nous sèche un peu puis nous emballe dans les couvertures du siècle dernier : c'est doux, chaud, parfumé, un mélange de moutons de transhumance, de naphthaline et d'assouplissant.

*« Mon petit, tu ris, contre moi, ludion des beaux jours à venir. Nous voilà trempés comme croûtons dans bouillon ! La chute, c'est juste pour faire semblant, le baptême aussi, ma colère également. »*

*L'essentiel, c'est de rebondir, de s'en sortir, de ne pas leur laisser croire qu'ils ont la raison du plus fort, à ces myopes de l'âme, à ces paraplégiques de la marche du monde, à ces résidus non recyclables de l'environnement durable.*

*Ta mère qui cueille, cuisine, ravaude, essore, embrasse, ne chôme pas pour ceux qu'elle aime : elle te croque avec son téléphone qui flashe et photographie. Elle sera passeur, elle. Elle va transférer ces images folles sur la Toile invisible : nous serons bouds, tu verras, dans un futur meilleur. »*

Mon père, avec des ruisseaux qui coulent encore sur ses joues, a fini de déclamer sous les étoiles pour mon baptême, ce grand mystère que je n'avais pas imaginé. Maintenant, j'ai vraiment l'âge de raison. Et, peut-être comme lui, de déraison.

Christian Bergzoll

Lempdes (63)

## MYSTERE-MYSTERE SUR LA COMMUNE DE PONTGIBAUD

*Thème sur le mystère sur un roman policier dans une maison à volets rouges : le mystère de la chambre jaune.*

Dans une chambre aux murs tout jaune se trouve un cadavre.

Est-ce un suicide ou un assassinat ?

La chambre est fermée à clé, à double tours et il n'y a pas la clé dessus. Mieux, les volets et la fenêtre sont clos.

La victime a été poignardée de trente-trois coups de couteaux dans le ventre, cela ne peut donc pas être un suicide. C'est un assassin qui a fait le coup. Mystère.

Est-ce pour un vol ou autre chose ?

Il y a des traces de sang sur les murs mais il n'y a pas d'empreintes digitales. L'assassin avait donc sûrement, même à coup sûr, des gants.

Peut-être est-ce un crime à propos du testament de la victime. L'enquête le déterminera.

L'enquête commence, elle est menée par l'inspecteur Éric. Cette enquête va être difficile.

La victime est Monsieur Pascal Bertrand, mort dans sa cinquantième année.

L'inspecteur interroge la famille, les proches et les amis pour savoir s'il avait des ennemis.

On soupçonne le facteur car il a sonné pour une lettre recommandée et il avait un double de la clé.

La mort remonte à 13h00 ou 13h30 donc l'après-midi. Chaque personne interrogée a un alibi en béton. Chacun était occupé ailleurs ou du moins c'est ce qu'ils prétendent. A moins qu'ils n'aient menti sur leurs emplois du temps... l'inspecteur mène l'enquête et le déterminera.

Mais pourquoi le facteur ? Pour quelles raisons ?

Etait-il intéressé par son portefeuille, son chéquier CCP, ses affaires personnelles ?

A moins que cela ne soit une vengeance personnelle. Mais pourquoi ?

L'inspecteur Éric continue l'enquête.

Le facteur connaissait-il son contenu bancaire-chèque postal ?

L'inspecteur Éric procède à une fouille approfondie et découvre sous le cadavre un stylo appartenant au facteur, recouvert du sang de la victime.

En observant la scène de crime, il découvre également une empreinte dans la mare de sang. Il l'emmène au laboratoire pour la faire analyser et en attendant les résultats, il décide de convoquer le facteur au commissariat.

Celui-ci est mis en garde à vue et avoue qu'il a bel et bien ouvert la porte de la maison avec son double de clé pour que Céline, sa fille, puisse entrer et assassiner Monsieur Pascal Bertrand qui l'avait désignée comme seule héritière dans son testament.

Céline est arrêtée sur le champ et enfermée en prison par l'inspecteur Éric qui a obtenu ses aveux sans difficultés.

Philippe ACKERMANN,

Patricia PSTROKONSKI,

Céline REINHARD

et Eric GACON

Foyer ADAPEI / St Priest Des Champs (63)

## LE DRAGON DE JADE ROUGE

Benjamin rentrait tranquillement chez lui après avoir raccompagné sa conquête de la soirée chez elle. Le fait qu'elle vive chez ses parents l'avait empêché de conclure mais, vu la fougue de la jeune femme, il ne doutait pas que l'obstacle serait rapidement contourné pour finir dans un champ ou une grange. Il était si facile de s'éclipser à Bromont-Lamothe, petite ville pleine de mystères et de caches secrètes pour braver les interdits. Il arborait au revers de sa chemise une broche ornée d'un dragon sculpté dans une pierre de jade rouge. Sa mère la lui avait offerte la semaine passée. Il était sûr que son nouvel animal fétiche lui porterait chance et ne le quittait donc plus. Et effectivement, la jeune fille avait été subjuguée par l'aspect énigmatique du dragon rouge. Ses yeux paraissaient scintiller légèrement, comme si de la braise couvait en son sein, ses ailes semblaient sur le point de se déployer et Benjamin n'aurait pas été surpris que de la fumée sorte de la gueule miniature de la créature. C'était comme si elle possédait son âme propre, immobilisée par un sortilège et attendant patiemment son heure pour être libérée.

Le jeune homme longeait tranquillement l'avenue des Combrailles en fredonnant, les mains dans les poches, son visage éclairé par la faible clarté de la lune. Il venait de dépasser la maison rouge lorsqu'il entendit un sifflement depuis les ténèbres devant lui. Il s'arrêta, surpris. La rue était pourtant déserte ; il ne distinguait aucune silhouette dans la pénombre. Il poursuivit sa marche, convaincu que le bruit devait être le chant du vent glissant sur les feuilles. Il avait cependant cessé de fredonner. Alors qu'il était à mi-chemin entre la maison rouge et le magasin, le sifflement retentit de nouveau. Il provenait de sa droite cette fois. Il se tourna sur le côté, mais il n'y avait qu'un petit fossé et les arbres juste derrière.

« Bonsoir, Benjamin, fit une voix féminine, grave et suave depuis le bas-côté. C'est une bien jolie broche que tu portes là. Sais-tu qu'elle est constituée de jade ? Et pourtant, aucun jade n'est rouge. Sa couleur est liée à son histoire... Si tu veux en savoir plus, suis-moi. »

Benjamin n'eut pas le temps de répondre. Surpris et charmé par la voix, il n'avait pas su réagir immédiatement et il entendait les pas de la femme qui s'éloignaient... sous terre ! Intrigué, il s'aventura vers le bas-côté. Il se mit à quatre pattes, son téléphone portable

brandi vers le fossé pour repérer un éventuel passage. À la lueur artificielle de son téléphone, il découvrit une cavité qui semblait s'élargir dans les profondeurs souterraines. Il avait trainé dans ce village toute son enfance, mais jamais il n'avait remarqué ce chemin secret. Et pourtant, il en avait trouvé des cachettes. Il hésita un bref instant, mais sa curiosité avait toujours été dévorante. Il se glissa donc dans l'ouverture de terre, les pieds en avant, tachant ses vêtements de boue en frôlant les bords. Au début, ses pieds ne rencontrèrent que du vide. Il se suspendit alors au rebord de l'ouverture grâce à ses bras musclés et enfonça son bassin puis la moitié de son torse dans le passage souterrain. Enfin, ses pieds touchèrent un sol dur et plat. L'herbe lui chatouillait le visage. Il se dépêcha donc de se faufiler tout entier dans ce lieu secret. Il faisait tellement noir qu'il ne pouvait même pas voir ses mains. L'éclat de la lune était si faible que la douce luminosité ne parvenait pas à entrer en ce lieu. Il s'apprêtait à sortir son téléphone de sa poche pour s'éclairer lorsqu'il fut ébloui par une lumière devant lui.

Il put alors distinguer un long couloir, cerné par deux murs de béton, qui s'enfonçait dans les ténèbres. Aucune trace de la femme mystérieuse. La lumière provenait de deux torches, chacune accrochée à une paroi et se faisant face. Benjamin avança d'un pas incertain vers les flammes oscillantes. Lorsqu'il arriva à leur hauteur, deux autres sources lumineuses prirent vie devant lui. Il poursuivit son chemin et le même phénomène se produisit à chaque fois qu'il atteignait de nouvelles torches, les précédentes s'éteignant au même instant derrière lui. Ainsi, il ne voyait que ce qui se trouvait à quelques mètres autour de lui. Le reste appartenait à l'obscurité. Il frissonna d'excitation. Il avait toujours aimé découvrir de nouvelles caches, et celle-là semblait prometteuse. Il pria intérieurement pour que la femme soit jeune et séduisante. En tout cas, sa voix charmeuse était engageante. Le long couloir descendait en pente douce et semblait interminable. Enfin, les deux flammes suivantes dévoilèrent un mur. Et aucune trace de la femme. En s'approchant, le jeune homme distingua une ouverture sur la gauche. Arrivé aux deux dernières torches, la pièce sur la gauche fut éclairée tout à coup par un lustre flamboyant d'innombrables bougies. Il entra. La salle était vierge de toute décoration à l'exception du lustre. Les murs étaient d'un blanc sale, souillés de moisissures, de mousses noirâtres et de suintements visqueux.

Benjamin aperçut la silhouette de la femme qui était blottie dans un coin de la salle pour empêcher la lueur dansante des flammes de la révéler. Il s'avança vers elle pour la discerner

et l'interroger, mais elle ne lui en laissa pas le temps. Sa voix s'éleva et résonna dans la pièce dépourvue d'ameublement :

« N'approche pas pour le moment. Attends un peu. »

Les battements du cœur du jeune homme s'accéléraient. Cette femme savait comment faire monter la température. En préservant le secret de son visage, elle créait une tension érotique, une attraction physique enveloppée de mystère et de désir. Il était sûr à présent qu'elle était magnifique, car elle savait comment parler aux hommes et en avait donc connu un bon nombre... Il brûlait d'aller à sa rencontre, de l'étreindre sous les ombres dansantes et caressantes des flammes du lustre, son corps tour à tour caché puis révélé. La voix séduisante brisa le silence charnel qui s'était établi entre eux :

« La pierre qui a donné naissance au dragon a vu le jour en 1434, ici-même, déterrée par deux serfs qui creusaient la terre afin de créer un passage secret pour leurs souverains entre le château et le village de Bromont de l'époque. Le jade était naturellement vert lorsqu'ils l'ont découvert. Mais ils ne sont pas parvenus à s'entendre sur le sort du précieux minéral. L'un souhaitait le vendre pour mettre leurs familles à l'abri du besoin pour quelques temps, l'autre préférait révéler son existence à leur souverain, craignant le châtement réservé aux voleurs. Une violente bagarre éclata et se solda par la mort du serf qui voulait confier le jade au roi. L'autre homme dissimula le corps sous un amas de terre, tâche aisée puisqu'il creusait un tunnel. Puis il s'empara du jade et l'observa avec satisfaction. Il vit alors deux gouttes de sang sur la pierre, sans doute arrivées là pendant sa lutte avec son ancien compagnon. Il la frotta avec un coin de sa chemise encrassée. Mais le sang resta incrusté. L'homme partit avec la pierre en poche dans un haussement d'épaule et n'eut aucun mal à la vendre sur le marché noir.

Finalement, un joaillier l'acheta sur la petite place du marché, en toute honnêteté. La couleur de cette pierre le ravissait et il cherchait une matière nouvelle pour faire un cadeau à sa femme. Ce qui l'intrigua le plus furent les deux tâches vermillon au milieu de cette gemme informe d'un vert crémeux. Il crut y voir des yeux. Ainsi, il sculpta la pierre pour qu'elle ait la forme d'un dragon, et les deux points rouges furent ses yeux. Des yeux de sang ! Sa femme fut enchantée par le présent et l'exhiba fièrement à sa robe de servante lorsqu'elle prit son service le lendemain au château. La souveraine, qui ne lui avait jamais

prêté la moindre attention, aperçut la broche et fut prise d'une envie irrésistible de la posséder. Elle proposa à la servante de la racheter, à un prix dépassant toute raison, mais la femme du joaillier refusa, arguant qu'un cadeau façonné par son mari n'avait pas de prix à ses yeux. Furieuse et dévorée par le besoin irrésistible de posséder le bijou, elle mit au point un stratagème pour faire accuser la pauvre servante de vol et elle récupéra le dragon sur son corps encore chaud, privé de sa tête. De nouvelles traces écarlates teintaient à présent la créature de pierre, infiltrées dans le jade au moment où le bourreau avait abattu sa hache.

Le dragon fut un objet de convoitise pendant des siècles, changeant de main de façon violente et meurtrière, le sang gagnant chaque fois un peu plus de terrain sur le vert originel de la pierre. Le jade finit par devenir totalement rouge. Le posséder était une malédiction, sa couleur reflétant les crimes dont il était la cause. Il fut caché par un homme qui voulait rompre le sortilège qui s'emparait irrémédiablement des âmes lorsque des yeux se posaient sur ce bijou maudit. Lui-même avait perdu sa femme et son fils dans cette folle convoitise. Il ne put pas se résoudre à le faire disparaître, seulement à l'enfouir profondément sous terre, sans indiquer l'endroit à quiconque. Et son subterfuge fonctionna, jusqu'en 1994, quand un homme du nom de Gabriel Balin le sortit de sa cachette souterraine. Si tu veux connaître la suite, suis-moi. »

Le sang de Benjamin battait si fort à ses tempes qu'il crut qu'il allait devenir sourd. Gabriel Balin était son père ! Qu'est-ce que cette femme savait d'autre ? Que voulait-elle réellement ? Elle s'était légèrement avancée dans la lumière avant de disparaître complètement dans le recoin sombre qui la cachait depuis le début de son monologue. Elle avait entre trente-cinq et quarante ans et les parties de son visage qu'il avait aperçues à travers les ombres étaient sublimes. Quinze ou vingt ans d'écart, ce n'était pas beaucoup si on y réfléchissait. Elle était vraiment intrigante. Et elle pouvait lui apprendre des choses sur son père. Il ne l'avait jamais connu, mais sa mère lui en avait souvent parlé. Lorsqu'elle lui avait offert la broche pour ses vingt ans, la semaine dernière, elle lui avait bien dit que cet objet appartenait à son père, mais elle n'avait pas mentionné son passé légendaire. Et à présent, la curiosité le dévorait, ainsi que l'envie de posséder cette femme énigmatique. Bien sûr qu'il allait la suivre ! Même si ce chemin souterrain le menait jusqu'en enfer ! Il s'avança jusqu'au recoin obscur. Il tendit alors les mains dans le noir, convaincu d'atteindre la femme du bout des doigts. Mais ce fut le vide qu'il trouva, ce qui lui fit perdre l'équilibre.

Un nouveau passage caché par la noirceur des ombres. À peine eut-il fait quelques pas titubants dans les ténèbres que de nouvelles torches s'embrasèrent dans l'obscurité. Cette fois, une volée d'escaliers descendait profondément sous terre. Benjamin dévala les marches à toute allure, pressé de retrouver l'intrigante. Il arriva de nouveau dans une salle dénudée. Quatre flambeaux se dressaient dans chacun des coins de la pièce. Tout au fond, une grande arche de pierre finement sculptée s'ouvrait vers l'inconnu. Et au centre, la femme mystérieuse. Cette fois, il pouvait la contempler à loisir. Elle portait une longue robe noire fendue jusqu'en haut de la cuisse. Elle avait fièrement mis sa jambe en avant pour qu'il puisse en admirer la finesse et la longueur, emprisonnée dans un bas noir. Ses seins se devinaient grâce au décolleté généreux de la robe. Sa chevelure brune cascadaït sensuellement sur ses épaules. Son visage était maquillé avec subtilité. Ses lèvres étaient humides et ses yeux aguicheurs. Benjamin ne put retenir une érection face à cette vision. La femme, expérimentée, eut un sourire enjôleur. Il s'approcha d'elle avec maladresse. Il allait apprendre des choses avec elle. Des choses qu'il n'aurait même pas imaginées... Alors qu'il ne lui restait plus que trois pas pour arriver jusqu'à elle, elle tendit la main, paume face à lui, pour qu'il s'arrête. Il obéit comme un chien fidèle, prêt à répondre à chacun de ses ordres, perdu dans l'ignorance de la jeunesse et l'aveuglement du désir.

« Gabriel Balin, ton père, était un éminent professeur de géologie. Jeune, mais déjà mondialement connu. Il a consacré une grande partie de sa vie à découvrir l'emplacement caché du dragon de jade rouge. Tu venais de venir au monde lorsqu'une nouvelle information le mena en Hongrie. Il y avait retrouvé la trace de la maîtresse de l'homme qui avait caché la pierre et espérait y exhumer un indice. Il décida d'emmener avec lui sa meilleure élève... moi. Il m'offrait la chance de ma vie et je l'ai suivi sans la moindre hésitation. Nous nous sommes donc rendus en Hongrie, en pleine campagne. Dans une chaumière en ruine, nous avons trouvé un vieux manuscrit où la maîtresse de notre homme, Anna, avait consigné ses moindres pensées. Nous avons consacré des jours et des nuits à compulsier cet ouvrage insipide et puéril. Enfin, je lus un passage intéressant.

Anna avait demandé à Fernand, son amant, où était passé le magnifique dragon qu'il portait autrefois au revers de sa veste. Fernand lui avait alors affirmé que cet objet était une malédiction, que par sa faute il avait perdu sa famille et qu'il l'avait enfoui dans le plus sombre des tombeaux pour qu'il disparaisse à jamais. Elle n'avait pas à se soucier de ce bijou

damné. Dans un sourire aguicheur, appuyé de caresses savantes, il lui avait susurré que tout ce dont elle devait se rappeler, c'était le lieu où ils s'étaient rencontrés, dans ces souterrains glacés où ils s'étaient tenus chauds et s'étaient aimés en toute impunité. Là où ils avaient gravé leur amour dans la pierre avec les flammes pour témoin. Là où leur histoire avait commencé. S'ensuivit une longue description indigeste de leurs acrobaties sexuelles. Mais nous avons un indice évident sur le lieu qui représentait le plus d'intérêt pour Fernand. Nous sommes donc retournés à Bromont Lamothe pour explorer les souterrains secrets du château disparu de Bromont. Et nous avons trouvé l'amour gravé dans la pierre. »

Elle tendit la main dans un geste empli de sensualité. Après l'avoir observée avec insistance, Benjamin se résigna à tourner la tête dans la direction qu'elle indiquait. Il vit alors une lourde pierre sur laquelle était gravée une inscription : « Ici, nous sommes condamnés à mourir. Ici, nous nous aimons. Ici, notre amour vivra pour l'éternité. F et A ». Benjamin songea qu'Anna et Fernand s'était finalement sortis des tunnels labyrinthiques auxquels ils semblaient être condamnés, et avaient ensuite mené une vie heureuse et paisible en Hongrie après s'être enfuis de France. Il admirait de plus en plus la femme mystérieuse qui lui faisait toutes ces révélations. Elle n'avait pas hésité à parcourir le monde aux côtés de son père pour suivre une piste incertaine. Sa détermination et son intelligence lui avaient permis d'arriver jusqu'ici. Quels autres trésors y avait-il de cachés dans cette femme ?

Le jeune homme s'approcha lentement d'elle. Cette fois, elle ne fit aucun geste de protestation. Il tendit la main et lui toucha le poignet. Il remonta lentement son bras nu jusqu'à son épaule. Il poursuivit son exploration en caressant délicatement son cou puis son visage. Enfin, éprouvant de plus en plus de difficultés à réfréner son excitation, il descendit sur ses seins puis apprécia sa taille fine. Il la serra contre lui et pencha la tête pour l'embrasser tandis que sa main atteignait le bas de son dos. Alors que leurs lèvres s'effleuraient, elle murmura dans un souffle :

« Si tu veux savoir où est ton père, suis-moi. »

Puis elle s'éloigna avec grâce et dignité. Benjamin fut d'abord paralysé par cette affirmation surprenante. Sa mère lui avait dit que son père était mort peu de temps après sa naissance. Il se reprit rapidement pour suivre l'intrigante. Il passa la grande arche et la lumière inonda la pièce. Un unique objet trônait au centre de la pièce : un cercueil. Cette salle était une

sépulture. La femme se tenait debout, la main posée sur le cercueil dans un geste affectif et mélancolique, une expression douloureuse dans le regard. Benjamin s'avança avec lenteur et hésitation. Le cercueil semblait fait d'une même pièce, dans une roche noire et poreuse. Sans doute une pierre volcanique. Des lettres et des dates étaient gravées sur la partie supérieure : « Gabriel Balin, 1959-1994 ».

« Pourquoi est-il ici ? » questionna Benjamin. Ma mère m'avait dit qu'il était mort en expédition et qu'on n'avait jamais retrouvé son corps. »

C'était la première fois qu'il s'adressait à la mystérieuse inconnue. Sa voix était rauque et tremblante. La femme resta d'abord silencieuse, ses yeux s'étant légèrement écarquillés lorsqu'il avait pris la parole. Mais la maîtrise de ses émotions reprit le dessus et elle lui déclara, émue mais posée :

« Tu as la même voix que ton père. Et tu lui ressembles tellement. En un peu plus jeune, mais ce n'est pas pour me déplaire... Gabriel... »

Cette fois, ce fut elle qui tendit la main pour lui effleurer le bras. Il la laissa faire mais il n'était pas dupe. Il voulait des réponses et s'empressa de les lui demander avant qu'il ne soit aspiré dans un tourbillon de désir. Elle ne chercha pas à éviter le sujet :

« Lorsque ton père est mort. C'est moi qui suis allée annoncer la nouvelle à ta mère. Lorsqu'elle m'a vue, elle a su que j'étais la maîtresse de ton père. Son cœur s'est glacé à cet instant et elle n'a jamais voulu lui pardonner. Elle m'a dit qu'elle ne croyait pas à mes histoires, qu'elle ne voulait plus entendre parler de Gabriel et qu'il était inutile d'inventer un mensonge aussi terrible pour qu'on puisse vivre ensemble.

- Pourquoi ne pas l'avoir signalé aux autorités ? Comment est-il mort ? interrogea Benjamin avec empressement. Il y a des choses que vous ne me dites pas.

- Ton père est mort comme tous ceux qui ont convoité le dragon de jade rouge. Assassiné.

- Ça ne m'explique toujours pas pourquoi la police n'a pas mené d'enquête. Et par qui ? Pourquoi ?

- Lorsque nous avons découvert la pierre, Gabriel l'a emportée chez lui pour l'étudier. Étant son élève, je ne pouvais pas protester. Mais au bout d'une semaine, je n'avais plus de

nouvelles. J'ai donc convoqué ton père ici-même, en prétextant une nouvelle trouvaille. Lorsqu'il est arrivé, je lui ai expliqué que je souhaitais tout simplement voir le dragon. Je voulais l'étudier moi aussi. Je voulais continuer à travailler avec lui. Mais l'âme de Gabriel était déjà corrompue par la malédiction du dragon de jade rouge. Il m'a frappée. Je suis tombée au sol. Il a cherché autour de lui un objet lourd ou tranchant pour en finir avec moi. Mais j'ai trouvé une pierre pointue avant lui et, dans la panique, je l'ai abattue sur sa tête. Il est mort sur le coup. »

La femme tremblait à présent. Des larmes ruisselaient sur ses joues. Des sanglots secouaient brutalement ses épaules. Le souffle saccadé, elle continua :

« J'ai tué l'homme de ma vie. Moi aussi, j'ai été maudite par cette pierre au moment où je l'ai touchée. Lorsque j'ai pris conscience de l'horreur de mon geste, je suis allée voir ta mère en inventant un accident. Elle était tellement blessée de réaliser que son mari m'avait prise pour maîtresse, moi, une gamine, qu'elle a refusé d'entendre raison et a affirmé ne plus vouloir entendre parler de moi ou de ton père, quelques soient les excuses malfaisantes que nous trouverions pour vivre ensemble. Je crois qu'elle a préféré se dire qu'il allait refaire sa vie avec moi plutôt que de croire à sa mort. Elle t'a ensuite raconté qu'il était mort pour que tu ne cherches jamais à le retrouver. J'ai donc fait creuser ce cercueil en pierre volcanique. Je sais qu'il aurait approuvé cette sépulture. Ce que j'ignorais, c'est qu'il n'avait pas caché le dragon. Il l'avait montré à sa femme et elle l'avait conservé. Je pensais qu'il serait perdu pour quelques centaines d'années. Mais je viens ici chaque année pour honorer la mémoire de ton père et, la semaine dernière, je t'ai vu dans la rue. J'ai d'abord cru que Gabriel avait ressuscité. Puis je me suis souvenu du fils dont il me parlait. Benjamin. Et j'ai finalement vu la gemme accrochée à ta veste. Je ne pouvais pas rester sans rien faire. Tu risques de subir un sort identique à celui de Gabriel si tu ne te sépares pas du dragon. Des voleurs, des jaloux voudront posséder ton bijou et seront prêts à te tuer pour l'avoir.

- C'est ce que vous êtes venue faire ici, n'est-ce-pas ? Après avoir tué le père, vous allez tuer le fils.

- Non ! Chaque jour je regrette mon geste. Gabriel était toute ma vie. Et te voir aujourd'hui m'est douloureux. Je le vois à travers toi. Ça me fait mal. Mais ce qui me fait encore plus souffrir est de savoir que je t'ai privé de ton père. Je suis désolée... Ce sont de bien maigres

excuses, mais je ne peux pas le ramener à la vie. Crois-moi, j'aimerais tant pouvoir le faire... » Sa voix était si sincère. Tout son corps exprimait la souffrance et les remords. Benjamin hésitait : se venger d'une femme pour un père infidèle qu'il n'avait pas connu ou pardonner les erreurs du passé ?

« Je suis venu pour t'aider, Benjamin, reprit-elle. Si tu veux bien, tu peux me donner la pierre et je vais la détruire, là, maintenant, sous tes yeux. Et la malédiction sera brisée. Plus personne n'aura à souffrir comme toi, plus personne ne mourra en vain comme Gabriel. »

Les yeux de Benjamin commencèrent à se voiler, les sons devinrent bourdonnants à ses oreilles. Il perdait tout contrôle. Cette femme voulait son joyau ! Une voleuse qui usait de ses charmes, voilà ce qu'elle était. Son ton devint suppliant :

« Je t'en prie, Benjamin. Laisse-moi mettre fin à ce cauchemar. Il faut détruire le dragon de jade rouge ou la mort continuera de se répandre dans son sillage. »

Benjamin bouillonnait intérieurement. Elle voulait le détruire ! Le seul objet qui lui venait de son père ! Jamais ! Qu'elle meurt !

Il chercha des yeux autour de lui. La femme reconnut immédiatement les gestes de son amant perdu lorsqu'il avait abandonné tout entendement. Elle tenta de raisonner le jeune homme, s'approchant dangereusement de lui. Elle espérait que son contact rallumerait l'étincelle du désir qu'elle avait lu dans ses yeux quelques instants plus tôt, pour faire taire la fureur du sang qu'appelait le dragon de toutes ses forces. Elle avait parié là-dessus. Elle voyait la gemme rougeoier... Son pouvoir était à l'œuvre. Benjamin saisit une pierre tranchante et frappa. Heureusement, elle parvint à se jeter sur le côté pour esquiver. Elle devait se rapprocher de lui mais sa rage était telle qu'il balançait mortellement le bras dans tous les sens, espérant l'atteindre dans un coup aveugle et puissant. Aucune ouverture n'était possible. Comme elle avait été stupide de croire le désir plus fort que le pouvoir du dragon.

Tant pis, elle devait mettre fin à la malédiction quel qu'en soit le prix : sa vie ou celle de Benjamin. Elle se jeta sur lui de toutes ses forces, une douleur aigue lui frappant la cuisse au même instant. Ses mains tendues en avant arrachèrent la broche du tissu tandis qu'ils tombaient tous les deux, Benjamin sous elle. Le choc coupa le souffle au jeune homme, qui

fut paralysé quelques instants. La femme en profita pour s'emparer de la pierre coupante qu'il tenait. Elle avait déjà le jade dans l'autre main. Elle se releva précipitamment, posa avec brusquerie le dragon sur le cercueil et le martela avec la pierre, lui donnant toute l'amplitude qu'elle pouvait. La petite créature perdit sa tête. Deux immenses mains lui enserrèrent alors la gorge avec rage et cruauté. Benjamin s'était relevé et il était déterminé à en finir avec elle. La folie brillait dans ses yeux. Il était tellement puissant qu'elle ne pouvait pas lutter. De toute façon, elle n'en avait plus la force. Elle le laissa faire, jetant un dernier regard à la pierre maudite qui s'éteignait lentement. Elle pouvait voir du sang s'écouler du jade tandis qu'il retrouvait son vert crémeux qui n'aurait jamais dû disparaître. Sa vue se brouilla. C'était la fin.

Tout à coup, l'étau libéra sa gorge. Elle aspira une grande goulée d'air et haleta quelques secondes, attendant que l'oxygène lui rende le contrôle de ses membres. Enfin, elle regarda Benjamin, recroquevillé contre le cercueil, fou de douleur et d'incompréhension, le corps tremblant. Des larmes chaudes mouillaient ses joues. Elle se précipita sur lui et le prit dans ses bras. Elle le berça tendrement, lui promettant que toute cette histoire était à présent terminée. Benjamin, de nouveau lucide et rationnel, lui demanda pardon et lui assura qu'il comprenait que son geste envers son père n'était pas de sa volonté. Son âme avait été comme possédée par un démon assoiffé de sang et il savait que c'était exactement ce qu'elle avait vécu vingt ans plus tôt avec son père. Un silence apaisant s'installa entre eux, heureux et satisfait d'avoir vaincu cette chimère ancestrale. Leurs têtes reposaient l'une contre l'autre. À un moment, ils n'auraient su dire comment, leurs lèvres se rencontrèrent. Ils laissèrent libre cours à la passion qu'ils avaient ressentie à l'instant où ils s'étaient vus, comme Fernand et Anna en leur temps. Puis ils regagnèrent l'air libre de la surface, loin de l'atmosphère étouffante des souterrains. Il faisait déjà jour. Ils se rendirent chez le médecin le plus proche main dans la main, pour soigner leurs blessures qui, par chance, étaient superficielles, le cœur gonflé par la joie de vivre une nouvelle aventure, née dans le mystère et le surnaturel.

Gaëlle Chevet

Boulogne-Billancourt (92)

## LA PARTITION FUNESTE

Quelqu'un va mourir ce soir, de cela nous sommes sûrs. C'est un de ces soirs où tout coïncide, où le destin brouille les pistes mais conduit irrémédiablement vers une fin funeste. Il suffira d'un regard, d'un mot pour que le destin bascule comme lorsque Créon, père d'Antigone entérine la mort de cette dernière en prononçant un malheureux mot alors qu'il l'avait sauvée. Les personnages qui vont entrer en scène ne se connaissent pas, pas encore. La scène est elle mise en place en cette fin d'après midi d'un jour de juin 1855. Nous nous trouvons aux Barrats dans la commune de Chapdes-Beaufort, plus précisément au bistro qui se trouve à côté d'un ancien relais de chasse des comtes de Beaufort. L'hiver et le printemps furent doux, et l'été qui est là l'est aussi. Dans la cour de ce hameau, on entend un coucou chanter tandis qu'un corbeau se pose sur le rebord d'une fenêtre.

Mais tiens, voilà les premiers protagonistes qui arrivent sous l'oeil attentif d'un enfant qui joue dans la cour. Tout d'abord, un médecin, les pommettes creusées, mais l'oeil toujours vif, portant de vieux habits. Un habitué? Bien sûr que non, mais ces derniers temps, il aimait venir improviser sur le vieux piano droit du bar en buvant un verre de whisky. Un peu plus tard, arrivent quatre hommes, ils parlent anglais. Ce sont des contremaîtres de la mine de Barbecot située en contrebas des Barrats, exploitant un filon de galène argentifère. Eux non plus n'ont pas l'habitude de venir ici, c'est même la première fois, mais alors que leur retour au pays est programmé à l'aube du lendemain, ils ont décidé de se retrouver une dernière fois pour jouer une partie de whist avant de retrouver leur famille restée en Angleterre. Et voilà qu'arrive un groupe de travailleurs suivi d'un autre, heureux d'avoir fini leur journée de travail. Pour eux, l'année a été bonne, aucun accident n'est survenu à la mine de Barbecot et les récoltes ont été au rendez-vous. À présent, les voilà tous entrés dans le bistro, le destin est en marche.

À l'intérieur, les voix fortes et les rires des mineurs commencent à monter et résonner sous le bas plafond voûté de cette ancienne dépendance du relais de chasse. Au

fond de la pièce, isolé des autres, les quatre anglais jouent aux cartes en silence, avec sérieux. De temps à autre, en toute discrétion, l'un des joueurs donne un billet à un autre puisqu'ils jouaient au whist pour de l'argent depuis qu'ils étaient arrivés en France, cela leur rappelait l'Angleterre. En face du comptoir où sont regroupés les mineurs, le médecin pianote. Ce qu'il jouait avait-il un sens? Personne ne le savait dans le bar car personne ne faisait attention à lui, et les voix des mineurs recouvraient le son frêle du piano désaccordé. Au comptoir, les travailleurs boivent un verre de vin. Ils discutent en patois du dernier bal qui a eu lieu à Chapdes-Beaufort, ce « baloche » où un « tabanard » a rossé un jeune du village. Cette brute est d'ailleurs ici, c'est le plus costaud des mineurs, celui que tous les autres regardent avec une sorte de respect, c'est le meneur. « J'avais bien trop bu, et il avait sans doute chercher des bugnes ct'e petit bestiou. Et quand j'ai bu, j'deviens un peu barjo.» dit-il. Et les autres lui faisaient savoir qu'il avait bien eu raison en hochant la tête avec approbation.

Pendant une heure, l'ambiance monta au fil des verres, la brute était grimpée sur une chaise pour prendre un violon poussiéreux qui était posé sur un meuble et se mit à jouer des airs populaires. C'est son père qui lui avait appris, alors qu'il était enfant -l'une de ses rares distractions de jeunesse-. Les hommes chantaient, buvaient, certains même dansaient, ou plutôt s'agitaient sans que les Anglais ou le médecin ne paraissent dérangés par le bruit que faisait cette joyeuse assemblée. Mais c'était au début. Alors que le bruit arrivait à son paroxysme, le médecin commença à regarder autour de lui comme s'il venait juste de prendre conscience des gens qui l'entouraient. C'est alors qu'il vit une liasse de billets, passer de main en main. Il parut alors captivé par le jeu, et focalisa son attention sur la partie. C'était l'équipe d'un certain Alex qui gagnait, l'Anglais qui se démarquait des autres par le fait qu'il était blond. De leur côté, les Anglais se retournaient pour jeter des regards noirs vers les mineurs, des regards qui reflétaient leur agacement. Tout à coup, alors que le fruste exécutait un pas de danse, il vacilla en se prenant les pieds dans la chaise qu'il n'avait pas remise à sa place après être allé chercher le violon, et s'effondra sur le sol, brisant le violon sous son poids. Malheureusement, le premier regard qu'il croisa fut le regard agacé du blond. La colère monta alors en lui et allait s'abattre sur ce contremaître dont la seule fonction professionnelle avait pour effet d'énerver un peu plus le mineur. Il fallut près de

trois de ses camarades pour l'empêcher de reproduire ce qu'il avait fait avec le jeune du bal. Et alors que le calme était revenu, que les mineurs étaient retournés à leurs verres, à leurs discussions, l'Anglais, le regard toujours fixé vers la brute prononça distinctement un malheureux mot, probablement le seul mot d'origine occitane qu'il connaissait, un mot anodin d'ordinaire qui pouvait être utilisé au travail. « Brêle » dit-il en insistant sur chaque lettre. Et de façon inexplicable, aucune réaction extérieure ne se produisit. Le fruste plongea son regard dans celui du blond avec une expression narquoise, et resta figé ainsi quelques secondes. Puis, tous retournèrent à leurs occupations comme si de rien n'était, comme si aucun mot n'avait été prononcé, comme si aucun regard n'avait été lancé. La brute ramassa les débris du violon et commença à griffonner sur une vieille feuille de papier. Au bout d'une demi-heure, le médecin décida de partir, dans l'anonymat le plus complet, telle une ombre. La brute reprit alors la conversation avec ses camarades, mais les voix étaient retenues.

Un peu plus tard, ils sortirent tous comme dans une procession, le temps était suspendu dans un silence empli de tourment, on entendait presque le Confutatis de Mozart s'immiscer dans la pièce. Les quatre Anglais partirent chacun de leur côté, les mineurs eux prirent un bref temps pour se saluer, et s'en retournèrent chez eux.



Quelqu'un est mort hier soir, de cela nous sommes témoins. C'est le petit garçon qui jouait dans la cour, qui l'a découvert ce matin, il gît sur le bas côté d'un chemin non loin du bistro. Les gendarmes sont sur place et en sont arrivés à la conclusion d'une mort par strangulation de ce jeune homme blond. Sur les lieux, aucun élément d'une personne extérieure n'a été retrouvé, il ne porte sur lui que son portefeuille vide, mais plus intrigant, on avait retrouvé dans une poche intérieure de sa veste, un vieux bout de papier froissé, sur lequel on pouvait lire six mesures d'une partition de musique que voici :

C'était un bref thème d'une musique inconnue qui n'avait pu être écrite que par l'assassin ou le mort lui-même. Car pourquoi revendiquer la paternité d'un tel acte en laissant une signature? Ce ne pouvait être que pour faire d'un meurtre un chef d'œuvre. En effet, l'apparition de ce bout de partition avait submergé tous les esprits laissant le mort au second plan. On en viendrait presque à trouver du talent à celui qui a laissé ce parchemin énigmatique. Aux vues des différents témoignages obtenus, la gendarmerie avait deux pistes sérieuses, le médecin et le mineur un peu fruste. Pourquoi le médecin? Car c'est le seul qui ai pu écrire une telle partition, il savait jouer du piano et avait étudié la musique. Cependant, tous était d'accord sur le fait qu'il était parti bien plus tôt, et qu'il n'avait aucune raison de tuer quelqu'un; c'était un médecin et donc quelqu'un de respectable. Pour ce qui est du mineur, il s'était en effet embrouillé avec cet Anglais, mais n'aurait en aucun cas pu écrire cette partition, et qui plus est, tous ses camarades assuraient qu'il était parti avec eux. Cet alibi le mettait hors de cause. « Et pourquoi pas un des Anglais, dit le médecin au gendarme en charge de l'affaire, je les ai vu jouer aux cartes pour de l'argent. Et le blond semblait en gagner beaucoup, et les autres en perdre d'autant plus. » « Et sachant qu'ils partaient le lendemain, ils auraient voulu récupérer leur argent, et c'est pourquoi le portefeuille est vide. Voilà qui mérite réflexion, renchérit le gendarme. Vous qui en connaissez pas mal en musique, pourriez vous jeter un œil à la partition qui nous intrigue? » Sur ces paroles, le médecin étudia avec gravité et concentration le papier durant une bonne heure, il paraissait dans une profonde réflexion comme s'il convoquait tout son bon sens pour savoir ce que ce bout de papier faisait là. « ré, la, ré, sol, mi » se répétait-il, que voulait dire ces notes qui apparaissait comme un leitmotiv de ces six mesures. Mais oui, ils sont Anglais, et chaque note correspond à une lettre dans ce pays! Sa culture en musique allait lui servir, il le savait déjà alors que plus jeune il travaillait son solfège dans sa chambre. Afin d'y voir plus clair, il griffonna sur un bout de papier la correspondance des notes qui suit:

la	→	A
si	→	B
do	→	C
ré	→	D
mi	→	E
fa	→	F
sol	→	G

ré	la	ré	sol	mi
D	A	D	G	E

Tout était clair, il esquissa un sourire, et reprenant son sérieux, montra sa trouvaille. La solution était là, les gendarmes connaissaient l'identité du défunt, un certain Alexander DADGE. C'était le signe que ça ne pouvait avoir été écrit que par un Anglais, car personne ne connaissait le nom de ces quatre contremaîtres qui avaient fait bande à part. Ainsi, ce pouvait être à la fois le début d'une sorte de Requiem écrit par le meurtrier, qui ferait du meurtre une œuvre noire et réfléchie, ou bien un vulgaire jeu d'esprit de ce Mr DADGE.

Une semaine plus tard, le calme était revenu, et les habitués parmi lesquels on retrouvait nos mineurs revenaient dans le bar. Parmi les voix fortes, on entendait la brute dire « J'avais bien trop bu, et il l'avait mérité ct'e petit bestiou. Si vous n'm'aviez pas r'tenu, y serait mort bien avant. » Le médecin lui, ne venait plus que rarement, sans doute occupé par du travail. Mais quelques jours plus tard, il était passé par là. Il avait bonne mine, les pommettes toujours creusées mais avec une joie de vivre retrouvée sur son visage. En sortant du bar, il fouilla ses poches pour voir s'il n'avait pas oublié ses clés, et, sans y faire attention il laissa tomber un billet au sol et s'en alla. L'enfant qui jouait dans la cour avait tout vu mais c'était bien gardé de prévenir le médecin de la perte du billet. Il en avait bien assez s'était-il dit. Une fois le médecin hors de vue, le petit garçon se précipita pour aller chercher le billet. Mais quelle guigne ! Ce n'était pas un billet en franc or, une monnaie inconnue pour l'enfant. « C'est pas grave, ça reste d'argent. » se dit-il.

## LA DAME DE CHAPDES

J'avais rendez vous avec le Maire d'une petite bourgade du Puy de Dôme, dans la plaine de la Limagne, pas loin de Clermont. Je n'étais pas très chaud pour ce déplacement, mais au Ministère, on m'avait dit « Tu connais un peu le coin, non? » Je devais voir quelques aménagements dans la région et notamment une médiathèque. « Ils ont fait ça dans une ancienne chapelle, une réalisation intéressante. Tu nous diras ce que tu en penses. ». La médiathèque en question se trouvait dans un gros village étiré au long de la nationale. Autrefois prospère, il avait perdu tous ses petits commerces, délaissés pour la grande surface... trop lointaine pour que l'on y aille à pied. L'unique librairie, pourtant bien achalandée, avait rendu son tablier. La médiathèque, où l'on organisait aussi des expositions, devait redonner un peu d'âme au village. J'écoutai distraitement le laïus de la "chargée de communication" qui venait de me rejoindre. L'exposition du moment, c'était la rétrospective des toiles ou moulages, oeuvre de toute la vie d'une dame âgée qui habitait le patelin... "Une artiste nonagénaire" avait précisé peu galamment un entrefilet dans un prospectus local.

Comme le Maire se faisait attendre, je continuai la visite, agacé par ce qui me semblait un ramassis de croûtes. Je jetai un coup d'oeil distrait aux paysages colorés, et j'essayai tout de même de reconnaître des endroits dont je me souviendrais peut-être. Je reconnus le minuscule village de Montfermy, à peine quelques maisons autour d'une charmante église romane, un petit bijou, lové dans un méandre de la Sioule, affluent de l'Allier. A part ça, pas grand chose qui m'accroche, je trouvais tout ça trop figuratif. Et ce Maire qui prenait son temps. Au fond de la salle, une toile arrêta pourtant mon regard. Une rue de village plutôt triste: au premier plan un chemin dont la boue devait coller aux galoches, une meule de paille ébouriffée, quelques maisons à toits d'ardoise, la silhouette lourde d'une paysanne en tablier. Banal dans ce coin un peu perdu du Puy de Dôme. Mais un peu plus loin, je m'arrêtai net devant le portrait d'une paysanne à chignon blanc, vêtue de noir, qui "trepait la soupe" dans une soupière pansue, coupant des tranches d'une couronne de pain sur la toile cirée couverte de miettes. Je l'avais connue cette vieille dame au regard las et chaleureux, j'allais chercher le lait chez elle, au pis des vaches, dans un bidon

cylindrique en aluminium comme on en vend maintenant dans les brocantes. « Tu pues l'étable » me disait ma mère au retour... Il avait en fait suffi de deux ou trois toiles pour réveiller des souvenirs que je croyais très lointains. Comme malgré moi, je prononçai lentement un nom en détachant les syllabes: Chapdes- Beau-fort (sans prononcer le P).

Quand mes parents avaient parlé d'habiter ce village, le nom m'avait impressionné. Pour le gamin imaginaire que j'étais, ce "Beaufort" me semblait la promesse d'une histoire seigneuriale. Mais le nom du patelin était rapidement devenu "Chade" dans la bouche de mes parents. Par la suite, je les avais souvent entendus parler de la période baptisée "Achade" et de souvenirs heureux s'y rattachant. Les adultes respiraient, après les années de guerre, de souffrances et de restrictions... Ils pestaient encore contre les rutabagas, s'extasiaient à propos du vrai café, du chocolat et du pain blanc. Pour ma part, j'avais de la période dite "Achade" des souvenirs plus mitigés et parfois même teintés d'angoisse...

Me revinrent alors une foule d'images de Chapdes Beaufort. Point de noble demeure à l'entrée de ce village tout en longueur: la rue principale était bordée de maisons modestes aux toits d'un gris délavé. Il y avait d'abord celle du notaire, dont sortaient parfois des familles visiblement en bisbille. L'école publique venait ensuite, partagée en deux, "filles-garçons" avec ses cours sagement séparées. Puis à droite, un bistrot-garage avec une voiture délabrée attendant réparation. Le "car" déversait de bon matin les ouvriers de l'aciérie des Ancizes, vêtus de bleu, portant béret et mulette. Après une brève incursion dans le café Marchand, ils repartaient, lestés d'une chopine de "rouge". Un peu plus bas, c'était la petite maison du facteur, gentil bonhomme nommé Ernest qui faisait sa longue tournée à bicyclette et à pied, par tous les temps. Il avait hébergé un ancien légionnaire, porté, comme lui, sur la bouteille et dont le refrain préféré était: « Quand tu seras dans la purée... ». Les enfants s'en amusaient, cela agaçait les parents. Sur la place, la boulangerie vendait le pain en "miches" et en grosses couronnes à la croûte craquante. Pas encore de baguettes... La boulangère rendait la monnaie sur un ton chantant. A gauche, l'épicerie où l'on trouvait des caramels à 1 centime et d'autres denrées qui n'intéressaient guère les enfants. Pour la poste, on montait quelques marches, on poussait une porte de bois, une clochette au son aigu annonçait l'arrivée d'un visiteur devant le guichet haut placé. J'avais vécu là, avec mes parents dans un petit appartement attenant. Plus loin, dans une impasse, la boutique de la mercière regorgeait de trésors colorés (pas encore "Made in China") et qui nous

éblouissaient ma soeur et moi. Dans une maison voisine, le dentiste redouté des enfants, officiait une fois par semaine et repartait vers son cabinet, à Pontgibaud. Plus bas, presque en territoire étranger pour les enfants du haut du village, il y avait le café Meunier et enfin la boucherie, où se déroulaient des exécutions que je préférais ne pas imaginer. Il flottait aux alentours de la boutique une odeur fade et carnée. Un peu en retrait, des fermettes complétaient ce décor rural, on y élevait quelques vaches, des poules caquetantes, et des chiens hargneux qu'il fallait éloigner en faisant mine de lancer un caillou. Pour compléter la visite du Chapdes Beaufort de mon enfance, il fallait ajouter comme dans tous les villages, le monument aux morts et l'église, l'un et l'autre de facture banale, comme si ce village discret disait « Circulez...y'a rien à voir. »

Les enfants ne s'aventuraient guère au-delà du devant de leur maison, ce n'était pas permis. Ma mère me savait curieux et me surveillait de près. Mais j'aimais fureter, je n'avais pas tardé à repérer à l'abri des regards une belle maison d'un étage, entourée d'un jardin cerné de hauts murs de pierre. L'allure élégante de la demeure dénotait, dans ce village bien modeste. La pierre beige, presque rosée, contrastait avec la lave noire et les toits d'ardoises des environs. Cette maison m'intriguait d'autant plus que certaines fenêtres restaient toujours closes. Dans le vaste jardin fleurissaient, dès le printemps, roses, iris, hortensias aux couleurs tendres, autant de fleurs que l'on voyait rarement dans les jardins environnants plus rustiques et potagers. Une glycine couverte de grappes mauves dissimulait un peu la façade comme la voilette d'une élégante. Les soirs d'été, l'air était embaumé de senteurs de lilas, roses thé, et seringa aux délicates fleurs blanches... Je passais beaucoup de temps à observer cette maison, le front collé à l'épais portail de métal vert foncé. Heureusement, la rue était peu fréquentée par les habitants du village. Les copains eux aussi étaient intrigués. D'habitude si bruyants, nous nous faisons silencieux, pour observer la lourde porte toujours close. Mais les gamins se lassaient vite: « T'es fou. Y'a rien, là dedans! Qu'est-ce que tu veux voir? » Je me taisais. Pas question d'avouer que j'imaginai, cachée derrière les épais rideaux des fenêtres du premier étage, quelque dame à allure de princesse.

C'est sûr, elle était blonde avec une coiffure à crans, des bras blancs, des mains délicates et légères comme des oiseaux. Un subtil mélange des personnages féminins que je croisais dans les livres. D'ailleurs, un jour, alors que j'étais à l'affut dans un recoin, il m'avait semblé entendre des cris. Quelle belle prisonnière appelait au secours? La Milady des "Trois

Mousquetaires” que je dévorais à l’époque? Mais après avoir encore longuement scruté la façade rosée je repartais sans le moindre indice... Je retrouvais la grand rue, appelée tout simplement “la rue”. Je n’avais pas le droit de “traîner” au lieu de faire mes devoirs.

Ma mère prenait pour m’appeler un ton aigu dont j’avais entendu mes copains se moquer. Je pensai arrêter là cette ribambelle de souvenirs mais une toile représentant des écoliers en blouse grise m’entraîna un peu plus loin, vers ce qui était l’essentiel de mon univers ’enfant: l’école laïque. Je me souvins que certains élèves écrivaient laborieusement sur leur cahier “Ecole La Hique”, trempant leur plume Sergent Major dans l’encrier, et tirant la langue en signe d’application. L’école était un bâtiment gris à deux entrées “filles et garçons”, mais il n’y avait plus qu’une école... mixte, en deux classes (petits et grands). Les élèves n’étaient séparés qu’à l’heure de la “récré”. Chaque cour avait ses jeux favoris qui changeaient avec les saisons. Le maître, en blouse grise maculée de craie et la maitresse en jupe droite et pull over, veillaient. On ne parlait pas encore “d’instit,” encore moins de “professeur des écoles.” Le maître allait parfois au-delà de ses attributions. Il soignait les genoux “couronnés” de croûtes, montrait aux enfants comment nettoyer leurs ongles avec le coin d’une feuille de papier. Il apprenait à sa classe, celle des grands, des poèmes d’Emile Verhaeren, Victor Hugo, La Fontaine, Du Bellay et autres auteurs solides... Quelques un de ces vers me revenaient à l’instant et devaient encore résonner dans certaines têtes désormais blanches. "Homme libre, toujours tu chériras la mer" ou "D'où que vienne le vent, il rapporte de ses voyages on ne sait quoi de sain, de clair et de fervent...". La maitresse était moins généreuse: je l’avais souvent entendue parler de nous comme de “sales gosses”. Les punitions étaient fréquentes. Je préférais les coups de règle sur le bout des doigts...à l’interminable conjugaison “à tous les temps à tous les modes” du verbe “bavarder”, ou pire “se taire”. La vie des écoliers était souvent rude à l’époque, sans autocars, ni automobiles. On ne “déposait” pas les enfants à l’école. Qu’il pleuve, vente ou neige, ils arrivaient de tous les hameaux environnants comme Pommier ou les Arbres, surtout, dont venaient des fratries qui se repassaient les vêtements. Autant d’enfants qui parcouraient sans broncher, matin et soir, des kilomètres, en galoches sonores à semelles de bois, coiffés de bérets noirs, et bien sûr sans vêtements imperméables. Ils avaient en route taillé quelque bâton de noisetier et empli leurs poches de cailloux, ou même de hannetons bourdonnants à la saison. Chapdes Beaufort, la Sagnole, les Rioux, Pommier, la Goutelle...

Tous ces noms me revenaient comme une ribambelle de gamins bruyants envahissant une cour d'école. J'étais un peu agacé par cette avalanche de souvenirs. Je continuai néanmoins la visite. Sur une toile, une fillette blonde rêvait, la tête sur ses bras croisés nonchalamment posés sur une table d'écolier à l'ancienne. Elle semblait ailleurs, peu intéressée par la leçon. Je me demandais ce qui pouvait à l'époque occuper nos jeunes esprits, dans un monde sans télévision, sans jeux vidéo, sans téléphone, sans cinéma non plus. Il y avait parfois la radio, souvent monopolisée par les parents. Quels rêves dans ces petites têtes quelquefois rasées pour cause de poux ?

Pour alimenter mon imagination, j'avais les contes, quelques romans comme "Notre Dame de Paris" ou "Les trois mousquetaires". Je dévorais aussi "Gaspard des montagnes" d'Henri Pourrat, "Les enfants du Capitaine Grant" de Jules Verne, un de ces gros livres de prix rouge et or que l'on donnait aux écoliers méritants de la génération de mes parents. Dans son apparente simplicité, cette campagne avait pourtant ses mystères, et s'il n'y en avait pas, nous ne manquions pas d'en fabriquer. Mes copains rêvaient de filer en douce à la butte de Montcognol. Une statue de la Vierge coiffait une tour où était peut-être enfermé un prisonnier. « Y'parait qu'y a un souterrain qui vient jusqu'à Chapdes » affirmait un grand. Mais ce qui m'intéressait, moi, c'était l'habitante de la maison rose. Je la rêvais belle, bien sûr mais généreuse aussi, comme la fée bleue qui protégeait le pantin menteur dans l'histoire de "Pinocchio". A défaut d'approcher cette bonne fée, je me promettais de l'apercevoir ou tout au moins d'en apprendre un peu plus sur Elle. Je décidai donc de "cuisiner" quelques unes de mes connaissances. J'avais le sentiment que les adultes cachaient des choses. Ils baissaient parfois le ton lorsqu'ils parlaient entre eux, utilisant même quelques mots de patois. Je gardais parfois les vaches avec une voisine. C'était de tout repos car elle n'en avait que deux et surtout elle emportait le gouter, pain et chocolat, un délice pour un gamin toujours affamé. En plus, elle avait la langue bien pendue, disait-on dans le village. J'espérais bien qu'elle répondrait à mes questions à propos du "château" comme disaient les Chapdères. - « Mon petit, j'sais rien, dit-elle d'emblée. Cette dame, j' l'ai même jamais vue.

- Y'paraitrait que la couturière lui aurait fait une robe magnifique. Mais faut pas s'mêler des affaires des aut'!

J'insistai tout de même.

- Mais vous savez comment elle était cette robe? De quelle couleur? Couleur du temps comme dans les contes de fées?

- T'en as des idées, les couleurs, c'est rouge ou bleu. Tais toi, maintenant, la Marguerite a rouqué la Rougette, doit 'y avoir un taon.

“Rouquer”, c'était donner un coup de corne. Elle se levait lourdement, menaçait la vache d'un bâton, ramassait son petit sac de toile, ajustait son tablier noir à fleurettes blanches et reprenait l'étroit chemin menant au village. La conversation était bien terminée. Je n'en savais guère plus, sauf que peut-être... la couturière.

De retour au village, je filai chez Madame Borel que les adultes appelaient la Marthe. Chignon gris un peu de traviole, yeux malicieux, je la trouvais très vieille. J'avais un jour accompagné ma mère chez elle et j'avais adoré la pièce lui servant d'atelier, bourrée de chiffons et de boîtes dont débordaient dentelles et rubans. Il y flottait une odeur de fleur fanée et de poussière. Un chat gris dormait, très à l'aise dans ce désordre chaleureux. Je traînais devant la maison. La fenêtre encadrée d'épais rideaux fleuris était ouverte.

« Qu'est ce que tu fais là, t'es l'petit de la poste? Qu'est-ce que tu veux? ». Cheveux coupés au bol, culottes courtes, genoux 'couronnés' par une chute, un gamin comme beaucoup d'autres.

Dans ce patelin peu animé, toute compagnie était bonne à prendre même celle d'un gosse.

« Allez, viens, on va bavarder. ». Cela s'annonçait bien!

Sur un mannequin, une robe bleue. Des épingles plein la bouche, la couturière posait une petite poche sous la poitrine. Je m'étonnai: « On met des poches là? » Elle expliqua: « Tu vois, c'est une robe pour une de la Goutelle, qui va à un mariage. Je mets une petite poche parce que j'ai fait une tâche. Je lui dirai que c'est la mode. Elle y verra que du feu ». Elle riait à l'idée de gruger quelque paysanne des alentours. Elle préférait la fréquentation des princesses. Elle savait tout de leurs “tristes” vies grâce à “Jours de France” ou “Images du monde”, magazines qui abreuyaient leurs lectrices de photos de mariages et de

réceptions princières. La Marthe plaignait beaucoup les altesses, elle compatissait surtout pour cette pôvre Margaret! Elle prononçait "Margaré." Je m'étonnai.

- « Mais pourquoi elle est si malheureuse?

- Ben, elle pourra pas épouser Tonsinde (Townsend)... pourtant il est beau en uniforme de capitaine. »

A cette époque, les princesses ne choisissaient pas leur époux, cela s'est arrangé depuis. Je me moquais bien de la Princesse Margaré et de son Tonsinde mais je me disais que la couturière, passionnée par reines et princesses, s'intéressait forcément à la mystérieuse dame. Je lui tendis une perche.

- « Madame, vous en connaissez, vous, des princesses?

- Ah pardi, non, elles viendraient pas à Chapdes.

- Mais alors, qui est-ce qui habite dans la belle maison?

- Quelle maison?

- La plus grande, vous savez bien, on dirait un palais.

- T'en as vu toi des palais pour savoir à quoi ça ressemble? Et puis tu m'agaces, c'est pas nos oignons ! Allez, ouste. Demande à tes parents, c'est eux qui voient le courrier, mais méfie toi, la curiosité est un vilain défaut ».

J'insistai...

- « Mais Madame, y parait que vous auriez fait une robe couleur du temps pour la dame de la belle maison?

- Ah, mais tu commences à m'énerver, petit ! Qui t'as raconté ça? T'as déjà vu une couleur pareille? T'as trop d'imagination, allons, file, ta mère va crier ».

Je rentrai bredouille. J'avais pensé à questionner mes parents mais je savais qu'ils n'en diraient pas plus que la couturière. Je jetai à la caisse emplie de lettres un coup d'oeil que je croyais discret. « Occupe toi de tes devoirs, me dit ma mère et surtout touche pas au courrier, sinon t'iras pas à Montfermy. »

C'était Samedi soir, mon père préparait "l'ouverture", un moment crucial pour la pêche à la truite. Il rangeait avec grand soin son matériel: boîtes pleines de sauterelles agitées, mouches artificielles colorées, minutieusement fabriquées avec des hameçons, des perles et des plumes. Il partait seul à l'aube en direction du hameau de Montfermy, équipé de cuissardes protégeant les jambes jusqu'à l'aîne et du traditionnel panier à rabat garni d'un lit de fougères destiné à accueillir les poissons et dont l'osier conservait l'odeur. Ma mère, ma soeur et moi rejoignons parfois mon père, à pied, en passant par les "coursières" escarpées qui raccourcissaient le chemin. Les prés étaient fleuris de boutons d'or, de "coucous" jaune pâle, de hautes digitales roses. « N'y touchez pas, » disait ma mère, « c'est du poison! ». Les eaux de la Sioule cascadaient dans un bruit clair et frais déployant de longues herbes vertes. J'y voyais des cheveux d'ondines...

Ma soeur lisait "La petite sirène", un conte d'Andersen. J'avais jeté un œil à ce livre de filles et une image m'était restée. La sirène aux cheveux verts s'apprêtait à partager en deux sa queue de poisson, à l'aide d'un long couteau. Elle voulait des jambes pour rejoindre le Prince qui l'avait séduite. « Bon, tu rêves à quoi? » me disait ma mère. « Dépêche toi, on va chez Guillot. » Le minuscule village de Montfermy ne comptait pas un mais deux cafés côte à côte, tenus par des cousins qui vivaient apparemment en bonne entente. Le Jean Guillot (on disait toujours "le" ou "la" en parlant des personnes) tenait l'un des cafés et il était aussi charcutier. Petit bonhomme souriant, coiffé d'un éternel béret, il vivait avec sa vieille mère, tout de noir vêtue, comme toutes les femmes âgées à l'époque. A l'arrivée des visiteurs, elle apportait sur la table, avec des pommes de terre à la poêle, généreusement trempées de saindoux, un grand saladier plein de cochonnailles. On ne parlait pas encore de cholestérol. Je sirotais ma grenadine tandis que les parents discutaient devant un apéritif (pas encore baptisé "apéro"). La Mère Guillot munie d'un torchon blanc, essayait soigneusement les épais verres à godrons avant de verser Byrrh ou Dubonnet. On entendait toujours quelque histoire de pêche miraculeuse et c'était encore possible. Les truites fario, noires avec de petits pois rouges, abondaient dans la Sioule et les rivières environnantes. On parlait aussi d'ombles chevaliers dans le lac Pavin, des poissons à chair orange appréciés jusqu'à la cour d'Angleterre.

Je n'aimais guère ce lac profond qui me semblait la larme d'un géant maléfique tombée dans ce cratère d'un ancien volcan. Les récits d'une vieille tante de Besse en

Chandesse avaient particulièrement alimenté mon imagination... Elle répétait qu'on pouvait déclencher un orage rien qu'en jetant une pierre dans ce lac. Et puis, il y avait l'histoire de ces jeunes mariés qui avaient trouvé refuge dans une roulotte de berger. Les copains du marié avaient découvert la cachette et avaient tant secoué la roulotte que la jeune femme en avait perdu l'esprit. L'histoire m'avait glacé. Je n'aimais pas les forêts sombres et silencieuses entourant les eaux noirâtres du Pavin mais j'écoutais tout de même les histoires de la Tante Lucie qui nous gavait de Saint Nectaire et de brioche aux grattons. Après la balade à Montfermy, nous rentrions fourbus mais comme mes parents rangeaient le matériel de pêche, je filai discrètement vers la maison mystérieuse.

Un copain, fils du garagiste, racontait qu'il avait, un soir, vu le portail s'ouvrir pour laisser passer une longue voiture noire, toute brillante. « J't jure » disait-il « le moteur faisait à peine un bruit. » « Oh, le pot! T'aurais pu m'appeler! ». Les rares voitures qui traversaient parfois Chapdes étaient si bruyantes que tout le monde était au courant. Nous entendions celle de mes grands-parents bien avant qu'elle ne fasse son entrée dans le village et mes parents devaient la pousser dans la pente lorsque la Mémée et le Pépé repartaient vers Charbonnières-les-Vieilles. Mais ce soir là, point de voiture luxueuse. Le solide portail de l'énigmatique villa était bien fermé, une seule fenêtre était faiblement éclairée au premier étage. Une lumière rosée filtrait à travers les rideaux. J'espérai apercevoir une silhouette féminine derrière la draperie que j'imaginai soyeuse... Mais toujours rien. J'entendis l'appel de ma mère. Elle allait me questionner, je n'avais pas de raison de filer à cette heure, les copains étaient rentrés chez eux. Le village était calme, à peine entendait on un aboiement, le meuglement d'une vache. C'était l'heure de la soupe. J'étais bon pour la raclée, ou au moins pour une gifle.

Tandis que des dizaines d'années plus tard je repensai à ces moments de mon enfance à Chapdes, je ressentais encore l'angoisse de ces retours à la maison avec remontrances à la clé! Mais je n'étais pas venu dans le Puy-de-Dôme pour ces retrouvailles avec mes émotions d'enfant... « Allez, retour au réel » me dis-je. Mais j'espérais bien, avant de quitter l'exposition, trouver la représentation de la maison mystérieuse. Il semblait cependant que l'artiste se soit limitée à un univers restreint... comme les enfants de l'époque qui ne s'éloignaient guère de la maison familiale. Mes derniers souvenirs du village arrivèrent cependant sans le secours d'une image, des souvenirs plutôt douloureux. Mes

parents parlaient de “me mettre” en pension à Pontgibaud au “Cours Complémentaire”, l’ancêtre du collège. La soeur d’un copain racontait que « c’était pas rose » : discipline quasi militaire, dortoirs glacés, épluchage de patates obligatoire, retour à la maison tous les quinze jours. « En plus », ajoutait notre copine, « c’est les filles qui nettoient les dortoirs. » Des conditions de vie un peu rudes, même à l’époque! Je pensais que si je partais vers cet enfer présumé, je ne percerais jamais le mystère de la grande maison. Je ne saurais jamais si la belle dame cueillait parfois les roses thé du fabuleux jardin en respirant l’odeur de la glycine mauve. Je ne découvrirais jamais l’énigmatique “couleur du temps”. Fallait-il tenter autre chose?

J’hésitai un peu, repensant au kaléidoscope offert par mon grand-père: un simple tuyau de carton avec un petit trou. En le plaçant devant un oeil, on voyait tournoyer des diamants multicolores. Pour récupérer ces pierres précieuses, j’avais éventré le tube de carton. Quelques misérables petits morceaux de verre s’en étaient échappés, rien de plus. J’en avais pleuré. La mésaventure aurait du m’apprendre qu’il n’est pas bon d’essayer de percer un mystère. Il me fallait une autre leçon...

Avant que l’on m’expédie à Pontgibaud, je décidai de passer à l’acte comme on dit de nos jours. Après avoir guetté la maison plusieurs soirs de suite, planté derrière le portail, le coeur battant d’être surpris, j’escaladai le haut mur et tombai lourdement dans le jardin touffu et odorant. Comme autant de dragons griffus défendant la princesse, les rosiers m’écorchèrent copieusement bras et jambes. Je serrai les dents. J’approchai de la maison. Pas un bruit. En traversant les buissons, je me sentis en pleine savane. Le moindre craquement me semblait fracassant. Je m’approchai à pas de loup de l’une de la porte-fenêtre quand soudain, un coup violent dans le dos me projeta à terre. J’entendis à peine un « Sale gamin, tu l’auras cherché!! Tu voulais voler quoi? », puis , plus rien. Je me réveillai la tête lourde, les yeux cachés par une serviette humide. Mes parents avaient leur ton agacé: « Mais qu’est-ce que tu es allé faire là? On t’a pourtant dit de ne pas aller chez les autres, non? Ils vont appeler les gendarmes. » J’imaginai un moustachu à képi qui m’emmènerait sûrement en prison. J’avais entendu parler de “la paille humide des cachots”. « Il est temps qu’on le mette à Pontgibaud! Plus question qu’il traîne par ici ! » disait ma mère. Mon escapade m’avait refroidi ou plutôt assommé. Je ne bougeai plus de la poste pendant quelques jours. Comme c’était obligatoire avant le départ en pension, ma mère marquait

chacun de mes vêtements y cousant une étiquette de tissu portant mon nom et un numéro. Mon escapade l'avait tout de même intriguée. Dé à coudre au bout d'un doigt, elle coupait un fil avec ses dents:

- Mais qu'est-ce qui t'a pris d'escalader ce mur? Allons, dis le !

- Ben, j'osais pas vous demander....

- Mais nous demander quoi ??

- Je croyais qu'y avait une belle dame qui se cachait dans la maison, une princesse. Je pensais qu'elle était peut-être en danger.

- Là, tu lis un peu trop, dit ma mère. Tu sais qui habite là? Une vieille dame moche comme un pou et pas très aimable. Elle veut pas être dérangée depuis qu'elle est veuve. Elle ouvre à personne. Un bonhomme s'occupe du jardin, il est pas plus aimable qu'elle.

Ma mère avait décidément la dent dure. Je lui en voulus longtemps d'avoir ainsi, en quelques paroles brutales, transformé la fée blonde... en acariâtre sorcière ou presque. Elle m'expliqua que le mari de cette dame était mort brutalement, qu'elle en portait le deuil et vivait derrière les fenêtres toujours closes. « On ne savait pas que ça t'intriguait à ce point. C'est fou ce que ces gosses vont inventer! » ajouta-t-elle à l'attention de mon père.

Pour me consoler, je me disais que mes parents n'y connaissaient rien, la belle princesse généreuse existait, j'en étais sûr. Le visage ombré d'une délicate voilette grise, vêtue d'une longue robe de soie couleur du temps, elle se glissait, la nuit tombée, dans une automobile lustrée qui traversait silencieusement la grande rue de Chapdes-Beaufort. J'étais seul à la regarder tandis qu'elle disparaissait vers le bas du village. Mais bientôt, d'autres rêves remplaceraient dans mon esprit la maison rose et la mystérieuse dame de Chapdes.

Mais Le Maire venait d'entrer dans la médiathèque. Il était content de voir quelqu'un du Ministère. Nous avons échangé les propos d'usage. Il restait un dernier mystère: qui était l'artiste locale à qui je devais ce retour brusque et imagé vers mon enfance? Son nom ne me disait rien, et je n'avais jamais vu de peintre à Chapdes. Je posai la question au Maire, et justement une dame très âgée entra dans la salle, appuyée sur une canne. Je reconnus brusquement la Maitresse qui à l'école de Chapdes nous traitait souvent de "sales gosses".

Avait-elle imaginé que l'un de ces "sales gosses" la croiserait bien des années plus tard, après une carrière d'attaché culturel en France et à l'étranger ?

Janie Den Boer

Lyon (69)

## AU DELA DU TEMPS

*« Le temps est l'image mobile de l'éternité immobile »*

Platon.

Elle marchait seule dans la forêt proche de Pontgibaud. Depuis un bon moment elle avait laissé derrière le clocher de l'église de Saint Benoit, le donjon de Château-Dauphin et l'ancienne porte de la ville. Elle était en train de penser à un bon plat de spaghetti lorsqu'un frisson lui parcourut le dos. Un furieux vrombissement en était la cause. Quelques mètres plus loin un spectacle lui glaça le sang : coincé entre un arbre étendu par terre et une grande pierre, se trouvait le cadavre d'un jeune homme recouvert de mouches noires. Le son d'une branche cassée lui avait fait tourner la tête. Un instant après, le cadavre et l'arbre n'étaient plus là. Il ne restait que la pierre, seul témoin du macabre spectacle disparu.

La fille voulait continuer son chemin, mais soudain c'était comme si la fatigue des derniers jours et le soleil impitoyable la poussaient dans un puits noir où elle tombait sans fin. Elle resta écrasée contre la terre pendant des heures, ou peut-être des jours. Une voix lointaine l'appela mais elle n'arrivait pas à se libérer de ce trou noir qui l'aspirait. A la frontière de la vie, elle se sentait tiraillée par des forces contraires : cette voix qui voulait la sauver et cette douleur incandescente qui tourmentait sa tête et la tirait vers un néant sans visage et sans nom.

Un bourdonnement la réveille dans une chambre inconnue. Le soleil est haut à la fenêtre. Une grosse mouche cherche inutilement une issue. Natalia tourne sa tête alourdie par la fièvre et découvre la présence d'une petite femme aux cheveux gris, penchée sur un livre. Sa robe blanche est accordée à la pâleur de son visage. Son corps est tellement immobile que Natalia a l'impression de contempler un portrait ou... un mort. Les contours de la femme commencent à s'effacer. Lorsque Natalia se réveille à nouveau, la femme n'est plus là. Le soleil a descendu sur la fenêtre et la mouche est figée sur un carreau.

Sortant de la pièce elle voit une petite salle plongée dans la pénombre, un canapé bleu, une cuisine, une table, des chaises... Tout dans le parfait ordre d'une maison inhabitée. Dans le couloir elle ouvre une porte, la pièce est plongée dans la pénombre et elle se cogne contre quelque chose de froid et dur. Elle recule effrayée, mais tout de suite se rend compte que ce n'est qu'une statue : le corps rabougri d'une vieille femme qu'on dirait prêt à s'animer d'un

instant à l'autre. Regardant le visage taillé dans la pierre elle se rend compte que c'est celui de la femme qui lisait tout à l'heure dans la chambre. Sur le mur, le portrait d'un jeune homme attire son attention. Il lui faut quelques secondes pour comprendre qu'il s'agit de l'homme mort trouvé dans la forêt ! Elle s'enfuit de la chambre, effrayée, fermant la porte derrière elle comme pour empêcher le mort de la suivre.

Dans un coin de la cuisine elle trouve un robinet rouillé difficile à ouvrir. Une eau verdâtre sort accompagnée de bruyantes crépitations. Elle laisse couler un peu d'eau avant de boire et son corps tel une plante desséchée est revigoré. Elle voit sur le mur une colonie de fourmis qui s'introduit dans une boîte en carton. A l'intérieur il y a quelques biscuits secs.

Soudain Natalia sent une présence dans la pièce. Elle se retourne et voit la femme de ce matin assise sur une chaise, avec une horloge de sable entre les mains. Habillée d'une robe verte, elle a l'air beaucoup plus jeune. Un rose vif illumine ses joues et ses lèvres. Ses chaussures sont dépareillées et une de ses chaussettes a glissé. Derrière elle, le soleil crépusculaire rougit la table où sont posés un panier de fruits, un gros pain et deux assiettes vides. La femme lui dit qu'elle l'avait trouvée près du lac dans un sommeil de mort, presque inconsciente sous le fort soleil de midi, et l'avait emmené dans sa cabane.

Natalia lui raconte les jours passés dans la forêt autour du lac sans pouvoir retrouver le chemin du retour, la faim, la soif, la fatigue. A la nuit tombée, elle s'était mise à l'abri dans une cabane abandonnée, remplie d'outils rouillés et elle avait repris la route le lendemain. La deuxième nuit elle avait construit un abri de fortune avec des feuilles et des branches. Elle avait marché nuit et jour, sous le soleil et sous la pluie. Un oranger lui avait permis de ne pas mourir de faim.

La vieille femme n'a pas l'air surprise : *« Le monde de la forêt voulait te retenir. Ce n'est pas la première fois que cela arrive. Il y a quelques années un garçon de 18 ans avait disparu à proximité du lac. Pendant des mois on l'avait recherché sans succès. Un jour, cinq ans après, il est arrivé chez lui portant une longue barbe et un étrange vêtement confectionné de feuilles tressées. Ses parents ne le reconnurent pas tout de suite. Le jeune homme avait survécu et réussi à trouver le chemin jusqu'à sa maison, mais il ne gardait aucun souvenir de sa vie passée dans la forêt »*

Natalia est enveloppée d'une sensation d'irréalité, elle a l'impression qu'elles sont des personnages en train de répéter les dialogues d'une pièce de théâtre.

Natalia ose lui parler du portrait vu dans la chambre et de sa ressemblance avec le cadavre trouvé dans la forêt. Une ombre traverse les yeux de la femme, un geste de tristesse tord sa bouche pendant qu'elle retourne le sablier sur une petite table.

*« Le garçon du portrait était mon fils. Il allait souvent au bord du lac pour pêcher. Il rentrait avec des mulets, des bars, des daurades... Un jour il vit une jeune fille dans une belle robe blanche qui sortait pieds nus du lac. Il me confia que la fille lui avait souri, qu'il lui avait demandé son prénom mais qu'elle s'était éclipsée entre les arbres sans dire un mot. Le lendemain, le jour de ses 18 ans, mon fils s'habilla avec sa plus belle chemise pour partir à la pêche et tenter de la revoir. Sans trop savoir pourquoi, j'avais le sentiment que je devais le retenir, mais je ne l'ai pas fait... A ce moment-là je ne pouvais pas savoir que je le voyais pour la dernière fois. C'était il y a trente ans »*

Natalia est comme perdue dans un labyrinthe temporel. Avant-hier elle avait vu le cadavre de quelqu'un mort depuis 30 ans ? Elle a l'étrange sensation de se trouver dans un rêve ou dans un monde parallèle où se côtoient le passé et le présent. La femme continue. Sa voix fait des allers et retours, comme ces voix qu'on entend les après-midi venteux sans vraiment savoir d'où elles proviennent.

*« A minuit, mon fils n'était toujours pas de retour. La tempête grondait au-dehors. Le vent battait la maison comme s'il tentait de la déraciner. Je suis partie à sa recherche. J'ai marché des jours, des semaines dans la forêt, sous le soleil et sous la pluie, dépassant mes limites physiques. La nuit je dormais sur les racines de la terre. J'étais rongée par les regrets... j'aurais dû l'empêcher de partir ! Combien de jours et de nuits j'errai comme un fantôme aux bords du lac ! Sur ce chemin mes joues se sont creusées et mes cheveux ont blanchi. Je me sentais écartée des joies de la vie à tout jamais. Les jours de vent j'écoutais la voix du lac. Au début elle n'était qu'un murmure brodé de clapotis mais après j'ai commencé à distinguer des mots qui me disaient que la mort de mon fils n'était pas ma faute et que je devais arrêter de le chercher, qu'il n'était pas en mon pouvoir de le retrouver... »*

Natalia n'écoute plus la vieille femme, elle pense aux jours passés dans la forêt et se rend compte que cette expérience l'avait aidé à grandir et à voir la vie autrement, que dans sa lutte pour survivre elle avait trouvé, au fond d'elle-même, des réserves insoupçonnées d'imagination et de force.

La femme, comme devinant ses pensées, lui dit :

*« On a vécu, toutes les deux, des situations extrêmes où on a testé nos forces. Mettre à l'épreuve nos limites est le bon chemin pour se trouver soi-même »* La vieille femme se tait et retourne le sablier. Natalia, les paupières lourdes, regarde les grains de sable minuscules qui glissent, glissent...

A son réveil, la femme n'est plus là. Natalia prend ses affaires et part. Sur le chemin, elle se retourne pour regarder la cabane une dernière fois. Stupéfaite, elle la voit noircie comme brûlée par le feu! Pour fuir cette hallucination elle se met à courir jusqu'à une grande clairière ombragée. Soudain elle se souvient des conseils de la vieille femme pour échapper au monde du lac. *« A la fin du sentier, tourne à droite et marche jusqu'à trouver des arbres aux feuilles rouges. Ne regarde pas en direction du lac, il va essayer de t'égarer. Derrière la lisière vermeille tu verras un pont. Il te suffit de le passer pour être sur le chemin du retour. »*

Une idée folle traverse son esprit : ce pont est la frontière entre le monde des morts et celui des vivants. Elle le traverse et une fois de l'autre côté, elle a l'impression de sortir d'un long rêve qui aurait duré des jours, des mois ou peut-être des années ?

Natalia marche vite, elle court presque. Au loin elle distingue les tours du château Dauphin. Plus d'une heure après elle arrive au cimetière de Pontgibaud et s'assoie sur un banc pour reprendre haleine. Elle est très fatiguée. Devant elle il y a un mausolée où se dresse la même statue qu'elle avait entrevu dans la pénombre de la chambre de la cabane ! Son sang ne fait qu'un tour lorsqu'elle lit, gravé dans le marbre de la stèle du tombeau, le nom de la vieille femme accompagné de la phrase : *« décédée en 1853 dans le grand incendie de la forêt du lac »*.

Sylvie Hoyle

Toulouse (31)

## LA ROBE DE MARIEE

Colette s'était arrêtée devant la vitrine du photographe, elle regardait distraitement les portraits d'enfants, les photos de mariage. Elle venait de poster à l'adresse du journal « L'INFORMATION » cette annonce - « *vends robe de mariée n'ayant jamais servi* ».

Sur le banc de brocante qu'elle ouvrait chaque dimanche à la gare routière de Clermont-Ferrand, elle n'avait pas réussi depuis un an à vendre la robe en satin broché que sa mère avait conservée, telle une relique, dans l'armoire de sa chambre. Cette robe Colette, pour la première fois, l'avait dénichée-elle avait alors 7 ans-dans le carton qui occupait toute la place sur la dernière étagère. Elle s'était extasiée devant ces froufrous et le voile en tulle. Elle n'avait rien dit à sa mère ce jour là, mais un peu plus tard, un certain jeudi, elle lui avait demandé si elle pouvait de déguiser avec la belle robe blanche rangée dans l'armoire :

« Non jamais » lui avait répondu sèchement sa mère, qui s'était demandé comment sa fille avait pu la découvrir.

Devant ce refus, Colette n'avait pas insisté.

C'est à son adolescence que Colette a compris, quand elle a voulu savoir qui était son père. Elle a supplié ses tantes, qui sont restées discrètes, elle a interrogé les gens de St Pierre Le Chastel et s'est heurtée à leur mutisme ....sauf Céline, sa voisine, qui lui a murmuré avec l'index sur les lèvres : « Ah ma petite.... ! Ces choses là sont des secrets »

Céline était connue dans le village pour être une « faiseuse de mystères ». Elle se délectait des histoires et des ragots, était à l'affût du moindre indice et ensuite usait de phrases sibyllines, des petites pincées juste pour donner un peu de goût ....à ses rares propos. Quand on l'interrogeait, elle répondait « *mes yeux voient mais ma langue se tait* ».

Depuis que Colette lui avait posé la question au sujet de son père, quand elle la rencontrait, elle redressait la tête et la fixait de son regard malicieux, leurs relations de voisinage étaient plutôt froides.

Céline et la mère de Colette avaient grandi ensemble à St Pierre le Chastel. Céline était l'aînée, plu sage mais un peu jalouse de la beauté de sa voisine, belle brune aux yeux bleus, et de son assurance. Leurs deux maisons étaient séparées par une grange et un mur mitoyen, qui avait par la suite, fait l'objet de litiges entre les deux familles.... De sa maison, Céline pouvait voir sans être vue à travers un « fenestrou » voilé de toiles d'araignées.Et

c'est de ce « fenestrou » qu'elle avait épié les allées et venues de la mère de Colette, fiancée à Mario, un maçon italien. Le mariage devait avoir lieu l'année suivante. Alentour était arrivé un campement de gitans, rempailleurs de chaises, collecteurs de ferraille et objets divers. Une habitante, à l'autre extrémité du village, avait vu la mère de Colette rôder le soir autour des roulottes, et l'avait rapporté, sous le sceau du secret, à Céline qui s'était ensuite tenue à son poste de guet. C'est ainsi qu'elle avait surpris la mère de Colette s'engouffrant dans la grange, un soir à la nuit tombante, avec un autre homme que Mario. Ah ! La diablesse, avait-elle murmurée.

A quelques temps de là, la date du mariage avait été avancée. La nouvelle avait traversé le village de St Pierre Le Chastel comme une traînée de poudre. La plupart disait « ils sont pressés ! » quelques femmes osaient chuchoter : « Elle est peut être ..... ? » et Céline qui avait vu mais s'était tue pensait : elle est sûrement .... !

La veille du mariage arriva et l'on apprit avec surprise que Mario renonçait à épouser la mère de Colette. Ce revirement mystérieux fut diversement commenté à St Pierre le Chastel mais derrière les portes closes car, la future mariée délaissée s'étant enfermée en pleurs dans sa chambre, devant son chagrin, tout le village avait alors observé le silence .... sauf Céline qui, le dimanche suivant à la sortie de la messe, avait susurré cette petite phrase « -si les murs de grange pouvaient parler !..... »

Colette est née quelques mois après, mois que Céline avait compté sur les doigts d'une seule main.

En rentrant de Clermont après avoir posté l'annonce, tenaillée par une envie encore plus forte de connaître son père, Colette, tout en déplorant que sa mère soit morte en emportant son secret, que ses tantes aient disparu elles aussi sans le dévoiler, se mit alors à espérer que Céline, la faiseuse de mystères, en saurait assez pour lui parler avant de mourir...mais Céline saurait-elle réellement qui, de Mario ou du gitan, et son père ? Mystère ... !

Claudette Chebance  
Clermont-Ferrand (63)

**1<sup>ER</sup> PRIX DU JURY DANS LA CATEGORIE  
« ADULTE SUR LA COMMUNAUTE DE COMMUNES  
PONTGIBAUD SIOULE ET VOLCANS »**

**UN MYSTERE SECLAIRE**

Le soleil était déjà haut dans le ciel mais la matinée restait fraîche. Un matin de mai, et un temps idéal d'après Théodora pour aller se promener. Elle partit d'un bon pas de sa maison, tout en réfléchissant au chemin qu'elle allait emprunter. Son chien Arcane courait devant elle, reniflant chaque brin d'herbe d'un air affairé, son poil brillait sous le soleil, on aurait dit une petite boule lumineuse. Théodora respirait à pleins poumons, l'air frais lui donnait une sensation de légèreté et de pureté, elle adorait ces moments où elle se retrouvait seule ou presque avec la nature. Tout autour d'elle lui donnait une sensation d'harmonie, les chants des oiseaux, le soleil qui trouait la forêt, le vent qui caressait ses cheveux... Après avoir suivi la route un moment, elle bifurqua sur la droite pour emprunter un chemin rocailleux qui montait. Au bout d'une cinquantaine de mètres, elle tourna à droite à nouveau et avança, attendant d'être au bon endroit pour tourner la tête et se prendre de plein fouet cette vue qui la comblait. Elle apercevait à droite, au loin, l'église de Chapdes-Beaufort, dont le clocher perçait le vert des champs. De l'autre côté, les crêtes encore enneigées du massif du Sancy se détachaient nettement sur l'azur du ciel. On distinguait même la forme caractéristique de la Banne d' Ordanche. Elle avait le souffle coupé devant la beauté de cette vision, et la sensibilité exacerbée dont elle était coutumière donnait à cet instant une intensité irréaliste. Après un long moment, elle finit pas se détacher, à regret, du panorama.

Elle repartit gaiement , Arcane sur ses pas. Elle prenait souvent ce chemin, le connaissait par cœur et finit par être absorbée dans ses pensées. Jusqu'au moment où une sensation violente la saisit et elle fut forcée de s'arrêter. La chienne qui marchait devant, sentant un changement dans l'attitude de sa maîtresse, se retourna, s'arrêta et s'assit.

Théodora était figée, elle avait la sensation bizarre de ne pas être seule. Sa respiration s'accéléra. Après tout, elle était là, au milieu des bois, avec un chien pour seule compagnie, qui, certes lui était attaché, mais ne serait pas de taille à faire fuir un éventuel agresseur. Elle se morigéna, allons, elle n'allait pas avoir peur, elle ne voyait pas ce que quelqu'un ferait, perdu dans ces bois peu fréquentés, sauf par les chasseurs et les paysans du coin. Elle respira longuement et lentement et son cœur finit par se calmer. Quand tout à coup, ses yeux se posant sur un grand chêne aux abords d'un champs, la sensation revint d'un coup encore plus fort. Elle ferma les yeux, mais elle avait l'impression que l'arbre l'appelait ! « Non mais ça va plus du tout ma grande ! » se dit-elle. Rouvrant les yeux, elle inspira et expira très fort et se dirigea vers l'arbre, l'air décidé. « Ce n'est pas un arbre qui va me faire peur ! »

Elle s'approcha de l'arbre. C'était un chêne, sûrement très vieux au regard de sa taille, de sa circonférence et de son tronc noueux. Elle avait une tendresse particulière pour les arbres, et malgré l'intensité de la sensation, elle s'en approcha avec confiance. Ses mains se tendirent doucement vers le tronc, et à l'instant où elle se posèrent dessus, une force brutale s'empara d'elle, une intense lumière blanche s'imposa à ses yeux, d'une clarté extrêmement forte. *Puis doucement, la clarté diminua et elle commença à distinguer des formes, des formes grises comme des gens couverts d'une capuche, on ne distingue pas leurs visages, ils sont plusieurs, ils marchent la tête baissée, les uns derrière les autres, elle entend un murmure, des paroles psalmodiées. Puis elle recule, un travelling arrière rapide et inattendu qui lui donne le vertige. Elle aperçoit des pierres, elle entend la force d'un cours d'eau, elle sent la fraîcheur, elle entend des cris. Voilà qu'elle se met à avancer très lentement, elle entend quelqu'un pleurer, quelque part, elle ne distingue plus rien, tout devient noir, elle se sent tomber...* Elle rouvrit les yeux, le chêne était là, devant elle, il n'avait pas bougé. Mais combien de temps cela avait-il duré ? Pas très longtemps d'après sa montre, pas plus d'une minute, mais cela avait suffi pour que le ciel pur se transforme en plafond gris menaçant. Et voilà que le tonnerre grondait ! Encore abasourdie par cet événement, et troublée par ce brusque changement de météo, Théodora savait qu'elle ne devait pas tarder. Elle rentra chez elle au pas de course, pas assez vite cependant pour éviter le déluge de pluie.

Arrivée chez elle, elle était trempée, grelottait, mais était toujours en proie à ce sentiment qu'elle venait de vivre quelque chose d'incroyable. D'autant plus incroyable, qu'elle était plutôt du genre terre à terre, à ne croire que ce qu'elle voyait, et à sourire sous cape lors d'évocations de fantômes et autres forces surnaturelles. Elle passa un grand moment à tenter de trouver une explication rationnelle et convaincante, mais c'était peine perdue. Elle se rendait bien compte qu'elle venait d'être confrontée à un phénomène qu'elle ne pouvait pas expliquer. Elle décida de garder ça pour elle, si elle le racontait, elle était sûre qu'on lui rirait au nez ! Toujours pensive, elle regarda à la fenêtre. Non, ce n'était pas possible ! Le ciel était de nouveau d'un bleu translucide ! Avait-elle rêvé ? Non pourtant, ses cheveux étaient humides et Arcane sentait d'ici la délicieuse odeur du chien mouillé...Très bien, qu'à cela ne tienne, elle allait retourner vers cet arbre, retenter l'expérience. Elle était partagée entre la peur de revivre encore une fois ce choc, et la curiosité devant ce mystère.

Elle fut presque surprise d'arriver déjà devant l'arbre. Tellement perdue dans ses pensées elle n'avait pas eu conscience du chemin parcouru. Elle était là au milieu du chemin, postée devant l'arbre et elle le regardait. Elle n'eut pas une sensation violente comme la première fois, mais plutôt une sensation agréable, elle se sentait bien et avait envie de communiquer de nouveau avec cet arbre. Elle secoua la tête quand cette pensée la traversa ... communiquer avec l'arbre.... mais bien sûr ! Et pourtant, même si elle ne voulait pas y croire, elle savait que quelque chose était en train de se passer, elle avait beau tenter de trouver une explication rationnelle, rien à faire. Arcane était assise devant elle et la regardait avec curiosité. Elle aussi sentait cette ambiance et semblait interroger sa maîtresse de ses yeux vifs. Théodora, elle, fixait toujours l'arbre. Elle finit par s'en approcher, elle n'avait pas peur de ce qui allait arriver, elle se sentait en confiance malgré l'étrangeté de la situation. Ne réfléchissant plus, elle plaqua ses mains sur le tronc noueux. Et la vision la submergea. *De nouveau les pierres, l'eau, ces ombres encapuchonnées qui se suivent. Puis la vision s'éclaircit, des arbres autour d'elle, une verdure très vive, elle distingue un chemin et s'en approche, son regard décide de la route à suivre. Le chemin devient abrupt et monte sur la droite pour atterrir sur un chemin plus large. Elle continue sa route jusqu'à apercevoir un*

*pont vers lequel elle se dirige, puis elle le traverse et aperçoit sur sa gauche une maison en pierre qui surplombe un cours d'eau assez large, des pierres affleurent à la surface par endroit, elle a l'impression de connaître ce lieu. Mais sa réflexion est stoppée net par une sensation à laquelle elle ne s'attendait pas. Un fort goût de pomme envahit soudain sa bouche. Elle se laisse envahir par cette sensation. Puis un bruit de cavalcade, des chevaux arrivent, s'arrêtent, et un cri s'élève, au dessus des eaux limpides de la rivière, un cri de douleur et de rage mélangées qui résonne contre les arbres et s'évanouit dans la vallée.*

Théodora revint à la réalité, les sensations moins brutales lui avaient permis de prendre conscience du lieu . Elle sourit doucement, elle savait quel était cet endroit. Maintenant, elle ne luttait plus pour comprendre ce qui était vrai ou rationnel, cela ne servait plus à rien, elle savait qu'il se passait quelque chose dans sa vie qui n'était pas du domaine du réel mais qui devait arriver. Cette vie passée à se demander pourquoi. Pourquoi moi, pourquoi ici, j'attends quelque chose ... Théodora était revenue dans ce coin des Combrailles quand elle avait une vingtaine d'année, parce que son ami de l'époque était tombé amoureux de la campagne auvergnate, alors qu'ils étaient venus tous deux rendre visite aux grand-parents de Théodora. Élevée jusqu'à l'âge de trois ans par ces derniers, elle avait grandi là, dans les champs que l'on fanait aux heures les plus chaudes, le grand char rempli de foin qui piquait les mollets, le casse croûte partagé à l'ombre du noyer, juste au milieu du champs, le camion de l'épicier dont le klaxon résonnait, et chez qui son arrière grand mère achetait des gâteaux ou du chocolat. C'était dans la maison de cette dernière qu'elle s'était installée, réaménagée à son goût, elle se sentait bien, en paix, et comme protégée par ses ancêtres et par le grand tilleul qui ombrageait la cour. Théodora avait toujours été très sensible, et cette solitude qu'elle prisait avait certainement exacerbé encore ce sentiment. Elle se sentait tellement en harmonie avec la nature, les animaux , que finalement, elle n'était pas si étonnée qu'un arbre lui ait raconté une histoire. Ce qu'elle devait faire maintenant, c'était comprendre. Comprendre pourquoi c'était à elle que ce message avait été adressé, et si c'était le signe d'un événement passé ou si il allait se produire...

Théodora ferma les yeux, poussa un long soupir et décida enfin de se rendre sur le lieu de sa vision. Au volant de sa vieille Renault, elle prit la route des Ançizes. Le soleil était revenu, elle avait ouvert la vitre et ses cheveux volaient dans le vent. Arcade était du voyage

et ses oreilles ondulaient, toute sa tête étant passée par la fenêtre de la voiture. Théodora ressentit soudainement un sentiment extrême de liberté, un bien être et une plénitude qu'elle ne s'expliquait pas mais dont elle décida de profiter sans se poser aucune question.

Arrivée dans le bourg des Ançizes, la vieille voiture tourna à gauche dans un bruit de ferraille. Théodora se dit qu'on allait l'entendre de loin quand elle descendrait la vallée dont la route était très escarpée avec de nombreux tournants en épingles à cheveux, et cette pensée la fit rire à gorge déployée. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas rit ainsi, et c'est le sourire aux lèvres qu'elle tourna à droite dans un chemin caillouteux dont la pancarte indiquait « Chartreuse de Port Sainte Marie ». C'était cet endroit qu'elle avait reconnu dans sa vision. Elle connaissait quelques bribes de son histoire et savait par exemple que ce monastère édifié au début du 13<sup>ème</sup> siècle avait été détruit peu après la révolution française. Elle gara sa voiture sur le parking désert et s'avança vers les ruines. Elle ne savait pas ce qu'elle cherchait, elle ne savait pas pourquoi, mais c'était comme si une force invisible la poussait à résoudre le mystère de ses visions. Elle commença à déambuler parmi les vestiges. Ce n'était que de vieux murs en pierre de quelques dizaines de centimètres à plusieurs mètres pour certains. Ils délimitaient les différentes parties du bâtiment, les cellules ou des pièces plus grandes. On entendait en contrebas le ruissellement de la rivière qui n'était qu'à quelques mètres. Théodora s'approcha du bord et aperçut la Sioule dans son écrin de rochers et de verdure. Elle inspira un grand coup et continua sa découverte. Le lieu désert donnait à l'instant une atmosphère très particulière, Théodora se remémora dans sa vision ces personnages encapuchonnés et comprit que c'étaient des moines. Ils avaient quelque chose à voir avec ce mystère, mais les moines, ici, il n'y en avait plus. Qui pourrait-elle bien interroger, et surtout, pour demander quoi ? Elle marcha un grand moment au milieu des ruines, Arcane sur ses talons, la truffe toujours en action. Théodora commençait à se lasser de cette promenade finalement sans autre but que de comprendre ses visions. Et pour l'instant, rien ne se passait.

Elle regagna sa voiture et décida de passer par St Jacques d'Ambur pour rentrer chez elle. Alors qu'elle reprenait la route, elle traversa le pont qui enjambait la Sioule et elle eut le souffle coupé en reconnaissant un autre endroit de ses visions. La maison en pierre surplombant le cours d'eau était là devant elle, et juste en arrivant de l'autre côté du pont, voilà qu'une acidité emplit soudain sa bouche, faisant frissonner ses papilles, et la saveur de

la pomme inonda sa bouche. Autant surprise que soulagée, elle sut aussitôt que le temps fort d'une histoire avait du se passer ici même. Cette sensation acidulée envahissait toujours son palais sans que ses déglutitions ne parviennent à la faire partir. Ce n'était pas désagréable mais assez surprenant. Garée de l'autre côté du pont, Théodora était descendue de voiture avec Arcane. Cette dernière avait tout de suite foncé vers la rivière, entrant dedans dans une gerbe d'eau à la mesure de son contentement. Arcane aimait l'eau, tout comme Théodora d'ailleurs, ce qui allait avec son amour des arbres, et des rochers, une osmose instinctive avec la nature qui l'entourait.

Théodora s'était approché de la rivière, avec une envie irrésistible d'entrer dans l'eau glacée, le besoin d'une communion imminente avec l'élément de vie qui courait devant elle. Enlevant ses chaussures et retroussant son jean, elle pénétra dans l'eau. La berge déserte accueillit Théodora, et l'eau qui recouvrait ses pieds les faisait siens. La jeune femme se sentait bien, ses chevilles recevait le battement léger et frais du cours d'eau, tandis que la plante de ses pieds était stimulée par la multitude de cailloux recouvrant le sol. Une brise douce caressait son visage et le soleil réchauffait sa peau. Partout où elle posait les yeux, ce n'était que verdure chatoyante et bruissante, contrastée dans ses couleurs par des ombres changeantes. Le goût de la pomme, toujours présent, lui rappela pourquoi elle était là. Elle avait éclairci une partie de ses interrogations, trouvant les bons endroits, mais plusieurs questions restaient posées : quels étaient ces pleurs et ces cris qu'elle avait entendus lors de ses visions, et surtout pourquoi était-elle dans cette étrange situation, devant éclaircir ce mystère ? En quoi cette histoire la concernait-elle et pourquoi ressentait-elle ce besoin impérieux de trouver des réponses à ses questions ?

Complètement absorbée par ses réflexions, elle ne prêta pas attention aux pas qui se rapprochaient et quand une main se posa sur son épaule, elle ne put retenir un cri et se retourna brusquement. Un vieil homme se tenait derrière elle. Il avait un sourire un peu contrit, comme une forme d'excuse pour la frayeur qu'il avait provoqué. Sa barbe mal taillée était un assortiment de poils blancs et roux, tout comme ses cheveux, qu'il avait particulièrement foisonnants. Au milieu de cette jungle capillaire, deux yeux marrons étonnamment vifs étaient posés sur Théodora. Cette dernière détailla rapidement l'homme, de taille moyenne, il portait un pantalon noir épais et sous sa grosse veste beige, il avait un gilet à rayures jaunes et grises boutonnée sur une chemise blanche. « Plutôt vintage »

pensa-t-elle. Toutefois, cela la rassura après ce coup de frayeur. « Excusez-moi si je vous ai fait peur » dit-il avec une voix étonnamment jeune par rapport à son physique. « Je vous en prie, ça va mieux. Pour tout vous dire, j'étais perdue dans mes pensées et j'ai juste été surprise ! » répondit Théodora avec un rire un peu forcé. « Effectivement, l'endroit est plutôt propice, non ? » continua l'homme. Théodora fut un peu étonnée de cette réponse « Comment ça ? », demanda t-elle. « Et bien, je veux dire que l'on peut facilement se laisser emporter par des rêves dans ce décor un peu mystérieux, des rêves, ou des visions d'ailleurs » répondit-il de façon énigmatique. Théodora se raidit subrepticement à cette remarque. Elle le dévisagea, mais son expression n'avait pas changée, il continuait à la fixer de ses yeux brillants et il avait même un air bonhomme plutôt sympathique. Toutefois, elle avait réagi à cette remarque car même si elle commençait à se faire à l'idée de ces visions, la coïncidence était tout de même un peu flagrante. « Et vous » reprit elle « Vous vous promenez par ici ? ». « En fait, j'habite juste là, dans cette grande maison en pierre de l'autre côté de la rivière, et j'aime bien faire un tour par ici, ce coin est tellement reposant. » Finalement, Théodora se mit à discuter avec le vieil homme. Elle apprit qu'il s'appelait James et que sa famille habitait ici depuis toujours. Malheureusement, sa maison allait être vendue car il n'avait pas eu d'enfants et sa sœur non plus. Elle voyait bien que c'était un déchirement pour lui, mais aussi qu'il s'était fait une raison.

Quand il lui demanda ce qu'elle était venue faire dans le coin, elle resta silencieuse un instant. Bien sûr, la gentillesse et la douceur du vieil homme lui était agréable et avait éveillée sa sympathie. Elle avait pris beaucoup de plaisir à discuter avec lui. Cependant, elle savait que raconter ses visions risquait de lui attirer la méfiance de James. Enfin, c'est ce qu'elle pensait... Alors qu'elle ne voulait en aucune manière lui en parler, sa bouche fit exactement le contraire de son esprit, et elle se mit à débiter sans s'arrêter toutes les péripéties de ce matin de printemps. Elle déversait ce torrent de mots avec moult détails, décrivant même ses émotions, ses interrogations, se livrant comme jamais encore elle ne l'avait fait. Était-ce ce lieu, cette ambiance ou cet homme qui lui inspirait confiance ?

Quoiqu'il en soit, cette aventure matinale fut livrée à James sans retenue. Théodora, arrivée à la fin de son récit, était épuisée par un tel flot de paroles dont jamais elle ne serait crue capable. Elle regarda James d'un air interrogateur, allait il la croire ? Non ce n'était pas possible, ces événements étaient d'une telle absurdité ! James posa sur elle ses yeux doux

mais vifs qui semblait scruter l'âme de Théodora, il ne prononça pas un mot mais Théodora était en complète connexion avec lui, les yeux dans les yeux, le temps s'était arrêté. Puis elle vit que James lui parlait, mais elle ne parvenait pas à l'entendre, partie trop loin de la réalité. « Théodora ! Vous allez bien ? » Elle secoua la tête comme pour se réveiller. James reprit « Écoutez, je suis désolé ... ». « Désolé ? Mais de quoi ? ». James semblait las à présent. Ses yeux brillants s'étaient ternis et scrutaient le sol. « James, je vous en prie, que se passe-t-il ?, je peux sûrement vous aider, je ne sais pas, dites-moi ! ». Alors, le vieil homme commença son récit et pour Théodora, le plus étrange n'était finalement pas arrivé ce matin. « Je suis porteur d'un secret depuis de longues années. Un secret qui s'est transmis depuis de nombreuses générations. Un secret qui ne doit être révélé qu'à une seule personne. Cette personne, Théodora, c'est toi ... ». Ce tutoiement inattendu instaura aussitôt une relation différente, plus personnelle, plus intime, plus profonde.

Théodora frissonna et avala sa salive. Elle ne s'attendait pas du tout à ça. Le vieil homme était sincère, elle le voyait bien, il arborait un air grave et très ému. Ils étaient tous deux assis sur la berge de la rivière, ses méandres scintillaient sous le soleil et le bruissement des eaux était apaisant. Ils se trouvaient à l'ombre d'un chêne et les oiseaux chantaient tout autour. Tout avait l'air si ...normal, alors que dans la tête de Théodora, la tempête battait son plein. Le silence du vieil homme s'éternisait après ces paroles déterminantes. Théodora n'aurait su dire pourquoi. Peut être James ne savait pas comment lui dire, de quelle façon, ou alors il se remémorait peut être chaque détail. A moins que ce lourd secret qu'il avait gardé toute sa vie soit si grave qu'il hésitait à lui révéler. Soudain, sa légèreté du matin, quand elle était partie en balade lui revint, cela lui semblait si loin et si différent. James reprit, comme si il avait senti son trouble : « N'aie pas peur Théodora, ce secret n'est pas grave. C'est seulement qu'il a traversé les siècles, c'est tellement incroyable ! Et en plus, c'est à moi qu'il revient le privilège de le divulguer, parce que la personne que j'attendais est venue. Oui Théodora, tu es là et maintenant, tu vas savoir. Je vais te raconter toute l'histoire, parce que si je ne le fais pas maintenant, le secret se perdra à tout jamais ».

Les yeux de James avaient retrouvé leur vivacité et Théodora se rasséra. « Je peux commencer cela comme un conte » plaisanta James. « Il était une fois dans un petit village autour de Chapdes-Beaufort un seigneur très influent. Tu connais ce village car c'est celui d'où tu viens. Il s'appelle Langléréal, et à cette époque il y avait un château non loin de la

forêt. Le fils du seigneur du château, Albin, avait passé son enfance dans les champs environnants avec une meute de chiens. Le seigneur adorait ces animaux, et à leur mort, il les faisait ensevelir dans une galerie souterraine après les avoir enveloppés dans une belle serviette et les pleurait de longues semaines.

Albin grandissait et était devenu un jeune homme costaud et admiré de tous pour le respect dont il faisait preuve à l'égard des gens qui n'étaient pas de son rang. Il était d'un naturel désarçonnant et sa compagnie était fort appréciée. Non loin du château il y avait un moulin qui fonctionnait grâce à l'eau du Rial, le ruisseau traversant le village. Ce moulin ne faisait pas que de la farine, il servait aussi de maillerie pour la « tchieibre », c'est à dire qu'une meule était utilisée pour assouplir les fibres de chanvre. Il fallait ensuite démêler ce chanvre, c'était le travail des peigneurs de chanvre, qui étaient le plus souvent des ouvriers itinérants. Un jour, un de ces ouvriers, Jean arriva dans le pays pour travailler. Il était accompagné de sa fille, Oriane, qu'il emmenait partout avec lui, une vilaine grippe ayant emporté sa femme quand la petite n'avait que 5 ans. Elle était jolie Oriane, de beaux yeux couleur de noisette, des cheveux roux, comme les tiens Théodora. Oriane avait beaucoup voyagé avec son père à travers la France, ce qui faisait d'elle une personne curieuse de tout, intéressante et cultivée. Elle aimait beaucoup se promener seule dans la nature , ce qui donnait du souci à Jean, on ne comptait plus les fois où il avait dû lui même faire le tour des chemins, inquiet pour sa fille. Mais à chaque fois, il la retrouvait assise au pied d'un arbre ou les pieds nus dans un ruisseau, et son rire cristallin s'élevait dans la forêt dès qu'elle voyait son père.

Jusqu'à ce jour de mai 1790. C'était un jour comme aujourd'hui, ensoleillé, une fraîche matinée de printemps. Oriane avait prévenu son père qu'elle irait chercher un fromage pour le déjeuner dans une ferme des environs de Chapdes. Elle était partie guillerette, le halo des ses cheveux roux scintillant dans la lumière. Il était presque midi lorsque Jean s'arrêta de travailler et commença à s'inquiéter pour sa fille. A 13 heures passé, il fit le tour des chemins et des fermes environnantes mais personne n'avait vu Oriane. Il était maintenant près de 18 heures et les collègues de Jean lui conseillèrent d'aller voir Albin, le fils du seigneur du village, dont la bonne réputation et la sollicitude était bien connues. Albin emmena quelques uns de ses serviteurs et à cheval, ils sillonnèrent les alentours de Chapdes jusqu'à la nuit tombée. Puis, s'étant arrêté en lisière de forêt, Albin

entendit des pleurs et découvrit Oriane prostrée au pied d'un chêne. A la joie de l'avoir retrouvée se succéda la colère au récit qu'elle lui fit de ce qui lui était arrivé. Elle avait été molestée et frappée par une bande de cavaliers. Celui qu'elle supposait être le chef de cette bande avait été particulièrement cruel et violent, lui reprochant la couleur de ses cheveux et sa beauté pour la traiter de sorcière et d'ensorceleuse et s'acharner sur elle. Albin était hors de lui, non seulement il ne supportait pas cette violence, mais en plus, elle s'était exercée sur son territoire, et contre des gens dont il aurait dû assurer la protection. Il serra tendrement Oriane contre lui, ressentant à ce moment là une forte émotion qui lui étreignit le cœur. Il se résolut à chercher des explications, et même si il y répugnait, une vengeance.

A leur retour au village, après avoir rassuré Jean, Albin discuta longuement avec Oriane. Il était sous le charme de la jeune femme et visiblement, c'était réciproque. Il rassembla plusieurs indices, description physique, blason et façon de parler qui ne désignait qu'une seule personne, Théophile, neveu du seigneur de Pulvérières. Albin savait qu'il aurait dû attendre et se calmer, mais dès qu'il sut, son sang ne fit qu'un tour et il partit comme un fou en direction du château, à quinze minutes de là à cheval. Ayant trouvé Théophile, il voulut lui demander des explications. Mais cet énergumène imbu de lui même ricanait et se vantait de ses méfaits. Albin n'y tenant plus se jeta sur lui mais n'eût pas le loisir de se battre. La nuque de son adversaire avait trouvé sur son chemin un rocher, et il était mort sur le coup. Albin était désemparé, il n'avait pas voulu cela. Il regardait le cadavre quand il entendit des chevaux. Les cavaliers, hommes de Théophile, n'eurent besoin que d'un regard pour accuser Albin de la mort de leur maître. Pas besoin d'explications, Albin savait qu'ils allaient le tuer séance tenante. Il courut vers son cheval qu'il enfourcha et partit à bride rabattue à travers la forêt qu'il connaissait par cœur.

Arrivé chez son père, il se hâta de tout lui dire, et son père, compréhensif, lui expliqua qu'il allait devoir se cacher car il n'y avait pas d'autre solution. Il l'emmena à travers les chemins jusqu'à la chartreuse de Port Sainte Marie, où son cousin, Dom Benoît vivait. Il fallait qu'Albin reste caché quelques temps, pendant que son père tentait d'arranger les choses. La rage des hommes et des parents de Théophile était terrible quand ils débarquèrent chez le père d'Albin. Le pauvre homme ne réussit pas à les calmer et le paya de sa vie. Oriane resta terrée dans la cave d'un couple de paysans du village, mais elle eu

des nouvelles de ce qui s'était passé par son père. Elle était effondrée. Plusieurs semaines passèrent, les esprits se calmèrent peu à peu. Théodora n'avait pas cessé de penser à Albin. Elle devait le voir, absolument. Elle réussit à communiquer avec lui grâce à des marchands qu'elle connaissait bien et qui lui firent passer des messages, fixant un rendez-vous.

Le jour J, elle prépara une pompe aux pommes et la mit dans un panier. Elle couvrit sa chevelure flamboyante d'un vilain foulard noir, et mit du charbon sur son visage frais parsemé de tâches de rousseur. Elle s'habilla d'une robe longue informe faite d'un tissu marron grossier. Elle fit le chemin jusqu'à St Jacques d'Ambur dans une carriole, puis elle passa à travers les bois et arriva bientôt en vue du pont, ce pont que tu vois juste là Théodora. Elle avait marché d'un bon pas et se pressa d'arriver jusqu'à la chartreuse. Elle retrouva Albin avec un tel bonheur qu'elle sût qu'elle était amoureuse. Ils partirent sur le bord de la rivière, le plaisir de se retrouver était tellement fort, l'urgence de s'embrasser et de se serrer l'un contre l'autre les submergèrent et ils disparurent dans la forêt un grand moment. Ils revinrent à l'endroit où nous nous trouvons, Théodora, et s'assirent pour partager la pompe aux pommes confectionnée par Oriane.

Tout à coup, ils entendirent au loin une cavalcade. Albin, méfiant, intima à Oriane de partir se cacher dans la forêt tandis qu'il retournait au monastère en courant. Malheureusement, les cavaliers arrivèrent très vite sur le pont et Albin reconnut le blason de la famille de Théophile de Pulvérières. Les cavaliers le lynchèrent de coups, à sept contre un homme seul, sans lui laisser le loisir de s'expliquer. Pendant ce temps, Oriane, dissimulée à l'ombre des bois, se mordait le poing pour ne pas hurler, les yeux pleins de larmes. Les cavaliers partis, elle se précipita sur le pont et assista à l'agonie de son bien aimé en hurlant sa douleur. »

Théodora resta muette, ses yeux brillaient « Mais James, qu'est ce que cela a à voir avec moi ? ». James lui sourit tendrement en se levant « Ce sont tes ancêtres Théodora, 9 mois plus tard une petite fille est née. Je dois te raconter cela, car tu dois récupérer un souvenir de cet amour là où tu sais. Au revoir ... ». « Mais James, attends ! » Il ne se retourna pas et ce fut la dernière fois qu'elle le vit.

Le lendemain, Théodora apprit la mort de James. Elle déterra au pied du chêne de ses visions un petit coffre qui contenait un pendentif tout simple, une améthyste taillée en forme de goutte, au bout d'une chaîne en argent. Le symbole d'une histoire d'amour, et un souvenir pour elle, de ses origines et de ses racines, la rattachant à ce pays qu'elle aimait tant.

Marie-Ange Nénot

Chapdes-Beaufort (63)

## MYSTERE AU MARCHE DE PONTGIBAUD

Jeudi huit heures. Martin, habitant un hameau de la commune de St-Pierre-le-chastel, se prépare pour aller effectuer son marché hebdomadaire à Pontgibaud, bourg situé à quelques kilomètres de son domicile, et en profiter pour faire causette avec des habitués, dont certains sont devenus au fil des mois et des années des amis.

Après avoir avalé son café au lait accompagné de deux tartines beurrées, garnies de confiture de mûre faite par ses soins au mois de septembre dernier, après avoir pansé Betty sa chienne de chasse de race épagneul, il enfile son pantalon de sortie et sa veste dépareillée, prend le volant de sa Clio et part pour Pontgibaud.

Mais aujourd'hui, Martin est venu pour acheter davantage que d'habitude. Il a prévu une journée amicale avec des potes retraités comme lui et surtout collègues de chasse, car il est un passionné de chasse. Passion pour se promener seul avec son chien d'arrêt, passion encore pour rencontrer ses camarades de chasse en battue ou en chasse aux chiens courants. Sa passion n'est guère profitable, car peu ou pas de gibier tué pendant la saison. Bien sûr, quelques chevreuils en battue, mais après avoir fait la distribution à une partie des signataires des baux, après avoir fait le repas en commun avec l'autre partie, il en reste peu à partager. Mais existe-t-il un loisir rentable ?

Autrefois il y avait si peu de loisirs à la campagne, que depuis son plus jeune âge Martin est adhérent à la société de chasse locale. Lors de la dernière campagne, comme il lui arrive de temps à autre, Martin a tué un lièvre. Voilà qu'il a décidé d'inviter ses trois camarades qui étaient de la partie pour le manger ensemble et ensuite taper la belote. Un bon moment en perspective.

Hier matin, il a sorti son lièvre du congélateur, le soir l'a découpé et mis à macérer dans une marinade composée d'un bon vin rouge de Bordeaux, un peu d'huile d'olive et de vinaigre de vin, quelques échalotes dont l'une piquée de deux clous de girofle aux vertus médicinales connues depuis des milliers d'années, deux carottes, sel, persil et bouquet garni. Il le fera cuire cet après-midi en civet et, comme un civet est meilleur réchauffé qu'à la première

cuisson, il sera à point pour vendredi midi. Des pommes de terre au four avec quelques lardons, feront un accompagnement de choix. Au mois de mai, on trouve d'excellentes pommes de terre nouvelles sur le marché.

Pour passer un bon moment, il faut aussi compléter ce repas par charcuterie, fromage et prévoir un dessert.

Martin vit seul depuis le décès de sa mère, dernière décédée du couple parental. Il a du apprendre à cuisiner. Pour le ménage, une aide à la personne vient deux heures le mardi et deux heures le vendredi. Parfois, c'est elle qui prépare le repas.

Martin aurait pu se marier avec une fille de Chapdes-Beaufort, agricultrice comme lui, mais pas question pour chacun d'eux d'abandonner la ferme familiale. Dans leur jeunesse, le moyen de déplacement en voiture, bien qu'existant déjà, était fort peu utilisé et tous les foyers ne possédaient pas de voiture. Les parents de Martin n'en avaient pas. Son père détenait une moto Peugeot 125 pour ses déplacements. Il la lui laissait prendre de temps à autre, principalement pour les sorties du dimanche. Il ne s'agissait pas de penser un seul instant que Martin put se rendre chaque soir à Chapdes-Beaufort. Par conséquent, il demeura « vieux garçon ». C'était bien le souhait caché de son père de le voir, dans un premier temps lui aider à la ferme, puis prendre sa suite lorsqu'il prétendrait à la retraite.

Souvent, dans sa solitude des regrets l'assaillent et des larmes lui montent aux yeux... Heureusement il a de bons voisins, nouveaux habitants du village, disponibles et serviables et il s'entend bien avec. Chacun est prêt à rendre service à l'autre dès que le besoin s'en fait sentir. Heureusement aussi, sa sœur, agricultrice, habitant un village de La Goutelle lui rend des visites bihebdomadaires.

Parfois, ses neveux viennent le voir. Mais ils habitent en ville et sont, paraît-il, débordés par le travail d'une part, et d'autre part, par les activités concernant eux-mêmes et leurs enfants : judo, danse, yoga, gym, sans oublier le football du week-end.

Martin cuisine plutôt bien mais ne sait pas faire de dessert. Vu qu'au mois de mai, il y a une offre importante de fruits sur le marché, ce sera plus léger pour l'estomac qu'une pâtisserie à la fin du repas. Il achètera par conséquent des fruits.

Sitôt descendu de son véhicule garé sur la place républicaine, il rencontre à proximité du parking, un petit producteur de Nohanent qui, comme chaque année, offre des cageots de cerises de son verger, subissant moins de traitements contre les maladies et insectes, que celles provenant de gros producteurs. C'est du moins ce qu'il affirme. Martin a l'habitude de lui en prendre, un vrai délice. Quelques kilos assureront le dessert pour son repas de demain et il en restera pour sa consommation personnelle les deux jours suivants. Elles ont été cueillies la veille, par beau temps, et devraient se conserver quelques jours. Après avoir payé, il demande au vendeur de les garder jusqu'à la fin du marché.

Cabas en main, il fait le tour des produits proposés sous la halle, ainsi qu'aux alentours. Un vrai plaisir pour les yeux.

Il s'arrête devant l'étal de fruits et légumes. Il y a foule, il se fraie un chemin derrière ou devant les nombreux clients patientant pour être servis, repère ses achats et se met en bout de file d'attente. Son choix se porte sur les melons. Ils ont bonne mine. Et puis, s'ils ne sont pas très bons, rajouter un peu de sucre et du rhum ambré les rend délicieux, bien plus, à son goût, que le porto ordinairement utilisé. Deux kilos de nectarines blanches compléteront ses emplettes fruits. Cela suffira pour passer la semaine car, c'est connu, trop de fruits consommés conduisent au diabète surtout lorsqu'on se situe dans le troisième âge. On peut d'ailleurs s'interroger sur les cinq fruits et légumes à consommer par jour, publicité ressassée sans cesse à la télévision. Peut-être est-ce deux fruits et trois légumes. Dans ce cas, peu de risque pour le diabète, mais que d'heures passées à cuisiner les trois légumes journaliers ! Il est vrai qu'il existe beaucoup de plats tout prêts et de surgelés. Rien qu'à voir circuler les camions frigorifiques affichant des noms comportant le mot « gel », ce mode de consommation connaît sans aucun doute, un énorme succès.

Martin possède un congélateur bahut, c'est son troisième congélateur. Le premier était un bahut, le deuxième une armoire. Certes, elle était pratique, et permettait un rangement plus facile que le bahut, mais elle n'acceptait pas les produits de grande taille, et Martin reste persuadé qu'elle ne permettait pas une aussi bonne conservation des aliments que le bahut.

Il utilise principalement son congélateur pour mettre les quelques morceaux de gibier provenant des battues, les volailles de basse-cour que sa sœur lui vend ou lui donne, des

glaces, quelques légumes frais pour l'hiver et un peu de pain. Aucun légume de son jardin jouxtant sa maison d'habitation n'y trouve place.

D'une surface d'environ cinquante mètres carrés, Martin cultive dans son jardin, outre les plantes aromatiques, principalement quatre produits : salade, fraises, pommes de terre et haricots à rames.

Il sème la salade par raie et ne la repique pas. Il l'aime mieux ainsi, elle ne ressemble pas à celle vendue en magasin ou au marché et n'a pas du tout le même goût, elle est plus tendre, un vrai régal qu'il mange au fur et à mesure de la pousse.

Quelques pieds de fraisiers plantés depuis longtemps offrent des fraises deux fois l'an. Le rendement est faible et, de plus, il faut empêcher le couple de merles, locataires permanents de la haie de son jardin, de les manger. Martin a mis au bout d'un bâton, du papier aluminium qui s'agite au moindre frémissement du vent. Mais le merle, fin observateur et tenace de surcroît, au bout de quelques jours n'en a plus peur du tout.

Il cultive aussi un carré de pommes de terre : quatre raies de précoces se récoltant fin juillet et quatre raies de tardives se récoltant en septembre. Il ne les saupoudre d'aucun produit chimique. Il enlève les éventuelles larves de doryphores à la main. Le produit de ses huit raies, stocké dans sa cave, lui fournira une provision suffisante pour passer l'hiver.

Ce qu'il aime le mieux jardiner, ce sont les Soissons, haricots à rames. La récolte de cette variété de haricots, est toujours fidèle au rendez-vous quelque soit le temps de l'été, sec ou pluvieux. Aucune crainte à avoir, la production est toujours bonne. Attention seulement aux gelées précoces ! Autre avantage : écalés secs, la conservation dure très longtemps. La semence est gardée d'une année sur l'autre sans jamais avoir besoin de la remplacer. Voilà un produit totalement biologique. Mis en accompagnement de pieds de cochon, le tout cuit au four, Martin se régale.

Pour l'instant, il doit poursuivre son marché. Ses achats sur l'étal fruits et légumes s'achèvent avec trois kilos de pommes de terre nouvelles.

Un stand de fromages de chèvre d'un éleveur local propose des petites miniatures rondes fraîches ou sèches. Trois suffiront avec l'assortiment d'autres fromages, délices de notre région, dont la renommée n'est plus à faire. Un quart de bleu d'Auvergne, un quart de st-

nectaire fermier et un quart de fourme de Rochefort compléteront magistralement le plateau de fromages.

Pour le pain, pas de problème, un boulanger dessert le village le vendredi matin. Martin aura du pain frais pour le repas. Il prendra du pain de seigle qui se marie si bien avec le civet. Ici, le pain fait par des artisans boulangers a un goût personnalisé. Les yeux fermés, on ne peut s'y tromper, il est facile de reconnaître au goût de quelle boulangerie il provient.

Le village est bien desservi par les tournées de boulangers, mardi le boulanger de Bromont-Lamothe, vendredi le boulanger de Chapdes-Beaufort et dimanche le boulanger de Pontgibaud. Martin se sert à chacun. Il aime les viennoiseries et les pâtisseries, et tant pis pour les glucides qui lui vaudront une réprimande par son médecin traitant lors de sa prochaine visite périodique. Glucides, cholestérol, régime avec très peu de sucre, de sel, de graisses et puis quoi encore ? Pas trop d'excès les jours ordinaires d'accord, mais quel plaisir les bons repas et les casse-croûtes avec des copains !

Reste à passer à la charcuterie. Il faut patienter là aussi, les clients se succédant pour acheter viande, charcuterie, plats cuisinés. Pendant l'attente, on peut lire la traçabilité de la viande vendue provenant d'éleveurs locaux, et observer les produits en majeure partie faits maison. Martin demande deux saucissons, quatre tranches de jambon sec et un gros morceau de pâté, le tout mis dans un sac plastique par la caissière. Il le dépose sur le dessus de son cabas maintenant bien plein.

En sortant, il tombe nez à nez avec Marius. Lui aussi vient chaque semaine de Montfermy faire ses courses à Pontgibaud avec Valentine son épouse.

- Eh ! Martin ça va ? tiens viens donc, on va prendre un verre au café pendant que « la Valentine » fait les achats. On va s'asseoir à la terrasse, il fait si beau aujourd'hui. Que bois-tu ? moi ce sera une bière et toi ?
- Une suze. Au fait, comment vont tes enfants ?
- Plutôt bien. Mais Paola, ma petite-fille s'est cassé une jambe. Elle était allée dimanche faire du cheval aux écuries d'Ambur, elle a chuté et s'est mal reçue d'où sa fracture. Les pompiers de St-Jacques-d'Ambur et le centre de secours des Ancizes sont intervenus

pour l'emmener à l'hôpital. Enfin çà aurait pu être pire. Elle est pourtant une cavalière confirmée, je ne sais pas comment elle a fait.

- Tu sais, les accidents sont bien vite arrivés. Regarde « la Marie Biot » à La Goutelle qui s'est fait mordre devant chez elle, si malheureusement par le chien de son nouveau voisin, qu'elle a du être hospitalisée. Il lui avait arraché un morceau de cuisse. C'est un chien méchant parce qu'il est, paraît-il, classé dans les premières catégories. Il n'aurait, soi-disant, jamais du être en liberté, ces chiens là aiment la viande.
- Dis-moi, sais-tu s'il y aura cette année, un repas pour la fête à St-Pierre-le Chastel ? l'an dernier, le jambon braisé était vraiment bien préparé et le service bien fait par les jeunes.
- En effet, j'en ai entendu parler. Ce sera encore du jambon braisé, plus facile à manipuler qu'un bœuf à la broche ou un aligot, surtout par temps de pluie, et tout aussi bon. Des travaux ont été réalisés récemment à la salle des fêtes. Il y a une nouvelle cuisine pour faciliter la tâche du cuisinier et des serveurs.
- On essaiera d'y aller avec « la Valentine », tu iras aussi ?
- Non, je n'aime pas quand il y a beaucoup de monde. On ne s'entend pas parler. Je fais remettre la tournée. Tu prends pareil ?
- Non, la semaine prochaine. Si tu veux, nous mangerons au restaurant, il y a longtemps que nous n'y sommes pas allés.
- D'accord. On pourrait manger une tripe sur le coup de dix heures. Enfin, on verra. Au revoir.

Martin se lève et quelle mauvaise surprise ! Il s'aperçoit que le sac de charcuterie a disparu du dessus de son cabas pourtant resté à ses côtés pendant les consommations au café. Qui l'a volé ? Marius n'a rien remarqué non plus, pas davantage les autres clients attablés à la terrasse.

- C'est bien la première fois que pareille chose arrive, dit la patronne du café. Il ne manquait plus que çà. C'est vraiment un mystère.

Les personnes à proximité s'approchent et chacun y va de supposer qui a pu voler, de réfléchir qui a pu voir quelque chose, et même de se regarder avec suspicion. Monsieur le Maire effectuant sa permanence en mairie au-dessus du marché, descend voir quel est l'objet de cet attroupement et se montre désolé qu'un pareil fait divers vienne ternir cette matinée.

Bientôt, une partie de la foule commente à qui mieux mieux ce mystérieux vol, et, après maintes supputations, il ressort nettement que des individus sur le marché pouvaient laisser penser à leur mine et leur accoutrement, qu'ils puissent rapiner. De plus, ils ont du s'évanouir dans la foule, on ne les voit plus. A leur décharge, ils sont souvent là le jeudi, et jamais aucune rumeur ne s'est propagée à leur égard sur une quelconque action malhonnête.

Et l'on entend les propos suivants qui, on s'en doute, seront classés sans suite dès le lendemain, une fois l'affaire oubliée :

-Moi, à l'avenir je ferai mes emplettes avec un grand panier qui ferme. Il en existe de grand calibre avec une fermeture éclair dessus pour ne pas laisser voir ce qu'il comporte. Certes, ils sont lourds quand ils sont pleins.

-Moi, un grand sac porté en bandoulière autour de mon cou sera inaccessible et je ferai plusieurs voyages à ma voiture pour le vider.

-Moi, mon chariot à roulettes dont je me sers peu, qui était remisé, va ressortir. Personne ne pourra fouiller dedans sous mon nez.

Le fait divers commenté, chacun s'en retourne à ses propres occupations. Martin doit passer à nouveau à la charcuterie refaire ses achats, se disant que malgré tout, il vaut mieux cela qu'une jambe cassée. Tout en attendant son tour, des clients lui parlent de sa mésaventure, se demandant qui peut bien avoir commis ce larcin.

Sur le trajet rejoignant sa voiture, il rencontre plusieurs connaissances et s'arrête discuter de la pluie et du beau temps mais aussi du vol.

Après avoir déposé ses achats dans sa voiture, Martin se décide à aller à la bibliothèque.

Bien qu'abonné au journal « La Montagne », principalement pour se tenir au courant des décès, et au « Semeur-hebdo » pour les nouvelles locales, il est passionné de lecture, et aime, une fois son marché terminé, passer à la bibliothèque prendre un ou deux livres. Les livres sur la guerre de 1914-1918 l'intéressent particulièrement. Son grand-père avait été tué laissant sa grand-mère seule avec trois enfants. Pas réellement seule, car à cette époque, plusieurs générations vivaient sous le même toit. Si ce fait entraînait des difficultés d'intimité, l'avantage demeurait l'aide constante et le soutien apportés pour tous les membres de la famille en situation difficile.

Le nom de son grand-père est inscrit sur le monument aux morts de St-Pierre-le-Chastel, avec la mention de sa mort à Verdun, mais aucun acte de décès n'a été transcrit à l'époque, à la mairie.

La déclaration de la deuxième guerre mondiale du vingtième siècle, moins de trente ans après la première, accabla les familles françaises, toutes étant touchées pour le moins par l'une ou l'autre des guerres, et nombreuses par l'une et l'autre. Le père de Martin avait participé quelques mois à la seconde, puis fut renvoyé dans son foyer suite à une pneumonie infectieuse.

Etait-ce le fait de recevoir des invités ? Martin se décide pour un livre de cuisine. En le feuilletant, il relèvera des astuces intéressantes pour l'aider à confectionner ses repas, et pourquoi pas une pour rendre son lièvre en civet encore meilleur que d'habitude et surprendre ses copains par un petit plus. La bénévoles de la bibliothèque le connaît bien et souvent le guide dans ses choix.

- Alors Martin, vous vous lancez dans la grande cuisine ?
- Non, simplement, lire des recettes donne des idées ne serait-ce que pour améliorer ou modifier une recette habituelle. Il y a si longtemps que je fais toujours la même sauce que je voudrais un peu la varier. En le feuilletant, j'ai vu qu'il comporte plusieurs recettes de gibier
- Vous savez, si votre cuisine plaît telle que vous la faites, ne vous compliquez pas l'existence par des essais qui risqueraient de la dévaloriser.
- Vous avez sans doute raison. Néanmoins, j'emprunte le livre.

De retour à sa voiture, après avoir récupéré ses cerises, il pense subitement qu'il a oublié d'acheter des échalotes. Il lui faut retourner au marché. Et puis non, il en prendra au petit commerce alimentaire situé plus près du parking.

Alors qu'il contourne un véhicule garé dans une ruelle peu fréquentée, il voit sur le trottoir un sac éventré et des débris autour, ainsi qu'un chien genre border collie qui semble monter la garde à côté. Il se met à grogner à la vue de Martin. Regardant de plus près, ce dernier comprend qu'il s'agit de restes de saucisson et jambon mâchés. Pas question de s'approcher davantage en raison des babines du chien retroussées laissant voir ses crocs acérés n'inspirant aucune sympathie.

Martin comprend qu'il vient de retrouver le responsable du vol de sa charcuterie. Fini le mystère du sac disparu. Comme dans toute affaire, se dit-il, lorsque l'on a rien vu, il est bien inutile de se faire une idée et d'imaginer un coupable, fusse par déduction. Dans le cas présent, personne n'avait pensé qu'il pouvait s'agir d'un voleur à quatre pattes. Tous les soupçons se portaient à tort sur un fautif à deux pattes.

Il se souvient pourtant avoir vu cet animal errer parmi la foule...

Il informe les connaissances qu'il rencontre au magasin de l'épilogue de l'affaire.

La semaine prochaine, j'achèterai quelques merlans au poissonnier et un lapin à la volaillère se dit Martin en rejoignant sa voiture pour regagner son domicile, où sa fidèle Betty l'attend, espérant qu'au retour du marché, il y aura quelques reliefs ou un os pour améliorer son repas. Quant à Martin, dès les achats rangés et le déjeuner pris, il commencera la cuisson de son civet de lièvre en s'appliquant au maximum, pour que demain, soit un vraiment un jour de fête.

Jeanette Vialette-Giraud

Pontgibaud (63)

**1<sup>ER</sup> PRIX DU JURY DANS LA CATEGORIE  
«ENFANTS SUR LA COMMUNAUTE DE COMMUNES  
PONTGIBAUD SIOULE ET VOLCANS »**

**UN CUBE MYSTERIEUX**

Nous sommes jeudi, sur la place de l'église de Chapdes-Beaufort. Il est très tôt, 1 heure du matin. Quelqu'un arrive, c'est le boulanger. Il s'appelle Jacky et vient commencer son travail pour que le pain soit prêt à l'ouverture de la boulangerie. Quand il traverse la place pour rejoindre son magasin, il aperçoit une lueur . Il s'approche et voit un cube, haut comme une chaise, on dirait qu'il est en glace car il brille d'une lumière violette très forte qui éclaire la place. Jacky est très surpris, c'est la première fois qu'il est devant une telle chose. Curieux, il décide de s'approcher pour tenter de comprendre de quoi il s'agit. Arrivé à 1 mètre du cube, il a juste le temps de distinguer un rayon mauve qui part du cube et viens sur lui, une fois que la rayon l'a touché, Jacky devient complètement immobile, comme paralysé.

Un peu plus tard, vers 5 heures du matin, c'est au tour de l'épicier, Laurent, de prendre son service. Ce matin, il n'est pas bien réveillé, cela lui arrive parfois les nuits de pleine lune. A son tour il traverse la place en baillant et se frottant les yeux. Puis il aperçoit Jacky, immobile au milieu de la place, illuminé par une drôle de lueur. Tiens tiens, se dit-il, Jacky ne bouge pas, que se passe-t-il ? Il l'appelle tout en se dirigeant vers lui, mais cela ne provoque aucune réaction chez Jacky. Allons, se dit Laurent, il veut me faire une farce ! Il est arrivé à côté de lui et tend le bras pour le toucher. Dès qu'il a posé sa main sur l'épaule de Jacky, Laurent s'immobilise à son tour, pétrifié.

Marie est la nouvelle coiffeuse du village, elle a fait refaire son magasin et doit ouvrir ce matin pour la première fois. Hier, elle n'a pas eu le temps de nettoyer après les gros travaux et a donc décidé de venir de bonne heure. Il est 6 heure du matin et le magasin ouvre dans trois heures. Elle arrive sur la place, cherchant ses clés dans son sac. Tout est bien silencieux se dit elle. Levant les yeux, elle aperçoit soudain les deux hommes. Que se passe-t-il ? Elle est perplexe. Elle comprend assez vite que quelque chose de grave est en train de se passer quand elle voit le cube devant eux. La lumière qui s'en échappe est très vive et les deux hommes ont le visage figé et les yeux ouverts. Son cœur bat à tout rompre dans sa poitrine.

Elle décide de ne pas s'approcher. Elle ramasse un caillou par terre et le jette en direction du cube. Alors que le caillou s'apprête à tomber sur le cube, il s'arrête tout à coup et reste suspendu dans les airs. A ce moment là, Marie se dit qu'elle va avoir besoin d'aide. Tout le monde est prévenu, la police tente de tirer dans le cube mais les balles se figent avant de l'atteindre, des journalistes filment la scène, des scientifiques tentent d'apporter des explications mais rien à faire.

Junior a 10 ans et va à l'école à Chapdes-Beaufort. Il passe devant la place avec le bus et aperçoit tout cet attroupement. Il entend les adultes parler entre eux et connaît donc tout de cette mystérieuse histoire, histoire qui l'étonne et l'impressionne. La nuit suivant l'apparition du cube, Junior est réveillé par un bruit étrange, il entend « Coa-Coa » dans sa chambre. Il ouvre les yeux et allume la lumière et aperçoit une grenouille. Il décide de l'attraper pour la mettre dehors mais dès que ses mains la touche, une explosion se produit et la grenouille se transforme en une personne un peu bizarre. Cette personne mesure au moins 2 mètres de haut, elle a de gros boutons sur la figure et une verrue terrifiante sur son nez crochu. Ses cheveux sont de toutes les couleurs de l'arc en ciel, ce qui fait ressortir encore plus sa peau de couleur verte. Ses oreilles immenses finissent en pointe et sont prolongées par des boucles d'oreilles en forme de tête de mort. Sa tête est surmonté d'un chapeau noir qui touche le plafond de la chambre. Et cette créature fixe Junior de ses yeux énormes qui sont de deux couleurs différentes, l'un est bleu et l'autre marron. D'abord figé, Junior commence à réagir et se met à crier. Seulement, si sa bouche est grande ouverte, aucun son n'en sort. Et pour cause, la créature qui ne peut être qu'une sorcière a pointé sa bouche avec ses longs doigts en prononçant d'une voix sourde « Magicouplalangue ! ». Junior est effrayé, mais la sorcière lui adresse un sourire radieux qui découvre des dents jaunes de tailles différentes en lui disant : « N'aie pas peur Junior, je m'appelle Mikaëla et je suis une sorcière dont tu n'as rien à craindre. Je suis venue pour que tu aides ton village à se débarrasser de ce cube magique, tombé par erreur de la planète Floux.

Je sais que tu as gagné un concours de magie, donc c'est toi que j'ai choisi. Un humain doit m'aider, sinon, la potion ne fonctionne pas. ». Junior est bouche bée, il ne réalise pas ce qui se passe. « Es tu prêt à m'aider ? » demande la sorcière. Junior avale sa salive et dit oui d'une toute petite voix.

Mikaëla sort alors une feuille de dessous sa cape. « Voici la recette de la potion, c'est à toi de rassembler les ingrédients et de les placer dans ce chaudron » dit-elle en claquant des doigts, ce qui fait apparaître un énorme chaudron tout rouillé. Elle donne la feuille à Junior et disparaît tout à coup en faisant de nouveau claquer ses doigts. Et junior est toujours assis sur son lit, la bouche ouverte. Il réagit tout à coup en se mettant une grosse gifle. Mais non, ce n'était pas un rêve, il a toujours la feuille dans sa main et le chaudron est au milieu de son tapis. Waouh, quelle histoire, pense-t-il. Il est abasourdi, et en même temps, il est plutôt fier de s'être vu confier une mission si importante. Un sourire apparaît sur ses lèvres, qui s'efface dès qu'il commence à lire la recette de la potion :

*Potion pour éliminer les cubes violets paralysants*

- 6 cuillerées à soupe de bave de grenouille
- 2 griffes de dinosaures
- une pincée de poils de loup
- 4 dents de laits
- la page n°124 d'un livre de magie
- 3 louches de bouse de vaches
- 1 météorite
- 1 crotte de mouche
- 2 millilitres de venin de vipères
- 7 cheveux de sorcière de couleurs différentes

Oulala, se dit Junior, je vais avoir besoin d'aide ! Il regarde son réveil, il est minuit et quart, et retourne se coucher. A 7 heures, le réveil sonne et la nuit a été courte car l'esprit de Junior a tourné à toute vitesse. A l'arrêt de bus, il attend avec impatience ses deux amis Teddy et Lucie, à qui il compte demander de l'aide. Dès qu'ils arrivent, Junior leur explique ce qui s'est passé et ses deux amis le regarde avec des yeux ronds. Une fois la surprise passée, il sont impatients d'aider Junior à accomplir cette mission. Ils savent que ça ne va pas être facile

mais ils sont prêts à donner tout pour y arriver. Certaines choses sont faciles à trouver et d'autres, beaucoup moins !

Lucie trouva la bave de grenouille à l'Étang de Pulvèrières, elle fit un peu la grimace quand il lui fallu prendre les grenouilles dans ses mains pour faire tomber la bave dans un bocal, mais elle réussit à en recueillir suffisamment. Ce fut aussi elle qui réussit à récupérer les griffes de dinosaures lors d'une visite au Musée Lecoq à Clermont Ferrand. Elle cru bien se faire prendre par le gardien, qui la regardait d'un air soupçonneux parce qu'elle s'approchait un peu trop près de l'animal. Mais finalement, elle réussit à en arracher deux. Faisant d'une pierre deux coups, elle en avait profité pour récupérer aussi une météorite. Plutôt fière d'elle, elle avait aussi pris des risques, mais c'était pour la bonne cause.

Teddy, dont la mère travaillait dans un laboratoire du côté de Riom, réussit à la persuader de lui emmener un peu de venin de vipère, utilisé dans la fabrication de médicaments, soit disant pour le faire voir à l'école. Il parvint aussi à récupérer des dents de lait chez le dentiste de St Georges de Mons alors que celui-ci avait le dos tourné. Enfin, Teddy avait récolté sans problème de la bouse de vache dans le champs à côté de chez lui.

Enfin, Junior profita d'une sortie au Pal un mercredi avec le centre de loisirs pour récupérer des poils de loup. Il mit beaucoup de temps à repérer enfin les poils, et dût faire le tour entier de l'enclos, abandonnant ses camarades. Heureusement, personne ne se rendit compte de son absence. Il dût aussi sacrifier la page 124 du livre de magie qu'il avait gagné au concours. Une photocopie prit sa place dans le recueil. Enfin, la crotte de mouche arriva toute seule dans le chaudron, vu le nombre de mouches cette année, c'était le moins compliqué des ingrédients à se procurer.

Voilà, les trois amis avaient réunis tous les ingrédients. Enfin, presque .... Il leur manquait les cheveux de sorcière de 7 couleurs différentes. Mais Junior, fin observateur, avait bien, malgré son trouble, remarqué que ceux de Mikaëla étaient parfaits. Mais comment la faire revenir ?

Les trois amis avaient enfin réunis les ingrédients, à part ces fameux cheveux, cela leur avait pris un peu de temps, mais ils étaient presque sûrs de pouvoir délivrer le village de cet affreux cube paralysant. Ils étaient tous les trois réunis dans la chambre de Junior. Teddy

et Lucie avaient découvert avec stupeur l'énorme chaudron rouillé de la sorcière que Junior avait réussi, tant bien que mal à dissimuler au reste de sa famille. Ils étaient tous les trois assis autour du chaudron, et avaient mis à l'intérieur tous les ingrédients qu'ils avaient trouvés. A présent, ils se demandaient comment ils allaient faire pour que la sorcière revienne les voir.

Juste à ce moment là, un bruit de grenouille résonna dans la chambre et Junior se mit à sourire, Mickaëla était revenue ! Elle se transforma et les félicita de tout le travail qu'ils avaient accompli. Puis elle donna sept de ses cheveux, chacun d'une couleur de l'arc en ciel, rouge, orange,jaune, vert, bleu, indigo et violet. Dès que le dernier tomba dans le chaudron une très vive lumière mauve s'en éleva. Les visages des enfants étaient éclairés par la lueur et leurs yeux agrandis brillaient d'excitation. Puis Mickaëla prononça une drôle de formule « Finilaparalysie ! Cubeflouxien ! Retouràlamaison ! ». La lumière passa soudain par toutes les couleurs de l'arc en ciel, puis s'éteignit. Les enfants étaient encore abasourdis de cette apparition. Mickaëla se tourna vers eux et leur dit d'une voix douce « Maintenant, c'est à vous, vous devez vous rendre près du cube, mettre un peu de potion sur chacune des personnes paralysées, et sur le cube, et tout ça sera terminé ! »

Les trois enfants se regardèrent, l'air décidé. Il n'était que 19 h, mais à cette époque de l'année, il faisait déjà nuit. Ils prirent leur vélo, ayant transvasé la potion dans une petite bouteille, et arrivèrent sur la place de l'église. Si le mystère était levé pour eux, ce n'était pas le cas pour tout le monde et il y avait foule, entre les curieux, les scientifiques ou les journalistes. Junior, Teddy et Lucie décidèrent d'attendre qu'il fasse bien noir et qu'il y ait moins de monde. Ils se dissimulèrent dans un recoin de l'église et attendirent. Jamais de leur vie ils n'avaient été si patients ! Enfin, l'obscurité fut profonde et les gens commençaient enfin à partir.

Junior, Teddy et Lucie s'approchèrent alors des deux hommes paralysés. Il n'avancèrent pas plus loin que le boulanger ne l'avait fait, pour ne pas être eux aussi touchés par le rayon violet. Junior prit la bouteille et en lança sur le cube. Rien ne se produisit. Les trois amis étaient plutôt déçus, persuadés qu'ils avaient fait tout ça pour rien. Mais tout à coup, une fumée bleue commença à s'échapper du cube, de plus en plus épaisse, puis une forte explosion eu lieu et quand la fumée se fut dissipée, il ne restait rien du cube. Quel

soulagement ! Puis ils versèrent le reste de la potion sur Jacky et Laurent qui se mirent à bouger de nouveau, enfin, le village et ses habitants étaient sauvés ! Les enfants s'enfuirent bien vite, ils n'avaient pas vraiment envie de s'expliquer sur la façon dont ils avaient réussi à se débarrasser de cet hôte encombrant. Ils garderaient leur secret encore longtemps, de toute façon, qui voudrait croire une histoire pareille ? Pourtant ...

Classe de CP, CE 1 (2013/2014) – École du Sacré-Coeur  
Atelier autour du livre – Temps d'Activités Extrascolaires

Simon Barlot

Léo Chaput

Mathilde Costa

Laura Faure

Romain Galichet

Marie Hubert

Derhen Lanoizellée

Kenji Morel

Corentin Ballot

Arthur Bourlier

Maxime Césaire

Nathan Champagnol

Chloée Chantaduc